This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

ANDOVER-HARVARD LIBRARY
AH 6611 8

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Genève. — Imp. Soullier, Landskron et Wirth, Cité 19.

Digitized by Google

ÉTRENNES RELIGIEUSES

2271
20
4-11

VINGTIÈME ANNÉE

1869

PAR UNE RÉUNION DE PASTEURS ET DE MINISTRES
DE L'ÉGLISE DE GENÈVE

LIBRAIRIE DE LA SUISSE ROMANDE
JOËL CHERBULIEZ
GENÈVE. Grand'Rue, 2 — 33, Rue de Seine, PARIS
1869

Digitized by Google

Digitized by Google

Voici donc, pour la vingtième fois, nos *Etrennes* ; et c'est aussi pour la vingtième fois qu'en les présentant au public, nous disons que nous avons voulu faire un volume utile à tous, édifiant pour tous. Mais à quoi bon le dire? Que nous ayons ou non réussi toujours dans nos efforts, notre intention est suffisamment connue, et le public s'est montré dès longtemps disposé à nous en savoir gré.

En lisant sur la couverture ces mots « *Vingtième Année*, » beaucoup de nos lecteurs se demanderont, sans doute, s'il est bien vrai qu'une portion si grande de toute vie humaine se soit déjà écoulée entre le premier volume et celui-ci. Nous-mêmes, c'est l'impression que nous avons reçue, presque tentés de chercher si nous ne nous trompions pas dans notre chiffre. Mais non ; les vingt ans y sont

Digitized by Google

bien, et voilà une leçon, leçon grave, s'ajoutant d'avance à toutes celles que peut renfermer le volume. Jeunes ou vieux, nous sommes de vingt ans plus près de l'éternité.

Ne la chassons donc pas, cette pensée, et demandons à Dieu qu'elle soit féconde dans nos âmes.

On trouvera dans notre annuaire une liste de nos principales Sociétés religieuses, avec l'indication de leurs présidents, agents, secrétaires, etc. Ces indications, dont on nous avait signalé l'absence, peuvent avoir leur utilité.

Du reste, nul changement dans le plan ni dans l'esprit du volume ; nul changement non plus dans les vœux dont nous l'accompagnons, et dans notre humble désir de le voir contribuer quelque peu à l'avancement du règne de Dieu.

Les personnes qui désireraient compléter leur collection des *Etrennes*, trouveront, à la librairie Cherbuliez, des exemplaires de la plupart des années précédentes.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

La Diète de Worms et le monument de Luther, par M. le pasteur Aug. Bost 5

L'entrée dans la Maison, par M. le pasteur Chapuis.... 41

Une histoire de Cloche au XVIIe siècle, par M. le pasteur Vallette..... 60

Les Orphélins protestants à Vevey en 1796, par M. Jules Chavannes 73

Le Bilan de nos Œuvres, par M. le pasteur Bordifr ... 93

Disette et Charité, ou Genève en 1816 et 1817, par M. le pasteur Gaberel 121

Les Chrétiens et la Questions Sociale, par M. le pasteur Bouvier 156

Anna Lavater, par M. le pasteur Lavit..... 202

Genève Religieuse en 1868..... 221

La Prière, par M. Ernest Naville..... 266

Personnel écclésiastique..... 270

Domiciles de MM. les Pasteurs..... 278

Division paroissiale de la ville 279

Principales Sociétés religieuses..... 290

Table alphabétique des adresses 292

Digitized by Google

Digitized by Google

LA DIÈTE DE WORMS

ET

LE MONUMENT DE LUTHER[1]

1521 — 1868

Constance et Worms, deux villes impériales, deux villes épiscopales, ont eu de singulières destinées, et, peut-on ajouter, ont fini tristement. De cent ou deux cent mille habitants, elles sont tombées l'une à huit et l'autre à treize mille, et tout ce qui reste de l'une et de l'autre, c'est le souvenir de la lutte d'un moine contre une assemblée de géants. Les géants de Constance étaient des ecclésiastiques de grand renom ou de grande

[1] Pour rendre à chacun ce qui lui est dû, nous dirons que cette notice, écrite spécialement pour les *Etrennes Religieuses*, reproduit cependant en plusieurs de ses parties des fragments d'une correspondance adressée de Worms au *Journal de Genève*, qui a bien voulu autoriser ces emprunts.

Digitized by Google

position; chose rare, cette assemblée comptait deux ou trois papes dans son sein (Jean XXIII, Benoît XIII et Grégoire XII), et Jean Huss fut brûlé malgré le sauf-conduit qui lui avait été donné. Les géants de Worms étaient en majorité des princes; ils se conduisirent en gentilshommes; ils respectèrent la foi jurée, et Luther sortit sain et sauf de leurs mains.

Ces deux villes rivalisent de zèle, depuis bien des années, pour effacer la tache dont l'histoire, parfois injuste, a voulu les frapper.

On a reproché à Constance l'herbe qui croît dans ses rues; Constance a protesté, et ne néglige aucune occasion de glorifier le martyr en se lavant du crime commis dans ses murs par une réunion d'étrangers. Elle a pieusement recueilli toutes les traditions relatives à sa mémoire; elle a donné son nom à des places et à des rues; elle a érigé un monument sur le lieu de son bûcher, et, récemment encore, une députation de la Bohême et de la Moravie se rendait à Constance pour y protester, le 6 juillet, contre le double anniversaire que rappelle cette date fatale, la mort de Jean Huss (1415), et celle de Jérôme de Prague (1416). Que la politique ait joué son rôle dans cette ma-

Digitized by Google

nifestation, l'on ne saurait en douter; certains souverains du Nord pourraient nous donner à cet égard d'utiles renseignements. Mais il n'en est pas moins vrai que l'accueil fait par Constance aux délégués de la nationalité tchèque est un des symptômes qui prouvent combien cette ville répudie les actes d'une assemblée qui s'est couverte de son nom.

Worms n'avait rien à expier. La fête du mois de juin n'avait d'autre but que de consacrer un des plus grands souvenirs de l'histoire du monde. Située à trois quarts de lieue du Rhin, sur la rive gauche de ce fleuve, à moitié chemin entre Manheim et Mayence, Worms apparaît comme une reine au milieu des jolis villages qui l'entourent, de ses vignobles, de ses champs d'avoine et de blé, de ses vastes plaines, qui rappellent celles des Flandres et de la Beauce. De belles églises, comme celles de Worms et de Spire, pourraient égarer l'imagination, et l'on se transporterait facilement au XVIe siècle, si les chemins de fer qui sillonnent la contrée, si des betteraves à perte de vue et des fabriques de sucre indigène ne venaient nous rappeler que nous sommes dans un siècle positif, pratique et industriel.

Digitized by Google

Soit dit sans offense pour notre siècle. On affecte souvent de lui en vouloir parce qu'il a inventé les poteaux télégraphiques; il a fait bien d'autres choses encore qui ne sont pas plus mauvaises que celle-là, et nous ne serions fondés à les lui reprocher que si, dans sa marche progressive, il reniait ses ancêtres et méconnaissait les gloires des siècles qui l'ont précédé. Cette ingratitude ne saurait lui être imputée. Bien au contraire : il aime à honorer ceux qui ne sont plus ; il évoque leurs ombres, il se drape de leurs souvenirs, et si parfois il se mêle quelque petitesse à ce culte des grands hommes, si peut-être les statues se multiplient un peu trop dans les villes et dans les bourgades, c'est encore un enthousiasme qu'il faut savoir respecter, parce qu'il vaut mieux que le dénigrement et l'oubli ; c'est un lumignon sacré qu'il faut se garder d'éteindre. Notre siècle aime à rendré justice. Il exhume de vieux noms, il réhabilite les mémoires, il refait les procès; en religion, Calas; en justice, Lesurques; en politique, le maréchal Ney ; puis Jeanne d'Arc, Christophe Colomb, Huss, Luther, reprennent au soleil la place qu'on avait voulu leur enlever. Que les poètes nous passent nos chemins de fer

Digitized by Google

et nos bateaux à vapeur, en faveur de la vénération dont nous savons entourer encore les vieux châteaux et les vieilles prairies, les Wartbourg et les Grütli.

II

Bien que tout le monde connaisse les scènes de Worms, au moins dans leurs traits généraux, il ne sera sans doute pas inopportun de les rappeler ici.

Charles, cinquième du nom, par la grâce de Dieu élu empereur romain, toujours Auguste, roi d'Espagne, des Deux-Siciles, de Jérusalem, de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, etc., archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, comte de Flandres et du Tyrol, etc., avait vingt ans à cette époque. Le puissant monarque allait pour la première fois présider la diète de l'Empire, qui se composait de deux cent quatre princes, archiducs, électeurs, ducs, margraves, archevêques, évêques, nonces, ambassadeurs, comtes et barons souverains. L'ordre du jour était chargé, car il s'agissait de nommer un conseil de régence, et de fixer la juridiction de la chambre impé-

Digitized by Google

riale; mais surtout il s'agissait d'examiner la grande affaire de la Réforme de l'Eglise. Les questions politiques éveillaient les ambitions, la question ecclésiastique soulevait les passions des princes, comme celles des peuples. Chacun était à son poste. Que ferait Charles? Il tenait à plaire à l'Electeur de Saxe, auquel il devait sa couronne, mais sans déplaire au Pape, dont il avait besoin contre François Ier. Le nonce du pape, Aléandre, pratiquait de son côté la même politique d'équilibre et d'expédients.

La diète s'ouvrit le 6 janvier 1521. Pendant longtemps on hésita sur ce que l'on avait à faire à l'égard du moine de Wittemberg, dont le nom remplissait l'Europe, et qui représentait à lui seul la cause de la Réformation. Un moment ses amis voulaient qu'il vînt à Worms, et ses adversaires s'opposaient à ce qu'on l'entendît; le jour d'après, ses ennemis demandaient qu'il fût cité à comparaître, et ses amis, craignant un piége, s'y opposaient. Le nonce intriguait, naturellement. Glapion, confesseur de Charles-Quint, cherchait à gagner le chancelier de l'Electeur de Saxe. Les princes ne savaient que dire. Les plus grands ennemis de Luther voulaient cependant une

Digitized by Google

réforme, et le nonce gâta sa cause en confondant dans une même réprobation Luther et ceux qui réclamaient depuis longtemps une réforme de l'Eglise.

Enfin, le 6 mars, l'Empereur se décide; il ordonne à Luther de se présenter devant la Diète; il lui envoie un sauf-conduit; il l'appelle « Honorable, cher et pieux docteur Martin Luther. »

Les amis du Réformateur sont consternés; ils pensent qu'un miracle seul peut le sauver de la mort. Partout les plus sinistres pressentiments; Luther seul est sans crainte. A ceux qui demandent sa condamnation, il répond : « Mon sang n'aura pas encore perdu sa chaleur, que déjà des millions d'hommes seront rendus responsables de l'avoir versé. » A ceux de ses amis qui s'affligent, il dit : « Priez, non pour moi, mais pour la Parole de Dieu. » A ceux qui espèrent, comme à ceux qui craignent qu'il ne faiblisse devant l'Empereur, il ajoute : « Voici quelle sera ma rétractation : J'ai dit autrefois que le Pape était le vicaire de Christ; aujourd'hui, je dis qu'il est l'adversaire du Seigneur et l'apôtre du diable. »

Il quitte Wittemberg le 2 avril, laissant pour

Digitized by Google

le remplacer pendant son absence le pasteur Bugenhagen, plus connu sous le nom de Pomeranus. Il prend avec lui, pour l'accompagner, Amsdorff, Schurff, professeur de droit, et le jeune Suaven, étudiant danois. Le héraut impérial, suivi d'un huissier, les précède à cheval, portant la bannière de l'Empereur.

Le voyage fut difficile. Pour plusieurs le prévenu était condamné d'avance, et quelques-uns craignaient, en lui faisant bon accueil, d'être enveloppés dans sa disgrâce. On cherche à le retenir, à l'effrayer. Cette fois, amis et ennemis sont d'accord pour essayer de l'arrêter, les uns, parce qu'ils voient sa mort assurée, les autres, parce qu'ils redoutent la puissance de sa parole. C'est ainsi que Luther et ses compagnons traversent Leipsig, Naumburg, Weimar, Erfurt, Gotha, Eisenach. Partout on l'invite à prêcher, et sa parole puissante électrise les populations; il ne pense pas à lui même, il n'annonce que le conseil de Dieu. Le 14 avril, ils arrivent à Francfort. L'archevêque Albert de Mayence, effrayé de son approche, met tout en œuvre pour l'empêcher d'aller plus loin. Luther écrit à Spalatin : « J'arrive, bien que Satan se soit efforcé de m'arrêter

Digitized by Google

dans le chemin par des maladies... J'apprends que Charles a publié un édit pour m'épouvanter. Mais Christ vit, et nous entrerons dans Worms, en dépit de toutes les portes de l'enfer et de toutes les puissances de l'air. »

Ils y entrèrent, en effet, le 16 avril, à dix heures du matin, et si la foule avait été grande pour saluer l'arrivée de l'Empereur, elle fut plus grande encore pour acclamer le moine audacieux dans lequel elle pressentait le libérateur de l'Allemagne. Les instincts de la multitude sont souvent plus sûrs que les conseils des sages.

Luther descendit à l'hôtel des Chevaliers de Rhodes. Qu'on se représente, si l'on peut, l'agitation qu'un si grand événement devait produire dans une ville où toutes les puissances de la chrétienté s'étaient officiellement assemblées, et où les questions les plus brûlantes se résumaient en une question de vie et de mort pour le personnage illustre qui venait se remettre entre les mains de la Diète. A vrai dire, Luther n'avait aucun partisan parmi les princes ; à peine quelques protecteurs, quelques timides amis. Ses adversaires, en revanche, étaient nombreux, et sa présence achevait de les exaspérer. En dehors

Digitized by Google

de la Diète, beaucoup d'âmes pieuses s'étaient attachées à l'Evangile, et ce fut une grande joie pour elles de pouvoir contempler les traits de celui qui leur avait fait connaître la Parole de vie. Tout le monde voulait voir Luther, et, pendant que les conseillers de l'Empereur délibéraient sur la meilleure manière de se défaire de lui, il s'entretenait avec ses amis, chevaliers, ecclésiastiques, bourgeois, des vérités éternelles qui seules peuvent sauver l'Eglise et les Etats. Ces conférences amicales et sérieuses se prolongèrent fort avant dans la nuit.

Au milieu de tant d'hommes agités de tant de pensées diverses, Luther seul était calme, serein, confiant, presque joyeux. Cependant il eut aussi ses heures d'angoisse. Le lendemain même de son arrivée, le mercredi 17 avril, il recevait l'ordre de se présenter devant la haute assemblée. C'était le matin ; l'assignation était pour quatre heures après-midi. Le moment solennel était arrivé. Sous le poids de sa responsabilité, dans le sentiment de sa faiblesse, sa grande âme se troubla. Seul contre tant d'ennemis puissants, contre tous les souverains de l'Eglise et de l'Empire ! Qui lui donnera la sagesse, qui lui donnera du

Digitized by Google

courage, qui le soutiendra, qui le protégera? Mais non, il n'est point seul; ce n'est point sa cause qu'il défend. Il se prosterne en terre, il soupire, il supplie. « O Dieu, ô mon Dieu, assiste moi contre toute la sagesse du monde! Fais-le! Tu dois le faire, toi seul, car ce n'est pas mon œuvre, mais la tienne... Agis donc! Tiens-toi à côté de moi, pour le nom de ton Fils bien aimé Jésus-Christ, qui est ma défense, mon bouclier et ma forteresse! »

A quatre heures, le maréchal de l'Empire vint le chercher; mais la foule qui remplissait les rues était si considérable, qu'il fallut des soldats pour lui frayer un chemin à travers des maisons particulières et des jardins. Enfin le moine et l'Empereur sont en présence; la papauté subit un premier échec, car le moine qu'elle a condamné plaide en appel, le moine qu'elle a interdit est accueilli avec déférence par les plus illustres princes de la chrétienté, le moine qu'elle a muselé va parler. L'autorité romaine ne suffit plus pour garantir l'infaillibilité de ses jugements; si même le moine est condamné, sa cause est gagnée, car il y a maintenant un tribunal au-dessus de celui du Vatican.

Digitized by Google

Cette première journée devait être décisive. On avait résolu d'en finir au plus vite; cependant rien ne fut décidé. Deux questions furent posées à Luther; l'une : Se reconnaissait-il l'auteur des livres qui étaient placés sur une table au milieu de la salle? On lui en lut les titres; il répondit affirmativement; l'autre : « Veux-tu rétracter ces livres, ou persistes-tu dans les choses que tu y as avancées? » Il demanda du temps pour répondre. On crut que cette demande, formulée en termes respectueux, trahissait une certaine hésitation, et, quoiqu'on eût désiré terminer le débat séance tenante, on lui accorda vingt-quatre heures de réflexion. Les politiques suggérèrent à Luther un moyen terme : « Rétractez vos erreurs de doctrine, et maintenez tout ce que vous avez écrit contre le Pape et contre sa cour. » Le nonce trembla, car ainsi Luther était sauvé, la cour de Rome était perdue. Ses craintes ne devaient pas se réaliser, du moins sous cette forme; Luther n'était pas l'homme des équivoques et des faux-fuyants.

Le lendemain, 18 avril, après avoir prié et lu la Parole de Dieu, le Réformateur se sentit plein de paix et de calme, et, quoiqu'il dût attendre

Digitized by Google

pendant deux heures, au milieu d'une foule agitée, le moment de paraître devant la Diète, sa communion avec Dieu ne fut pas troublée. Déjà la nuit était venue, et l'on avait allumé les flambeaux dans la salle. Luther fut enfin introduit, et la question qui lui avait été posée la veille lui fut posée de nouveau, mais en ces termes : « Veux-tu défendre tes livres *en leur entier*, ou veux-tu en rétracter *quelque chose?* » On avait compris que le moine était peu malléable, et, par l'adoucissement de la formule, on espérait obtenir de lui une concession quelconque; on se serait contenté d'une ombre, et, si Luther avait fléchi sur un seul point, sur la *Captivité de Babylone*, par exemple, on l'aurait tenu quitte du reste. Mais on aurait pu dire *urbi et orbi* que Luther avait reconnu ses erreurs.

Ce que tout le monde avait compris, Luther le comprit aussi. Divisant ses ouvrages en trois catégories, il répondit avec douceur et modestie, mais avec fermeté, que : pour ses livres d'édification proprement dite, ils étaient hors de cause, et que, par conséquent, il n'avait pas à s'en occuper; que, pour ses livres contre le Papisme, il n'avait fait que dévoiler des plaies dont souf-

Digitized by Google

frait le monde chrétien tout entier, et ceux-là mêmes devant qui il avait à rendre compte de sa foi; que, pour ses autres livres enfin, contre des personnes privées qui voulaient défendre la tyrannie romaine, il avait peut-être attaqué ces personnes avec trop de violence, mais qu'il ne pouvait pas non plus les rétracter, parce qu'on s'en autoriserait pour justifier ses adversaires et qu'on abuserait de ses paroles. — Il ajouta d'ailleurs que si quelqu'un, « qui que ce puisse être de haut ou de bas étage, » lui prouvait, par les écrits des apôtres et des prophètes, qu'il s'était trompé, il rétracterait aussitôt toutes ses erreurs, et serait le premier à livrer aux flammes ses écrits.

Après avoir parlé en allemand d'abord, Luther dut répéter sa réponse en latin. Evidemment elle n'avait pas satisfait ses ennemis. Le chancelier de Trèves, orateur de la Diète, lui demanda une réponse plus catégorique. Il l'obtint.

« Puisque Votre Sérénissime Majesté et Vos Hautes Puissances exigent de moi une réponse simple, claire et précise, je la leur donnerai : Je ne puis soumettre ma foi ni aux Papes, ni aux Conciles, parce qu'il est clair comme le jour

Digitized by Google

qu'ils sont tombés souvent dans l'erreur, et même dans de grandes contradictions entre eux. Si donc je ne suis convaincu par des témoignages de l'Ecriture, ou par des raisons évidentes, si l'on ne me persuade par les passages mêmes que j'ai cités, et si l'on ne rend ainsi ma conscience captive de la Parole de Dieu, *je ne puis ni ne veux rien rétracter*, car il n'est pas sûr pour le chrétien de parler contre sa conscience. »

Puis, regardant en face cette illustre assemblée qui peut disposer de sa vie, et qui va bientôt délibérer, il ajoute :

Me voici. Je ne puis autrement. Que Dieu me soit en aide ! Amen.

Quelques jours après, Luther quittait Worms. Et bientôt ses amis, effrayés de la sentence que Charles-Quint venait de porter « contre ce seul moine, égaré par la folie, » l'enlevèrent et le conduisirent, sous le nom de chevalier Georges, au château de la Wartbourg, où il passa une année.

III

Luther a donc refusé de se rétracter. L'humble moine qui avait déclaré la guerre aux vendeurs

Digitized by Google

du temple, soutenu les assauts d'Augsbourg et de Leipsig, et brûlé la bulle du pape à Wittemberg, venait d'entrer en lutte avec toutes les puissances temporelles de l'Europe chrétienne, et il ne s'était laissé ni enlacer ni intimider. Aux suggestions des uns comme aux sommations des autres, il avait répondu par un *non* énergique, duquel datent les temps nouveaux et la société moderne, la Réforme et nos libertés. C'est ce *non* que la ville de Worms a voulu consacrer par une solennelle manifestation. Nous disons : la ville ; pour être plus exact, nous devrions peut-être dire l'Eglise, car c'est l'Eglise qui a travaillé à l'érection du monument de Luther, c'est l'Eglise qui a adressé au monde chrétien les invitations auxquelles il a été répondu avec tant d'empressement ; c'est l'Eglise enfin qui a donné le ton à la fête, et qui lui a imprimé ce cachet confessionnel qui perçait à travers tous les actes et tous les discours. Mais nous avons le droit de dire aussi : la ville, car elle s'y est associée tout entière, non-seulement par les paroles de son bourgmestre, M. Brück (catholique), mais encore par l'enthousiasme avec lequel elle a reçu les visiteurs du dehors, par la riche et cordiale hospitalité qu'elle a exercée à

Digitized by Google

leur égard pendant plusieurs jours, et par le fait qu'en acceptant le monument des mains du Comité, elle l'a adopté comme sien, et s'est chargée de l'honorer et de le faire respecter. Worms a sa Place de Luther, comme Constance à sa Grand'rue de Huss.

Un comité a travaillé pendant douze ans à recueillir les fonds nécessaires. Il a quêté partout, il a frappé à toutes les portes ; il a fini par réunir la somme de 158,000 florins (plus de 320,000 fr.), et le monument qu'il vient d'élever à Luther est digne à la fois d'un grand homme et d'une grande nation. Quarante-sept têtes couronnées comptent au nombre des souscripteurs, et à elles seules elles ont fourni 8,782 florins, près de 18,000 francs, soit environ 380 par tête, soit encore la dix-huitième partie de la somme totale.

Transportons-nous au mercredi 25 juin de cette année. La petite ville de Worms est envahie déjà depuis la veille par une foule considérable ; on compte par milliers les ecclésiastiques et autres délégués officiels venus pour assister à l'inauguration du monument, à l'*Enthüllung* comme on dit, à la levée des voiles qui l'enveloppent encore. On ne sait déjà plus où loger les invités ; plus

Digitized by Google

une seule chambre libre à Worms même; on a commencé, dès le mardi, à déverser le trop plein sur les villages environnants, sur Frankenthal d'abord, puis sur Osthofen, et, de Mayence jusqu'à Spire, en y comprenant Mannheim, on ne compte pas une localité qui n'ait sa part de visiteurs. Les trois administrations de chemins de fer sont gracieusement intervenues pour simplifier les difficultés provenant des distances, en accordant la circulation gratuite entre les différentes stations à tous les étrangers munis de cartes de logement. Soir et matin des trains supplémentaires, de 30 à 40 wagons, partent de quart d'heure en quart d'heure, et cependant l'on est obligé de faire queue deux heures à l'avance pour s'assurer d'un billet. Les plus prudents partent à pied; des voitures de toutes les formes, chargées de monde, se sont mises en route dès quatre heures du matin; les chemins qui aboutissent à Worms sont encombrés. Le temps est splendide, au grand étonnement de certains dignitaires ecclésiastiques que l'on nomme tout haut dans les rues, et dont on raconte que hier ils se frottaient les mains à Mayence, affirmant que le bon Dieu ne permettrait pas une fête impie.

Digitized by Google

Beaucoup de catholiques et même de juifs se sont fait inscrire pour loger des étrangers. C'est leur fête aussi bien que la nôtre ; ce sont des hommes au cœur large, aux idées généreuses, qui s'élèvent au-dessus des petitesses de l'esprit de parti. Ils disent : Unser Luther (notre Luther), et donnent ainsi le ton de la disposition des esprits ; c'est une fête allemande, nationale, populaire. Une chose est évidente : c'est que l'Allemagne célébre son unité. Quand deux cent mille hommes se pressent dans une petite ville, on peut être sûr qu'il y a de la grandeur dans l'idée qui les réunit.

Prenez, en sortant de la gare, la grande rue des Carmélites, ; après cinq cents pas environ, vous voyez s'ouvrir à votre droite une place qui rappelle, comme étendue, notre place du Molard, mais qui n'est encore entourée de maisons que de deux côtés seulement ; le reste viendra bientôt. Cette place, qui vient de recevoir le nom de Place de Luther, est pour le moment fermée de tous côtés par une immense palissade en bois ; des fleurs, des guirlandes, des tentures de toutes sortes, des banderolles, des écussons, dissimulent à merveille ce qu'il y a de primitif dans les matériaux employés. Trois arcs de triomphe conduisent

Digitized by Google

de la rue dans l'enceinte. Au fond s'élève la cantine, une pure administration des subsistances, affermée à un Bavarois, et qui n'a aucun rapport direct avec le comité de la fête; cent-cinquante jeunes filles, venues de Deux-Ponts et des environs, sont là pour le service, et de nombreux trains spéciaux voyageant la nuit apportent les provisions nécessaires.

Aú milieu de la place s'élève le monument, un des plus beaux qui soient sortis de la main des hommes. C'est un ensemble de onze statues de bronze, groupées autour de celle de Luther. Une plateforme de granit, de treize mètres de côté, est élevée de trois marches au-dessus du sol; une balustrade crénelée l'environne. Au centre est la statue de Luther, haute de 3m 50, sur un piédestal de syénite polie de 5m 30. C'est bien là le Réformateur, tel que le pinceau de Cranach l'a popularisé; formes puissantes, figure honnête et sereine, regard pur et loyal, conscience droite et incorruptible. Sa tête est levée vers le ciel; son poing serré s'appuie sur la Bible, comme s'il prononçait les paroles de son beau choral:

Das Wort sie sollen lassen stahn!

Digitized by Google

Sur quatre piliérs qui se dressent aux angles du piédestal, sont, après les précurseurs de la Réforme, les représentants de l'Italie, de la France, de l'Angleterre et de la Bohême ; Pierre Waldo, le pauvre colporteur vaudois, sa robe de bure déchirée, prêchant la parole de Dieu ; Wicleff, plongé dans une profonde méditation; Savonarole, dont les yeux lancent des éclairs, et qui rappelle le Moïse de Michel Ange ; Jean Huss, abattu par un long emprisonnement, et se préparant au martyre. Ces quatre figures souffrantes, assises aux pieds de Luther triomphant, sont d'un effet très-remarquable. Sur le marbre du piédestal, on voit les noms et les armes des cinq princes allemands et des deux villes qui signèrent les premiers la Confession d'Augsbourg, et qui la remirent, le 25 juin 1530, à l'empereur.

Deux socles ou dés de bronze de grandeurs inégales reposent sur le piédestal ; le dé supérieur porte quelques-unes des grandes paroles de Luther, de Calvin, et quelques médaillons, entre autres ceux de Calvin et de Zwingle. Le dé inférieur représente, en fontes moulées, plusieurs scènes de la vie de Luther. Là on le voit tour à tour clouant ses thèses à la porte de la cathédrale de

Digitized by Google

Wittemberg, comparaissant devant la diète de Worms, traduisant la Bible à la Wartbourg, et, enfin, épousant Catherine de Bora.

Sept autres statues garnissent le pourtour de la balustrade ; aux quatre angles, sur des piédestaux de $2^{m}66$, sont quatre statues en bronze de $2^{m}82$, représentant les images vénérables des deux royaux alliés et des deux amis fidèles du grand Réformateur. Frédéric-le-Sage, revêtu de la robe d'hermine électorale, écarte du pied la couronne impériale ; après Dieu, c'est à lui que l'Allemagne doit le triomphe de la vérité et de la liberté religieuse. Philippe de Hesse est appuyé sur sa longue épée. Reuchlin et Mélanchton sont revêtus du manteau de docteur en théologie.

Les villes d'Augsbourg, de Magdebourg et de Spire, sont représentées par des statues moins considérables, hautes de 2^{m}, sur des piédestaux de $2^{m}30$; elles sont placées entre les précédentes. Vingt-quatre créneaux relient entre elles ces sept statues, et portent chacun les armes et le nom des villes qui ont combattu et souffert pour la cause de l'Evangile, Smalcalde, Wittemberg, Strasbourg, Constance, etc. Cette forme crénelée du

Digitized by Google

monument rappelle le cantique de Luther : *Ein' feste Burg :*

Un fort rempart est notre Dieu.

L'ensemble est d'un effet saisissant, bien qu'on en puisse critiquer certains détails, entre autres la différence de grandeur des statues et la pose un peu forcée de la ville de Spire. Si Rietschel, l'artiste qui, en 1856, fut chargé du modèle, avait vécu, peut-être se serait-il rendu compte, en avançant, de ce défaut de symétrie ; en tout cas, il aurait achevé son œuvre d'après un plan unique, tandis que ses habiles successeurs, Donndorf, Kietz et Schilling, chargés de l'exécution du modèle d'après les esquisses laissées par le maître, semblent avoir travaillé indépendamment les uns des autres, chacun suivant l'inspiration particulière de son talent et de son génie. Quoi qu'il en soit, c'est une œuvre magistrale et grandiose qui fait honneur à celui qui l'a conçue, et qui honore également les éminents artistes auxquels incombait la tâche de donner une forme à la pensée de leur maître qui n'était plus. Rietschel n'a pu achever lui-même que les statues de Luther et de Wicleff. Les cinq statues du centre forment,

Digitized by Google

dans tous les cas, un ensemble splendide, et suffiraient seules à faire la réputation de leur auteur. Les travaux de marbre et de granit sont dus en ciseau de Stahlmann et de Wölfel.

IV.

Mais revenons à la fête. D'immenses voiles dérobent encore au public la vue du monument. Les promenades, les rues, les places, les cafés, les jardins, les auberges, tout est encombré; partout on se coudoie, la circulation est difficile. Les maisons sont pavoisées. Sur toutes les figures on lit le programme de Worms; chacun cherche des impressions; on s'arrête devant les librairies pour lire les titres de toutes les publications relatives à la fête, livres, photographies, lithographies, statuettes et médailles. A chaque instant les chemins de fer et les bateaux à vapeur amènent de nouveaux flots de voyageurs. On parle de plusieurs souverains qui doivent arriver: le seul dont on soit parfaitement sûr, c'est le roi de Prusse. Il s'est fait inviter; ses appartements sont déjà préparés, et sa présence explique le caractère national de la fête. Pour beaucoup de gens, c'est l'em-

Digitized by Google

pereur protestant, prenant la succession de l'empire de Charles-Quint; pour d'autres, c'est la contre-partie de Sadowa, une « victoire sans aiguilles » ; pour d'autres encore, c'est l'affirmation du protestantisme en Europe, en opposition aux tendances par trop cléricales de l'Espagne et de la France. Il n'y a rien d'agressif, mais c'est une journée positivement protestante, et par conséquent populaire. Un choral chanté du haut des tours lui a donné, dès le lever du soleil, sa véritable signification.

A huit heures le cortége commence à se former; déjà toutes les églises sont pleines. Je suis dans l'Eglise de la Trinité; la foule est plus grande là qu'ailleurs, parce que c'est là que les princes doivent assister au service divin; sept fauteuils sont placés pour eux devant l'autel. Voici d'abord le roi de Wurtemberg, conduit par le Dr Hofmann de Berlin; il s'assied et se fait présenter quelques pasteurs. Puis vient le roi Guillaume Ier, accompagné de son hôte le duc de Hesse-Darmstadt; puis le prince de Prusse, puis le frère du grand-duc de Bade, puis le duc de Saxe-Weimar, D'autres princes et princesses occupent à la tribune la loge grillée de la famille grand'ducale. — Le Dr

Digitized by Google

Hofmann, chamarré de croix comme un grand nombre d'autres ecclésiastiques, fait le service religieux; pas un mot de controverse, et, chose plus remarquable encore, pas un mot de politique, pas même une simple allusion à la présence des princes. En outre, court.

Après que les princes sont sortis, la foule s'écoule lentement; un grand nombre vont acheter le ruban rose (15 c.), pour pouvoir se joindre au cortége. Avec une carte rose-jaune je me rends droit à la place du monument. Les journalistes sont bien établis; c'est la seule faveur qu'on leur ait faite. Ils ont à leur gauche la tribune des orateurs, à droite les têtes couronnées, devant eux les grandes toiles qui cachent encore le chef-d'œuvre de Rietschell. Un soleil ardent nous consume, sans que nous ayons aucun moyen de nous soustraire à ses rayons; nous avons en perspective une heure d'attente, et... quatre discours.

En attendant, résignés, nous admirons la belle place où nous sommes. Elle est formée de planches, cela va sans dire; tout autour s'élèvent des mâts portant à la moitié de leur hauteur les noms et les écussons des pays représentés : vieux

Digitized by Google

style, anciennes provinces, Brandebourg, Schleswig, Hanovre, Bavière, Autriche, Francfort, Wurtemberg, Poméranie; puis, plus haut, flottant au gré de la brise, de joyeuses banderoles aux couleurs de la maison régnante. Sur 46 ou 48 mâts, il y en a 22 qui portent les couleurs de la Prusse, et il ne manque pas de gens pour faire, à ce sujet, leurs remarques et leurs commentaires.

Partout des estrades et des galeries disposées les unes au-dessus des autres sur deux rangs; il faut que cela ait été travaillé solidement, car une seule de ces galeries doit contenir 800 chanteurs, accourus de Mannheim et de Mayence. Au-dessous, une tribune plus grande encore pour les ecclésiastiques; à droite et à gauche, de nombreuses dames sont déjà assises au soleil, les ombrelles ouvertes; derrière nous, la foule des délégués officiels des villes et des Églises; puis les états-majors, la chambre des députés de la Hesse, les municipalités. Et la jeunesse, où l'installera-t-on?

Mais silence. On entend la musique militaire; le cortége débouche de la place Saint-André. Bientôt apparaissent des drapeaux, sept, huit, dix; ce sont les sociétés chorales des villes voi-

Digitized by Google

sines; elles ouvrent la marche, nombreuses; puis viennent les jeunes filles de la ville, toutes en blanc, six à sept cents; puis les jeunes garçons, de longues files; puis les pasteurs, trois ou quatre cents en robe et toque, et un nombre beaucoup plus considérable en simple habit noir; toute cette partie du cortége passe devant nous. Voici maintenant les délégués, ecclésiastiques ou laïques, d'une foule de localités; ils tournent à gauche et viennent s'asseoir sur une estrade placée derrière nous; beaucoup se distinguent par le grand nombre de leurs décorations; d'autres, surtout les représentants des universités, ont des costumes qui datent du moyen âge; ils attirent d'autant plus les regards qu'ils rappellent les gravures de l'époque de la Réformation. Le cortége continue, mais il ne s'analyse plus; ce sont des bourgeois quelconques de tous les cultes, qui ont tenu à faire nombre, et qui se sont imaginé que, comme membres du cortége, ils seraient mieux placés pour voir. C'est à peine s'ils sont vus; ils se casent comme ils peuvent; la plupart resteront debout, au soleil, pendant des heures. Ils seront peu disposés à écouter de longs discours. On compte dans l'enceinte réservée 25 à 30,000 privilégiés, tous munis de cartes à un titre quelconque.

Digitized by Google

Immédiatement après le cortége, les souverains arrivent ; le roi de Prusse, ayant à ses côtés le grand-duc de Hesse-Darmstadt, est accueilli par de bruyantes acclamations ; le prince de Prusse est l'objet d'ovations plus bruyantes encore ; tous les princes, à mesure qu'ils descendent de voiture, sont salués de la même manière, et la cérémonie peut enfin commencer.

M. l'avocat Oppermann, de Mayence, occupe le premier la tribune ; il sait se renfermer dans de justes limites en racontant la vie de son ami, l'éminent artiste auquel sont dûs les plans du monument. Puis M. le Doyen prend la parole, et se met à raconter l'histoire de la Réformation et des temps qui l'ont préparée. Des applaudissements significatifs l'interrompent à plusieurs reprises ; mais le vénérable prédicateur, qui depuis douze ans s'occupe de cette grande œuvre, se méprend sur le sens exact des ovations dont il est l'objet, et il achève tranquillement son long discours.

Il est trois heures ; on chante un choral. Un mouvement se fait remarquer à l'intérieur de la grille : les filles étaient à droite, les garçons à gauche ; on change cette disposition : on place

Digitized by Google

toutes les filles sur deux rangs contre la grille, et les garçons droit derrière. Comme coup d'œil c'est joli : le carré du monument semble entouré d'une bordure de marguerites. Le doyen fait un signe; un coup de canon retentit, les voiles tombent, et le groupe des Réformateurs apparaît aux yeux de la foule avide qui pousse un cri de joie et d'admiration, et qui entonne spontanément le *Ein' feste Burg*. Ce fut un moment solennel, au-dessus de toute description, peut-être le moment le plus pur de toute la fête, celui où le cœur et les esprits furent le plus véritablement à l'unisson.

Le cantique de Luther était bien dans le programme; mais l'assemblée a spontanément devancé l'ordre du jour, et l'on peut se faire une idée de ce que dut être, au premier moment, ce chant parti de vingt mille poitrines, sans chef et sans mesure. Le directeur de la Société chorale de Mannheim, M. Lachner, qui se trouvait à la tribune, eut heureusement l'idée de prendre en main le bâton du commandement, de manière à donner un centre à cette multitude partie sans ordre, et bientôt ce ne fut plus qu'une seule voix qu'on entendit : les quatre versets furent chantés successivement, et, je le répète, ce fut un moment magnifique.

Digitized by Google

Pendant ce temps, on remarquait à la tribune des princes une sorte d'agitation qui ne s'expliquait pas : le roi de Prusse se faisait présenter par le duc de Saxe-Weimar le sculpteur A. Donndorf, qui avait eu l'honneur d'achever (avec le concours de MM. Kietz et Schilling) l'œuvre commencée par Rietschel. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il y a eu des décorations distribuées à cette occasion.

Mais l'éloquence ne perd jamais ses droits. Deux hommes encore ont des discours à prononcer : le prélat Zimmermann, de Darmstadt, chargé par le comité de faire à la ville de Worms la remise officielle du monument, et le bourgmestre Brück, de Worms, chargé de répondre et de remercier. Ces deux discours sont excellents; mais on n'y est plus; on pense à tout autre chose; des considérations pleines de profondeur sur l'œuvre et l'influence de la Réformation seront applaudies partout ailleurs que sous un soleil ardent, alors surtout qu'on est déjà rassasié de belles paroles et de souvenirs historiques.

Ne soyons pas sévères pour les orateurs, qui ont tous préparé de consciencieux travaux dans

Digitized by Google

le recueillement de leur bibliothèque; mais ne soyons pas sévères non plus pour ces pauvres auditeurs dont la force d'attention est épuisée et desséchée. Les souverains donnent l'exemple. Au milieu du discours du bourgmestre, ils se lèvent sans cérémonie et traversent la foule pour aller, avec leurs états-majors et les princesses, examiner de près les statues qui viennent d'être découvertes; les hourras les accompagnent; puis un *God save the King* exécuté par la musique militaire ferme la bouche au bourgmestre. Mais cette interruption a paru de si mauvais goût à tout le monde, qu'on s'empresse, une fois la musique achevée, de demander à l'orateur la fin de son discours. Seulement il est déjà bien convenu que la séance est levée. Chacun tire à droite ou à gauche; les souverains s'en vont dans leurs voitures, et la foule, la vraie foule, celle qui n'a pas de billets, se précipite dans l'enceinte. Il y a là des gens qui pleurent d'émotion, entre autres un vieux pasteur de quatre-vingt-dix ans passés, autour duquel on se groupe. Il vient de loin, il a un vieux costume bien râpé; sa figure est basanée, il est presque aveugle. Il voit encore un peu; mais il veut toucher de ses mains le marbre

Digitized by Google

et le bronze ; il est pour un moment le héros de la fête.

L'heure du dîner est arrivée ; la grande cantine, avec ses trois mille places, est pleine de monde ; les tables sont numérotées ; au n° 22, singulière coïncidence non cherchée, on trouve la plupart des représentants de la Suisse. Je n'ai pas la prétention de les nommer tous ; je ne cite que ceux que j'ai vus : MM. G. Legrand, de Bâle ; Freundler, délégué du Consistoire de Genève ; Ehni, pasteur allemand ; Aug. Bost et F. Chaponnière ; puis encore MM. Grandpierre et Fisch, de Paris, qui sont, en leur qualité de Suisses, parfaitement à leur place au n° 22.

On peut dire que la fête est terminée. Sans doute il y aurait encore bien des choses à ajouter, soit sur l'illumination du monument, qui eut lieu le soir, et qui présenta un spectacle féerique, soit sur la prédication du lendemain (le Dr Bauer, de Hambourg), sur l'exécution du *Paulus* de Mendelssohn, sur les cloches sonnant à toutes volées pour annoncer la fin des solennités, sur les distributions de gravures aux enfants des écoles, sur les conférences et communications pastorales, sur les discours des délégués (pour

Digitized by Google

Genève, M. Freundler), enfin sur les adieux officiels. Mais il est impossible de tout raconter.

Nous ne saurions cependant nous séparer ainsi de nos lecteurs sans leur dire au moins, en quelques mots, l'impression générale que nous avons remportée des choses dont nous avons été témoin.

Laissant de côté les détails, qui n'ont pas tous répondu à l'attente des visiteurs étrangers, il faut convenir que la fête de Worms a dépassé comme enthousiasme tout ce que l'on avait pu espérer. Là où l'on n'avait vu d'abord qu'un souvenir, on a trouvé une manifestation. Là où l'on n'avait vu qu'une fête religieuse, on a trouvé une fête nationale. On n'avait pensé qu'à Luther; on n'a plus pensé ensuite qu'à l'Allemagne, mais à la vraie Allemagne, à l'Allemagne protestante, à celle de l'avenir, à celle de la Prusse, non plus à celle de l'Autriche et du passé. Nous ne sommes pas sympathiques aux gloires de Sadowa, et nous ne serons jamais fiers de voir nos principes triompher par la force des baïonnettes; mais il n'en est pas moins vrai que ce qui a triomphé à Sadowa, c'est l'avenir, c'est la Réforme, c'est la liberté; ce qui a été vaincu, c'est l'obscurantisme,

Digitized by Google

c'est le pape, c'est le despotisme, ce sont les jésuites, c'est l'Autriche. Et si nous applaudissons aujourd'hui à l'énergie avec laquelle le peuple autrichien travaille à se relever, nous ne devons pas oublier que c'est encore à sa défaite qu'il devra son relèvement et ses progrès. Les applaudissements significatifs qui ont accueilli le roi de Prusse et son fils, partout où ils se montraient, sont une preuve évidente que l'immense multitude qui était accourue à Worms l'entendait bien ainsi; le protestantisme acclamait son représentant, l'Allemagne unie saluait le sien, et les deux étaient réunis en la personne de Guillaume Ier. L'air radieux de ce vigoureux et beau vieillard avait quelque chose de frappant; la journée de Worms valait plus pour lui que dix victoires. En même temps qu'il recevait ainsi les témoignages non équivoques de la confiance de l'Allemagne, il recevait de la reine Victoria le télégramme suivant :

« Je prie Votre Majesté d'exprimer mes sincères félicitations à la commission chargée de l'érection d'un monument à Luther. Je suis heureuse qu'elle ait pu terminer cette œuvre. L'Angleterre protestante voit avec une vive sympathie

Digitized by Google

une fête qui réunit les princes et les peuples réformés. »

Cette journée marquera dans l'histoire de l'Allemagne et l'Europe.

J.-Aug. Bost.

Digitized by Google

L'ENTRÉE DANS LA MAISON

LETTRE D'UN ÉTUDIANT EN THÉOLOGIE A SA SŒUR

Puisque tu veux des détails, ma chère Louise, en voici. Seulement, s'il y en a trop, ne te plains pas ; c'est ta faute.

Commençons, d'abord, par la maison ; je devrais presque dire par la maisonnette. Rien de plus riant et de plus frais. On la trouve trop simple ; mais elle s'harmonise si bien avec le paysage qui l'entoure, elle est si discrètement éloignée du village et de la grande route, si admirablement posée sur le coteau ! Et ces alentours agrestes, ce jardin, cette eau vive, ces grands arbres, ces retraites ombreuses, ce vaste horizon !... Je ne sais comment le passant pourra faire pour ne pas *convoiter la maison de son prochain*. Je lui pardonne volontiers ce péché ; je lui pardonnerais moins, je crois, de ne pas le commettre.

Digitized by Google

Quant à l'entrée dans la maison, l'oncle Philippe n'a pas suivi ton programme. Il n'est pas toujours vrai que les beaux esprits se rencontrent.

Ne va pas croire, pourtant, que l'oncle soit ennemi du plaisir. Au contraire; il pense, comme madame Necker, que « le plaisir en lui-même est plutôt salutaire, » et que « ce qui est mauvais, c'est l'importance qu'on y attache. »

Mais il craint le bruit et la foule; il déteste les *boîtes*, et, malgré les théories de certains économistes célèbres, il a pour les dépenses de luxe une sainte aversion. Les grandes tables, les mets recherchés, la profusion des vins, les guirlandes de verres autour des assiettes, les valets gantés, les cérémonies, l'étiquette, tout cela l'ennuie, l'effarouche, lui ôte l'appétit et lui agace les nerfs.

Quant au bal champêtre (s'il y a du champêtre encore chez nous), il prétend que la place lui manque. C'est plutôt, je crois, qu'il a peur d'avoir à se montrer et à trinquer. La popularité qui exige des exploits oratoires ou qui s'achète en faisant boire et danser les gens, c'est sa bête noire.

Qu'a donc fait l'oncle Philippe?

Digitized by Google

Tu vas le savoir. Viens et suis-moi, chère Louise, dans le salon.

Huit heures sonnent au village. L'atmosphère est calme et le ciel pur; des rires et des chants nous arrivent d'en bas, avec la senteur des prés; les fleurs de la terrasse nous envoient aussi leurs parfums, et, là-bas, le soleil se couche, dorant les Alpes lointaines d'un dernier et splendide rayon.

Tandis que mon oncle se promène par le salon, tantôt s'arrêtant devant son tableau favori, l'*Augustin* de Schæffer, tantôt contemplant la vallée, dont les contours s'effacent sous les ombres du soir, nous voyons arriver quelques voisins, et nous descendons pour les recevoir.

Il en est de bons à connaître. Laisse-moi te les présenter.

Et d'abord, le vieil ami de mon oncle, monsieur Jacques Destouches. Il n'est pas grand, mais il se tient droit, et porte haut la tête; front large, sourcils épais, regard pénétrant, visage froid et presque sévère.

Il cause volontiers, s'écoute un peu. Il est riche en proverbes, prompt à la repartie, toujours sérieux quand il plaisante, ce qu'il ne fait

Digitized by Google

jamais avec certaines gens, surtout quand il les croit ses inférieurs ou qu'il se défie de leur intelligence. Car, dit-il, « plaisantez avec l'âne, et il vous donnera de sa queue par le nez. »

Il y a deux choses qu'il regarde, avec l'ivrognerie, comme les fléaux de la campagne. Ce sont les emprunts et les procès. « Cochon emprunté, suivant lui, grogne toute l'année. » Quant à la manie des procès, ce n'est pas non plus de très-haut qu'il l'attaque ; mais ce qu'il en dit est vrai, et, l'expérience aidant, porte coup. « On perd, dit-il, plus souvent qu'on ne gagne, et, le procès gagné, fais ton compte ! Tu gagnes une poule et tu perds ta vache. »

On ne peut pas dire que M. Destouches soit très-aimé ; quelques-uns même en ont peur. Mais on l'estime, on le respecte, et son influence est grande.

Un jour, pour te dire un seul trait, il se trouvait au *Creux du Moulin*. Il y a là, au bord de la route, une baraque isolée, dont le propriétaire vend vin et liqueurs. Comme elle est assise au bas d'une longue descente suivie d'une longue montée, on ne manque guère de s'y arrêter, d'y prendre un verre, ce qu'on fait, dit-on, pour laisser souffler les chevaux.

Digitized by Google

Un jour donc, M. Destouches se trouve là pour je ne sais quelle affaire. Au moment où il cause sous la tonnelle avec le cabaretier, on entend des chars qui roulent et des gens qui crient, du sommet de la côte : « Lombard ! Lombard !... » Lombard ne dit mot, et les cris redoublent. On arrive. A la vue de M. Destouches, on se tait, on salue, et l'orateur de la troupe, se tournant vers Lombard, lui dit : « Quelle heure est-il ? »

M. Destouches tire sa montre : — « Onze heures moins cinq ! dit-il. On voit, Messieurs, que vous ne faites pas des étapes. Vous arriverez à temps pour dîner ! » On le remercie, et l'on part.

Lombard n'était pas content. C'est possible ; mais comme il avait un service à demander à M. Destouches, il garda pour lui sa manière de voir sur le sujet.

Peut-être me reprocheras-tu, ma chère sœur, de te tenir un peu longtemps sur le voisin ; mais il faut bien que tu le connaisses, car tu le verras ici tous les jours. C'est l'*alter ego* de mon oncle. Malgré, ou peut-être à cause du contraste de leurs caractères, ils sont intimes, et, chez les Berthet, on n'appelle M. Destouches que *Philippe Deux*.

Digitized by Google

Avec lui nous trouvons, sur la terrasse, les Charmey, des Ormeaux.

Paix à l'heureux ménage! Monsieur est un homme simple, inoffensif, bon agriculteur; mais son instruction laisse à désirer. Sauf l'Almanach et la *Feuille d'Avis*, il lit peu. Cependant, m'a-t-il dit, l'histoire de Rome ancienne, qu'on lui a prêtée cet hiver, l'a vivement intéressé. — « Quels peuples que ces Èques et ces Volsques, qui prennent Rome sans tirer un coup de fusil! »

Les doctrines de la démocratie avancée, les progrès du jour, ne lui vont guère. Il ne revient jamais de la ville sans se plaindre qu'on la lui gâte. Il regrette les portes, les fossés, les dômes, la Tour-Maîtresse, les casemates et les quatre syndics; en un mot, comme il dit, *toutes les affaires d'autrefois*. Et puis, qu'est-ce que ce tas de niveleurs qui ne veulent plus de supérieurs, ni en haut ni en bas!

Madame Charmey, sa digne compagne, est une femme d'ordre et une ménagère consommée. Que d'admirables recettes de pharmacie, de potager et de cuisine! Elle a surtout une crême aux noisettes, célèbre dans le pays.

Peut-être aime-t-elle trop à raconter ses do-

Digitized by Google

léances à tout venant. A peine sur la terrasse, la bonne dame nous fait ses plaintives confidences. « Sa servante est d'une lenteur à impatienter les anges ; ses petits voisins sont des maraudeurs ; sa poule grise à la pépie ; les choux-fleurs ne marquent pas ; les rosiers sont couverts de pucerons ; les laitues montent ; le temps est trop chaud, le lait s'aigrit, etc. »

— Hélas, Madame, lui répond Philippe Deux, la vie est semée d'épreuves !

Les Charmey sont bientôt suivis des Berthet, de la Grange. Quels aimables et spirituels voisins ! Leur fille Adèle est la favorite de mon oncle, et, je le dirai, quoi que tu puisses conclure de ce mot, on ne saurait la voir sans l'aimer.

Arrivent, enfin, MM. Paul Durosier et Bernard.

Le premier est un vieux garçon, honnête, timide, et dont le cœur est encore très-jeune. Il regarde la vie comme un drame romantique ; mais il se tient à l'écart, en spectateur, et se borne à versifier dans l'occasion.

Le second est le pasteur de la paroisse. Tu comprends que je ne vais pas me livrer, ici, aux fantaisies de ma plume. Je te dirai seulement que M. Bernard jouit de l'estime et de l'affection de

Digitized by Google

ses paroissiens, et qu'il a bien voulu causer avec moi théologie et prédication. Il prétend qu'il faut, pour bien prêcher, être convaincu de deux choses : Que celui qui prêche n'est rien, — et que ce que l'on prêche est tout.

— Quel est le plus difficile des deux ? lui ai-je demandé. — Il a souri, et m'a répondu aussitôt : C'est le premier.

Mais tout le monde est arrivé ; la nuit tombe ; rentrons dans la maisonnette.

— C'est ici, nous dit M. Destouches lorsque nous fûmes dans le salon, *la maison de Socrate.*

— Moins Socrate et plus les amis, ajoute mon oncle.

Deux lampes d'une élégante simplicité, comme tout ce qu'il y a dans la nouvelle demeure, répandent une douce et discrète clarté dans la chambre. Je vais m'asseoir près de la fenêtre ; on embrasse de là tout le paysage, qu'enveloppent les ombres. Au loin, à l'horizon, les montagnes ; au loin encore, mais plus près, de vastes champs, d'où monte légèrement dans les airs une fumée qui me rappelle quelques vers de Lamartine :

Un peu d'herbe, le soir, par un pâtre allumée....

Digitized by Google

On n'entend que ces bruits vagues, paisibles, indéfinissables, qui accompagnent le moment où s'assoupit la nature, et, pour ajouter un dernier charme au tableau, la lune commence à blanchir une cime alpestre et lointaine.

Enjouée d'abord, la conversation prend insensiblement une allure plus calme et un ton plus sérieux. Il semble qu'il y ait dans l'air quelque chose qui force l'âme à se recueillir.

Mon oncle se met à raconter quelques épisodes de sa longue vie, puis les circonstances qui l'ont déterminé à se fixer dans le pays et à bâtir cette nouvelle demeure où il nous rassemble.

— J'avais besoin, dit-il enfin, de voir autour de moi, ce soir, mes voisins, mes amis, le plus ancien de tous, et, avec eux, notre pasteur, pour inaugurer cette maison où j'entre aujourd'hui pour vivre, et, ajoute-t-il avec ce regard rêveur que tu connais, comme s'il voyait flotter autour de lui les ombres de ceux qui l'ont précédé, — pour mourir.

Un concert de vœux, de souhaits, de compliments de toute espèce, s'élève aussitôt. Après quoi, M. Destouches prend la parole.

Voici son allocution à peu près telle quelle

Digitized by Google

(tu sais que j'ai bonne mémoire), moins toutefois l'expression de la figure, l'accent et le geste. Le digne homme, bien qu'étranger et même hostile à ce que l'on a nommé le *patois de Canaan*, est foncièrement religieux ; il connaît sa Bible, et il est même quelque peu hébraïsant.

— Avant que notre pasteur prenne la parole, je tiens, dit-il, à m'accuser devant vous, car, lorsqu'on a eu tort, il faut le dire en toute franchise.

Voici le fait. Quand notre ami me communiqua son projet de vous réunir et d'inaugurer par un culte son entrée dans la maison, cela me plut médiocrement, ou, plutôt, cela me déplut. Non pas que je trouve à redire au fond, et que je sois de ceux qui veulent enfermer la religion sous clef, entre les quatre murs d'une église ; à Dieu ne plaise ! Mais pourquoi cette réunion, cette solennité, tout ce monde ? Est-ce qu'il ne pouvait pas mieux, tout seul, dans son cabinet, remercier Dieu et lui demander sa bénédiction ? Est-ce que l'on compte les voix, là-haut ? Est-ce que l'on y fait du suffrage universel ? C'est bien assez que nous ayons cette comédie chez nous. Et puis je n'aime pas, moi, qu'on s'affiche. Ayez de la piété si vous pouvez, c'est bien ; mais ne le criez pas

Digitized by Google

sur les toits. Quand j'entends un homme qui fait sonner son argent, j'incline à croire qu'il n'a que quatre sous dans sa poche, ou bien que ce n'est qu'un sot et un vaniteux.

Bref, je m'échauffai, je le querellai, et je le traitai même, je crois, de *mômier!* Heureusement qu'on peut tout lui dire sans le fâcher.

Eh bien! franchement, j'avais tort et j'en suis revenu.

D'abord, j'ai senti bien vite que j'étais injuste à l'égard de l'homme. Philippe a ses défauts, à coup sûr; il en a, mais il ne sait pas ce que c'est que la parade et l'affectation. C'est aussi loin de sa pensée que le pôle nord du pôle sud.

Ensuite, j'ai compris qu'il n'est pas inutile de montrer sa foi aux voisins. On les voit bien s'asseoir de temps à autre à l'église; mais qu'est-ce qu'ils emportent de là? Qu'en voit-on dans le monde et chez eux?

Il y en a d'autres qui usent encore moins les bancs de l'église; c'est rare qu'on les y voie quand ce n'est pas fête. Mais ils en ont là, disent-ils en posant la main sur le cœur, ils en ont là, de la religion! Et elle est si bien là, qu'elle n'en sort jamais. Vantez-moi donc cette graine

Digitized by Google

qui s'enfouit sous terre, et ne produit rien ! Parlez-moi de cette horloge, dont le mouvement, dites-vous, est excellent ! Je veux le croire ; mais j'aimerais pourtant assez qu'il y eût des aiguilles, et qu'on pût y voir l'heure qu'il est. Je ne me plaindrais pas non plus si elle sonnait. Que Philippe sonne donc, ai-je conclu, s'il veut sonner ! Et, à bon entendeur, salut !

Ce n'est pas tout. En quittant notre ami, et encore tout ému de notre débat, je me mis à chercher dans la Bible des passages pour le réfuter, et j'en ai trouvé qui me réfutent.

J'ai lu, par exemple, dans la loi mosaïque, qu'au moment de se mettre en guerre, les officiers devaient se placer devant leur troupe et dire :

— *Que celui-là s'en aille, qui a planté une vigne et n'en a point recueilli le fruit, qui a fiancé une femme et ne l'a point épousée, qui a bâti une maison et ne l'a point dédiée.* (Deut. XX, 5-7.)

Etait-ce là un de ces traits destinés à faire voir aux Israélites que Dieu est amour, et qu'il tient compte de toutes les affections légitimes du cœur ? Etait-ce encore une de ces lois qui devaient

Digitized by Google

transformer le peuple nomade, en l'attachant à la propriété et à la famille ? Etait-ce tout simplement une manière de débarrasser l'armée de tous ces mauvais soldats qui n'apportent sous le drapeau qu'un enthousiasme plus que modéré ? — M. Bernard nous le dira. Pour moi, ce qui me frappe, c'est ce mot : *Dédier sa maison.*

Il y avait donc alors une consécration religieuse de la maison, comme la dédicace du temple ; car, remarquez-le, le mot employé dans ces deux cas est le même. (1 Rois, VIII, 63.)

Autres temps, me direz-vous, autres mœurs. — Soit ; mais est-ce que les bonnes mœurs ne devraient pas être de tous les temps ? — Ce qui est bien ne vieillit jamais, et, le progrès, il faut souvent se retourner pour l'atteindre.

Après tout, l'entrée dans la maison est sérieuse à notre âge, et c'est bien ici le cas de dire, j'en appelle aux têtes grises de cette assemblée : « Avant d'entrer, songe à la sortie ! »

Ainsi parla Philippe-Deux. Puis, ayant porté la Bible devant le pasteur, comme s'il eût voulu, par cet acte, confirmer ses paroles, il revint s'asseoir à côté de mon oncle, et lui prit cordialement la main.

Digitized by Google

Maintenant, ma chère Louise, je voudrais te donner, sans en rien omettre, la méditation du pasteur; mais ma lettre s'est déjà fort allongée. Je ne l'ai pas retenue, d'ailleurs, cette allocution, aussi bien que celle de M. Destouches, et il faudra que tu te contentes d'une très-pâle esquisse.

M. Bernard commence par des vœux.

— Laissez-moi, dit-il, prononcer un mot qui trouvera son écho dans votre cœur à tous.

Au moment de passer le seuil de toute maison où ils sont reçus, les apôtres, c'est l'ordre du Maître, doivent prier pour sa paix : *Que la paix soit sur cette maison!*

Répétons cette parole aujourd'hui : *Que la paix soit sur cette maison!* et elle y sera, car le Seigneur ajoute : *S'il y a là un enfant de paix, votre paix reposera sur lui.*

Mais il y a paix et paix. Et de même que toute maison doit être solidement fondée, la paix doit avoir sa base.

Ecoutez donc une parole du Maître :

Quiconque entend mes paroles et les pratique, je le comparerai à un homme prudent, qui a bâti sa maison sur le roc. Et la pluie est tombée, les

Digitized by Google

torrents se sont débordés, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison; mais elle n'est point tombée, car elle était fondée sur le roc. — Mais quiconque entend mes paroles et ne les pratique pas, sera comparé à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. Et la pluie est tombée, les torrents se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle est tombée, et sa ruine a été grande! (Matthieu VII, 24-27.)

Chers amis, ajoute M. Bernard après avoir lu ces paroles, il ne peut pas nous être donné à tous de bâtir, pour abriter notre vie, une si riante demeure. Mais nous avons tous une maison spirituelle à construire, une demeure sainte, le refuge contre le péché, la douleur et la mort, l'édifice de notre salut. Bâtissons sur le fondement, le seul qui ne croulera jamais, la foi vivante, la foi qui entend les paroles du Seigneur et qui les pratique.

On vous rappelait tout à l'heure ce mot : « Avant d'entrer, songe à la sortie! » On l'adressait surtout aux têtes grises de cette assemblée. Qu'il me soit permis de l'adresser et aux têtes grises et aux têtes blondes, à ceux qui viennent

Digitized by Google

d'entrer dans la vie comme à ceux qui vont en sortir.

C'est bien, au reste, le mot du moment. Nous entrons; nous sommes heureux d'inaugurer ensemble cette riante demeure. N'attristons pas le présent par les soucis de l'avenir. Le Père est toujours là, et à chaque jour suffit sa peine. Mais ne vivons pas non plus dans l'oubli de ce qui nous attend. Elle aura le sort, cette maison, de toutes les demeures humaines et de tous ceux qu'elles abritent pour un temps. C'est la tente et le voyageur. Il y aura là, un jour, d'autres amis ; on y entendra d'autres voix ; ces murs, qui n'ont rien vu encore, auront une histoire et des souvenirs ; et le temps viendra où le coteau qui les porte ne s'en souviendra plus... *Le monde passe ; mais celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement.*

Attachons-nous donc à la volonté de Dieu pour la faire, et, quand cette tente sera détruite, nous aurons le domicile qui n'est pas fait de la main des hommes, la maison qui vient de Dieu, le céleste asile où nous serons tous ensemble auprès du Seigneur.

Digitized by Google

En écoutant M. Bernard, je me rappelais un de nos beaux chants de Zofingue :

Qu'il fait beau des hautes cimes
Aspirer un souffle pur !

Mais il me faut quitter ces hauteurs, et achever, sur un ton moins grave, mon récit.

Après la prière, nous sortons encore. La beauté de la soirée nous y invite. Nous parcourons quelques instants les alentours de la maisonnette, et nous rentrons pour le souper ; car, en dépit des prescriptions hygiéniques de notre époque, les deux Philippe tiennent encore à ce repas. Rien, du reste, qui sente la recherche et l'apprêt. Des mets simples, un entretien cordial, une gaîté de bon aloi, font tous les frais du festin.

Quelques poésies, quelques chants, ont animé le dessert. Je t'envoie quelques couplets d'Adèle, que la bonne dame Charmey n'a pas écoutés sans s'attendrir.

Tu sais que la petite campagne de l'oncle s'appelle *La Chaumière*, et qu'il aime y mettre en pratique, autant que faire se peut, ce verset

Digitized by Google

de Job : *L'étranger n'a point passé la nuit dehors, et j'ai ouvert ma porte au passant !*

LA RETRAITE AUX CHAMPS

Le bonheur est ici caché;
J'en découvre ici le mystère
Qu'en vain, ailleurs, j'avais cherché.
O ma maison, que tu m'es chère!
Qu'ils sont riants, tes alentours!
Devant Dieu comme une onde pure,
Et dans ton sein, belle nature,
Qu'en paix coulent mes jours!

Que j'aime, au souffle du printemps,
A l'heure où le soleil s'incline,
Aller, rêveur, le long des champs!
Du pâtre, au loin, sur la colline,
Que j'aime entendre la chanson!
Que j'aime à suivre l'hirondelle
Qui vole en rasant la javelle,
Aux jours de la moisson!

L'été, quand la source a tari,
Que j'aime au voyagreu qui passe
Offrir un fraternel abri!
A mon foyer il se délasse

Digitized by Google

Quand l'hiver a tout assombri,
Et dit, le soir, dans sa prière :
Que Dieu bénisse la chaumière
Où le pauvre a souri !

Voilà, ma chère Louise, le récit que tu m'as demandé. Adieu, sœur chérie, à bientôt ! Et n'oublie pas que j'attends, par le prochain courrier, l'expression de ta reconnaissance.

19 juin. ****

J. Chapuis, *anc. pasteur*.

Digitized by Google

UNE HISTOIRE DE CLOCHE

AU

XVIIe SIÈCLE (1)

C'était à l'époque de la guerre de Trente-Ans ; des désastres épouvantables avaient atteint le pays de Lünebourg, et les temples n'échappaient pas à la fureur dévastatrice des armées impériales. L'église d'Hermannsbourg avait eu son tour, et, après en avoir enlevé tous les objets de prix, les Impériaux avaient brisé les cloches ; cinq chars pesamment chargés d'airain avaient été emmenés

(1) Ce morceau est emprunté à un volume de récits divers, publiés d'abord séparément par le célèbre pasteur Louis Harms, de Hermannsbourg, et réédités après sa mort. Il aimait entre autres à puiser, dans les antiques et riches archives de sa paroisse, des traits locaux propres à intéresser les nombreux abonnés de son journal missionnaire. Le lecteur de langue française voudra bien ne pas oublier que nous sommes en Allemagne, au XVIIe siècle, et dans un pays strictement luthérien. *(Trad.)*

Digitized by Google

pour servir à la fonte des canons. La grosse cloche allait avoir le même sort. Elle était déjà mise en morceaux ; les Croates se préparaient à en emporter les débris ; les chevaux étaient attelés, lorsque tout à coup le son du cor et le cri de guerre : *Dieu avec nous !* annoncèrent l'approche des troupes ennemies et mirent en fuite les pillards, qui durent abandonner leur butin.

La guerre terminée, les malheureux habitants revinrent peu à peu ; mais leur nombre était très-restreint, et plus d'une ferme resta en friche faute de bras et de bétail.

On raconte qu'au premier moment dix familles seulement, à la tête de quatre bœufs et de deux vaches, se groupèrent autour de l'église paroissiale. En outre, des épidémies presque continuelles régnèrent dans le pays, même après la conclusion de la paix, tellement que, de 1650 à 1680, trois pasteurs moururent successivement à Hermannsbourg de maladies pestilentielles ; quant au quatrième, Juste-Théodore Dreyhan, il fut trois fois aux portes du tombeau. C'étaient des temps bien durs ; on frémit rien que d'y penser !

Dreyhan était un homme d'une piété enfan-

Digitized by Google

tine, chéri de son troupeau, qui n'aurait pas pu trouver un meilleur conseiller, au temporel comme au spirituel. C'était un vrai père pour tous ses paroissiens, soit qu'il parût au chevet des malades et des mourants pour les préparer à une fin chrétienne, soit qu'il s'appliquât à consoler les survivants, soit que, par la puissance de la prédication évangélique, il travaillât à répandre dans tous les cœurs une foi, une force, une énergie nouvelles.

Avec tout cela, Dreyhan avait un faible bien pardonnable, assurément : il était amateur passionné du son des cloches. Il lui semblait étrange que le Roi du ciel fît faire ces instruments de paix du même métal avec lequel les princes de la terre font leurs canons, et son vœu le plus ardent était de revoir dans la tour de son église une belle maîtresse cloche. L'airain était là, sans doute ; mais qui se chargerait d'opérer la transformation désirée?

Seule, une toute petite cloche, datant de 1495, avait survécu à l'orage ; probablement que les Croates l'avaient jugée trop insignifiante pour qu'il valût la peine de la briser. On la sonnait pour tous les services, depuis le culte du diman-

Digitized by Google

che jusqu'au glas funèbre. Certes, le son n'en était point à dédaigner; mais, en l'entendant, plus d'une fois Dreyhan se prit à pleurer à la pensée qu'une telle cloche n'honorait pas suffisamment le grand Roi des cieux. Il ne pouvait bannir cette idée de son esprit, et finit presque par en perdre le sommeil. Mais sa tristesse s'accroissait encore les jours de grande solennité, aux approches de Pâques et lors des enterrements. Au printemps de 1680, il fut malade à la mort; dans ses moments de délire, il demandait à Dieu de ne pas permettre qu'il mourût avant qu'il y eût une sonnerie plus convenable pour son convoi funèbre.

Il guérit en effet, et put prêcher de nouveau le jour du Vendredi Saint; ses paroissiens pleuraient de joie en revoyant au milieu d'eux leur père spirituel, et jamais peut-être on ne rendit à Dieu de plus ferventes actions de grâces que ce jour-là. Puis vint la fête de Pâques, qui durait alors trois jours. Le troisième jour, Dreyhan demande les prières spéciales de son troupeau, ajoutant qu'il veut entreprendre un voyage *pour la cloche*, conformément à une promesse qu'il a faite à Dieu pendant sa maladie.

Le lendemain matin, Ebel, le vieux et brave

Digitized by Google

fermier de la cure [1], tenu par son bail de faire pour M. le pasteur « quelques voyages tant longs que courts », se trouvait devant la porte du presbytère avec son petit char de campagne, demandant où donc on allait et si ce serait *court* ou *long*. « Ce sera court, répondit son maître ; je compte, Dieu aidant, aller à Zelle. »

Ebel assista encore au culte du matin chez son pasteur — car il se serait bien gardé d'y manquer ! — après quoi Dreyhan monta en voiture, s'assit sur un peu de paille, ôta son chapeau, et dit avec l'accent d'un profond respect : « En avant, au nom de Dieu ! »

On se mit alors en route, au pas de la bête, tout bonnement, car à cette époque on n'était pas si pressé que de nos jours, où tout se fait à la vapeur ; on s'arrêta à la porte de la ville pour manger, en rendant grâces, le déjeûner emporté le matin. Puis Dreyhan sortit d'un linge bien blanc sa robe pastorale et s'en revêtit ; on voyait, au

(1) Dans plus d'une paroisse allemande, les honoraires du pasteur consistaient et consistent encore dans les revenus d'une ferme attachée à la cure. Autrefois, du reste, les « biens de cure » n'étaient pas tout à fait inconnus dans notre canton. (Trad.)

Digitized by Google

mouvement de ses lèvres, qu'il se parlait à lui-même ou qu'il priait. Le brave Ebel en devint tout sérieux et prit ses mesures pour entrer bon train en ville, parce que maintenant chacun pouvait voir qu'il conduisait un ecclésiastique.

« Où allons-nous, M. le pasteur? » — « A la Stechbahn » (c'était une rue située vis-à-vis du château ducal), lui fut-il répondu. Ebel s'avançait toujours plus ; mais Dreyhan n'ajouta pas une parole, descendit lentement du char, et donna ordre à son cocher de se rendre à l'auberge. Quant à lui, il se dirigea tout droit sur le château, et, comme c'était onze heures précises, il trouva, selon son attente, le duc assis devant le portail. Dans ce temps-là, en effet, le souverain avait coutume de se mettre ainsi à la disposition du moindre de ses sujets, qui pouvait l'aborder et lui parler sans plus de cérémonie ; s'il ne recevait ni suppliques ni plaintes, il s'entretenait familièrement avec chacun d'une manière parfaitement amicale, et plus d'un simple paysan pouvait se vanter d'avoir en pareille circonstance serré la main de son prince.

Dreyhan trouva George-Guillaume entouré d'une foule de gens ; mais il paraît qu'il n'y avait rien de bien important sur le tapis, car aussitôt

Digitized by Google

que le duc aperçut le pasteur, il lui fit signe d'approcher. Dreyhan lui raconta avec une simplicité enfantine comment allaient les choses à Hermannsbourg, et combien les gens avaient de peine à se remettre à flot depuis cette effroyable guerre. George-Guillaume l'écouta avec sa bienveillance ordinaire, et, en l'entendant parler des malades et des mourants, il sentit plus d'une larme qui venait mouiller sa paupière.

« Vous allez donc me demander de subvenir à votre détresse » dit-il à Dreyhan. — « Non, répondit ce dernier; nous pouvons à la rigueur nous tirer d'affaire nous mêmes pour le temporel. Mais une de nos souffrances tient par un côté au spirituel; c'est là ce qui nous est le plus sensible; c'est là que nous nous sentons impuissants, et c'est là, seigneur duc, qu'il vous faut nous prêter main forte; voilà ce qui m'amène ici. »

Alors il lui dit ce qu'il avait sur le cœur à l'endroit de la cloche. Le métal était là, un bronze excellent; mais pas un sou pour la faire couler. Si son altesse s'en mêlait, à la bonne heure!

Charmé du ton simple et cordial de Dreyhan non moins que de la confiance qu'il lui témoignait, le duc ne put cependant se refuser le malin

Digitized by Google

plaisir de mettre le digne requérant quelque peu à l'épreuve.

« Cher pasteur, dit-il, vous souffrez en petit des suites de la guerre de Trente-Ans; moi, j'en souffre en grand. Si la caisse de votre village est vide, ma caisse particulière l'est aussi, et par dessus le marché celle du duché ne l'est pas moins. Je ne peux pas faire sortir cet argent des manches de mon habit! Et puis, si tous mes sujets s'avisaient de me demander de leur faire fondre des cloches, où irions-nous, je vous prie?

Dreyhan répliqua qu'Hermannsbourg méritait une petite faveur; l'église de ce village ayant été fondée par un des ancêtres du duc, son descendant pouvait bien la doter d'une cloche neuve. Mais George-Guillaume ne voulait pas se rendre; il aimait les entretiens piquants et provoquait son interlocuteur par toute sorte d'objections, rien que pour voir ce qu'il y répondrait. Dreyhan les réfutait de son mieux; mais à la fin, pour couper court, il s'écria: « Seigneur duc, je vous ai supplié pendant bien longtemps, ainsi que doit le faire un humble sujet vis-à-vis de son prince; mais comme je ne gagne rien ainsi, je veux maintenant vous *ordonner* de faire couler cette

Digitized by Google

cloche. Vous ne savez en effet peut-être pas que je suis votre seigneur et que vous êtes mon tenancier ; or, un tenancier se doit corps et biens à son seigneur. Il nous faut cette cloche ; nous en avons besoin pour notre culte, et, d'ailleurs, nous ne vous la demandons pas tout entière ; nous vous prions seulement de nous la faire refondre. Il est vrai que ce n'est point là une clause de votre lettre d'investiture ; je ne puis pas retirer vos droits en cas de refus ; mais cet écrit vous oblige à faire pour moi les foins trois fois l'an, plus à me donner une journée par semaine, en vertu de quoi je vous dois une demi-mesure de bière. Jusqu'ici votre bailli m'a envoyé des journaliers, et je m'en suis contenté ; mais si vous me refusez ma cloche, je vous obligerai à venir vous-même faire les foins et fendre du bois ! »

Il fallut voir alors la mine ébahie de George-Guillaume. « Cher pasteur, dit-il, j'ignorais que vous fussiez mon seigneur ; j'ai honte de vous avoir laissé si longtemps debout. Entrez donc avec moi au château ! »

Là dessus, il le prit par la main, l'introduisit, fit venir sa femme, et dit à celle-ci d'un ton solen-

Digitized by Google

nel : « Ma chère femme, jusqu'ici je me croyais le souverain de ce pays, mais j'ai trouvé aujourd'hui mon maître. C'est le pasteur d'Hermannsbourg ; fais servir ; nous l'aurons à dîner. » Pendant les préparatifs, le duc s'informa exactement de l'état des choses, et apprit qu'il avait effectivement à Hermannsbourg une ferme dépendant de la cure du lieu, avec les charges énumérées par le pasteur, et d'autres encore. Cela l'amusa tellement, qu'il promit à Dreyhan de lui obéir quant à la cloche, tout en le priant bien humblement de lui épargner les corvées des foins et du bois, choses avec lesquelles il n'était pas précisément familier ; puis, se tournant vers sa femme, il lui demanda en badinant d'intercéder pour lui afin que le pasteur ne lui tînt pas rigueur. Elle s'y prêta de bonne grâce, et bientôt tout fut en règle. Au repas, Dreyhan prononça la prière, et l'entretien pris une tournure à la fois aimable et sérieuse.

Le brave Ebel ne pouvait s'imaginer où son maître s'attardait tant, et, lorsqu'il apprit que le duc lui-même l'avait introduit au château, il fut saisi d'une vive angoisse, craignant qu'il ne lui fût arrivé malheur. Il courut donc réclamer son pasteur, et ne fut pas peu surpris de le trouver à ta-

Digitized by Google

ble avec le duc; mais il se remit complétement lorsque ce dernier poussa la bonté jusqu'à lui envoyer de la bière pour boire à sa santé.

Le repas fini, Dreyhan reprit tout joyeux le chemin de sa paroisse, car non-seulement le duc lui avait octroyé sa demande, mais encore il avait promis d'assister à l'inauguration de la cloche et s'était invité à la table de « son seigneur. » Le pasteur lui avait assuré d'avance l'accueil le plus cordial, mais en le priant d'amener Madame son épouse, attendu que, pour son compte, il n'entendait pas grand'chose à l'art des réceptions.

Tout alla pour le mieux; la cloche fut fondue à Hanovre et se trouva prête pour les approches de Pâques 1681. Elle sert encore aujourd'hui; le son en est magnifique. Elle porte trois inscriptions: celle d'en-haut, empruntée au Psaume CL, 5 et 6, se rapporte à la louange de Dieu; celle du milieu rappelle le souvenir du duc George-Guillaume; celle d'en bas invite les fidèles à affluer dans la maison de prière, et à songer au moment où la cloche, après les avoir conviés de leur vivant, annoncera leur convoi funèbre.

On fixa pour l'inauguration le vendredi avant le dimanche des Rameaux; le duc et la duchesse

Digitized by Google

furent fidèles au rendez-vous. Lorsque la cloche eut été hissée dans la tour et placée sur ses montants, toute prête à sonner, on se mit à la frapper doucement pour la première fois ; à ce signal, Dreyhan, George-Guillaume et sa femme, le seigneur et le bailli du village, entourés de toute la paroisse, tombèrent à genoux dans le cimetière, et le pasteur prononça la prière de consécration, qu'il termina par l'Oraison dominicale. Alors la cloche fut sonnée à toute volée. A l'ouïe de ces accents pleins et majestueux dont on avait été privé pendant si longtemps, nul ne put retenir ses larmes. Transporté de reconnaissance et d'allégresse, le pieux Dreyhan s'écriait avec Siméon :

Laisse-moi désormais,
Seigneur, aller en paix.

L'après-midi se passa paisiblement au presbytère. Toutefois, le duc ne put résister à la tentation de s'essayer à fendre un peu de bois ; mais, voyant sa maladresse, le pasteur lui promit d'un ton magnanime qu'il s'en tiendrait aux précédents errements, et n'exigerait point que son tenancier fît ses corvées en personne. Après le culte du soir,

Digitized by Google

que l'on avança à son intention, George-Guillaume regagna Zelle le jour même.

Dès lors il revint chaque année, soit le jour du Vendredi saint, soit à Pâques; mais déjà en 1686 il assistait au convoi funèbre de Dreyhan, qui mourut à 34 ans.

Lorsque ce digne pasteur sentit approcher sa fin, il fit sonner encore une fois la grosse cloche et s'endormit au Seigneur avec une expression de joie, au milieu des prières de ses paroissiens réunis au dedans et au dehors de sa maison. Les derniers mots qui s'échappèrent de ses lèvres mourantes furent ceux-ci : « O Christ, Agneau de Dieu qui ôtes les péchés du monde, aie pitié de moi ! O Jésus, donne-moi ta paix ! Amen ! »

Toutes les fois que j'entends sonner notre grosse cloche, disait Harms en terminant son récit, je pense au pieux Dreyhan, ainsi qu'au bon duc George-Guillaume, et je me rappelle cette sentence des Proverbes (X, 7) :

La mémoire du juste demeure en bénédiction.

Traduit par J.-J.-L. Vallette, *pasteur*.

Digitized by Google

LES

ORPHELINS PROTESTANTS A VEVEY

EN 1696

Si l'on éprouve une satisfaction légitime à jeter un coup-d'œil d'ensemble sur l'œuvre de charité sympathique accomplie dans les diverses contrées protestantes à l'égard des victimes de la persécution de Louis XIV, les détails de cette œuvre sont également propres, chacun dans sa sphère, à exciter un véritable intérêt. Aussi pensons-nous devoir nous arrêter quelques instants sur un modeste orphelinat fondé et entretenu à Vevey par une généreuse bienveillance dans les dernières années du dix-septième siècle.

Les historiens ont consigné comme digne d'une sincère gratitude de la part d'un grand nombre de familles protestantes le nom du marquis de Ruvigny, devenu en Angleterre, sous Guillaume III, le lord-comte de Galway. M. Ch. Weiss, en

Digitized by Google

particulier, mentionne l'assistance donnée par ce noble bienfaiteur à plus de quarante réfugiés en séjour dans la ville de Vevey. On va voir que cette indication, tirée par l'historien du Journal de la dispensation des fonds destinés à l'entretien des pauvres français réfugiés dans le canton de Berne, n'avait rien d'exagéré.

Par une heureuse occurrence, nous possédons sur ce sujet particulier des détails assez circonstanciés, relatifs à un moment spécial de cette œuvre de bienfaisance charitable et d'amour sympathique. Les archives de la Direction de la Bourse française de Vevey ont conservé un cahier de comptes dressés pour être soumis à lord Galway lui-même, et présentant un état des dépenses faites en son nom dans cette ville pendant les trois mois d'août, septembre et octobre 1696. Ce cahier porte la suscription suivante : « Les comptes de ce que je distribuerai à ceux du précédent état seront couchés ci-après, et de trois en trois mois sera porté en Crédit Caisse et en Débit Mylord Galway, attendu que c'est de son ordre que nous faisons la dite distribution. »

Henri de Massuï de Ruvigny avait exercé jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes la fonc-

Digitized by Google

tion de député général du Synode national des Eglises, que son père, le marquis de Ruvigny, avait déjà remplie, « fonction, dit M. Guizot, double et intermédiaire, qui faisait de lui le chargé d'affaires du roi auprès des protestants, et des protestants auprès du roi, » et qui consistait surtout à poursuivre le redressement des griefs des protestants, en résidant à la cour dans l'intervalle des sessions des assemblées générales, Il inspirait une grande confiance à Louis XIV, qui, sans consulter les Eglises, l'avait appelé à succéder à son père. Réfugié dès janvier 1686 en Angleterre, où il avait des relations de parentage avec les Southampton, les Russell, les Vaughan (lady Russell était sa cousine germaine), il entra, après l'avènement de Guillaume III, au service de ce prince, avec le grade de colonel d'un régiment de cavalerie entièrement composé de réfugiés français. Créé en 1691 baron de Portarlington, vicomte Galway et pair d'Irlande, élevé plus tard (1697) à la dignité de comte, l'ancien député général des Eglises profita libéralement de son crédit pour assister et secourir ses coreligionnaires, en leur procurant soit un asile en Angleterre, soit des secours bienveillants et

Digitized by Google

une protection généreuse dans les divers lieux de leur exil.

Mis en rapport particulier avec les habitants de Vevey, au milieu desquels un frère de sa mère, M. Tallemant de Lussac ([1]), était venu chercher un asile, ce noble ami de tant de malheureux s'était plu à s'intéresser d'une façon spéciale aux réfugiés séjournant dans cette ville, à fournir généreusement à un grand nombre d'entre eux les moyens d'y subsister, et à y envoyer ceux qu'il avait à cœur d'entretenir.

Qu'il nous soit permis de faire, au sujet du nom anglais de ce digne réfugié, une petite digression servant de rectification historique. C'est à tort que les historiens, surtout les Français, l'ont presque toujours appelé Galloway. C'est

([1]) *Paul Tallemant de Lussac* était frère de deux hommes qui ont suivi l'un et l'autre une carrière bien différente de la sienne. L'un, *François Tallemant,* entré dans les ordres, après avoir embrassé le catholicisme, fut abbé, prieur, aumônier du roi et de Madame la Dauphine, et membre de l'Académie française. L'autre, *Gédéon Tallemant des Réaux,* est l'auteur des *Mémoires anecdotiques et satiriques* publiés, sous le titre d'*Historiettes,* par M. de Monmerqué. Dans combien de familles une telle divergence n'a-t-elle pas été une source amère de douleurs !

Digitized by Google

Galway qui est le vrai nom. Le comté de Galway est situé sur la côte occidentale de l'Irlande, dans le Connaught, tandis que Galloway, ou plutôt New-Galloway, est en Ecosse, également dans la partie occidentale, dans le Kirkgoudbright, entre Ayr et Dumfries. C'est en Irlande, et non en Ecosse, que le noble lord avait ses propriétés et son titre. Il les avait acquis honorablement. « Un domaine, dit l'historien Macaulay, avait été accordé, avec le titre de comte de Galway, à Ruvigny, qui, dans la crise de la bataille décisive, au moment ou Saint-Ruth agitait son chapeau et s'écriait que les Anglais seraient repoussés jusqu'à Dublin, s'était, à la tête d'un détachement de braves cavaliers, frayé, non sans peine, un chemin à travers les marais, avait tourné l'aile gauche de l'armée celtique et reconquis la victoire (1). »

Mais revenons aux actes de sa chrétienne munificence parmi les réfugiés de Vevey. Ce qui rend la chose intéressante, c'est la spécialité de l'œuvre au moment que nous avons particulièrement en vue. La commisération du généreux bienfaiteur s'était portée essentiellement sur une

(1) *Histoire du règne de Guillaume III*, tome IV, p. 283.

Digitized by Google

catégorie d'infortunés, hélas! trop nombreuse à cette sombre époque de persécution, celle des enfants privés de leurs protecteurs naturels. On ne peut penser sans angoisse au sort de ces pauvres êtres arrachés violemment du sein de leurs familles, dispersés au loin, contraints de fuir sans savoir où diriger leurs pas, et ne rencontrant trop souvent, au lieu d'amis compatissants prêts à assumer la lourde et périlleuse tâche de les emmener avec eux sur la terre d'exil, que des persécuteurs violents et des bourreaux, ou de faux protecteurs, les enfermant, avec une apparente affection, dans quelque couvent, pour les instruire à renier la foi de leurs pères. A plusieurs reprises, de nombreux convois d'enfants ont traversé Vevey et ont reçu assistance de la part des magistrats, qui fournissaient des chariots ou des barques pour les transporter du côté de leur lieu de refuge, vers ces terres hospitalières d'Allemagne et de Hollande, où quelques-uns d'entre eux peut-être devaient retrouver leurs parents. Combien souvent de pareils groupes de voyageurs, traversant nos contrées, ont dû émouvoir les cœurs maternels! Que d'angoisses chez les âmes compatissantes à la pensée du sort de ces frêles

Digitized by Google

créatures, s'en allant, plusieurs sans doute avec la légère insouciance de leur âge, au devant d'un avenir qui s'offrait sous de si sombres couleurs! Que de larmes, que de prières ferventes accompagnaient ces protégés d'un jour, constamment remplacés par d'autres, excitant à leur tour le même intérêt et de pareilles sympathies!

Ce sont de tels infortunés, et parmi eux essentiellement les orphelins, que lord Galway avait pris à cœur de secourir, en leur procurant les soins et la protection que réclamaient leur isolement et leur position si triste. Le dépouillement des comptes que nous avons sous les yeux nous permet de constater que, pendant le trimestre sur lequel ils portent, plus de quatre-vingts individus eurent part aux subventions charitables ordonnées par le compatissant protecteur. Sur ce nombre, soixante au moins sont des enfants, entre lesquels trente-sept sont formellement désignés comme orphelins; les autres se trouvaient ou avec une mère veuve, ou confiés à quelque autre parente, et les secours attribués à ces dernières ne l'étaient évidemment qu'à l'occasion des enfants dont elles devaient prendre soin. Parmi les personnes adultes qui ont eu part aux assistances

Digitized by Google

régulières, il se trouvait dix veuves, huit filles ou femmes mariées, et seulement deux hommes. Le caractère propre de cette œuvre est donc bien, comme nous l'avons indiqué, celui de secours ayant pour objet l'enfance malheureuse et abandonnée.

Un trait particulier se dessine au milieu de cette action charitable ; c'est celui d'un petit établissement auquel nous donnerions aujourd'hui le nom d'*Asile* ou d'*Orphelinat*. Une demoiselle Morel, réfugiée elle-même, était spécialement chargée du soin de douze de ces petits malheureux. Sa maison, composée ainsi de treize personnes, recevait une subvention régulière de 13 livres de Suisse par semaine, soit environ vingt francs seulement ; mais l'argent valait, à cette époque, beaucoup plus qu'aujourd'hui. Un compte à part de fournitures diverses, telles qu'objets de literie, nappes, chemises, chaussures, s'élève pour le trimestre entier à 71 livres 18 sols 6 deniers. Tous les autres enfants, placés généralement deux à deux chez quelque pauvre femme isolée, un petit nombre laissés chez leurs mères, quand cela se pouvait, recevaient une subvention variant de 10 à 15 sols par semaine (de 70

Digitized by Google

centimes à 1 franc). Un chapitre à part de « Dépenses diverses pour les enfants orphelins qui n'étaient pas aux soins de Mademoiselle Morel » s'élevait à la somme de 125 livres 6 sols 6 deniers.

Un de ces pauvres enfants, une petite orpheline nommée *Dauphine*, venue du Piémont, avait d'abord été placée chez la mère d'une des autres protégées de Milord; puis, malade, elle fut transportée dans une autre demeure mieux appropriée aux soins que réclamait son état, et là se termina bientôt sa malheureuse existence. Quelques fournitures jugées nécessaires et les frais de ses funérailles figurent au compte de la femme qui avait dû prendre soin de la pauvre petite étrangère. Le cercueil (une *caisse*) et autres choses pour l'enterrement sont portés au compte pour 1 livre 2 sols. La totalité des dépenses occasionnées par la pauvre orpheline s'élève à 7 livres 13 sols 9 deniers. Ce sont les seules traces demeurées ici-bas du rapide passage de cette enfant isolée, sans parents et sans patrie, malheureuse victime de l'intolérance et du fanatisme, dont le miséricordieux Père céleste jugea bon d'abréger les souffrances et de faire cesser le

Digitized by Google

délaissement, en la recueillant dans sa famille rachetée.

La dépense totale du trimestre s'élève à la somme de 825 livres 4 sols 5 deniers, ce qui représente aujourd'hui près de 4000 francs. Nous ne possédons ni le « Livre des pauvres ordinaires » auquel renvoie le comptable, ni les comptes spéciaux des trimestres suivants. Mais celui-ci suffit bien pour nous révéler la générosité large et bienveillante de l'homme au cœur duquel Dieu avait mis de prendre soin de quelques-uns de ces petits dont Jésus se plaisait à dire : « Laissez-les venir à moi. »

Un petit nombre d'articles dans ce compte portent, avons-nous dit, sur des nécessiteux qui n'étaient pas des enfants. Pour ceux-là, l'inscription rappelle exceptionnellement l'autorisation donnée soit par MM. Darassus et Cherler, désignés l'un et l'autre comme étant « ministres de milord, » soit par son secrétaire. Les premiers étaient deux pasteurs réfugiés, objets eux-mêmes de l'intérêt du bienveillant protecteur, et chargés spécialement par lui de concourir à ses œuvres de bienfaisance. M. Darassus, réfugié du Piémont, était en 1693 pasteur de l'église fran-

Digitized by Google

çaise d'Erlangen. L'année suivante, il devint chapelain de lord Galway à Turin. On sait qu'après la mort de Charles de Schomberg, tué à Marseille, le roi Guillaume envoya lord Galway en Piémont en 1694, pour y commander, avec le grade de lieutenant-général, les troupes auxiliaires anglaises, et y remplir en même temps le poste de résident britannique auprès de Victor-Amédée.

Une famille de quatre personnes devant se rendre en Angleterre, une femme dont le mari avait été tué à la bataille d'Orbesson, au service des alliés, voilà deux des cas où l'approbation spéciale de la subvention est mentionnée. Pour les autres en général, il est dit simplement : « Mis sur l'état à 10 sols ou 15 sols par semaine. » Une subvention indiquée tout à fait à part est celle de 4 livres 10 sols en faveur de deux cavaliers. C'étaient sans doute des hommes du régiment de lord Galway, qui passaient à Vevey pour aller rejoindre leur corps en Flandre, et qui, ayant besoin de secours, s'adressaient naturellement à l'administrateur des aumônes de leur chef. On lit dans le Registre des délibérations de la Direction française de Lau-

Digitized by Google

sanne que, à la même époque, dix-huit cavaliers qui étaient au service de S. A. de Savoie, l'ayant quitté, avaient dû passer par ce pays et avaient été assistés. C'était le moment où la cour de Turin, abandonnant la cause des alliés, avait conclu avec la France une paix particulière. Les troupes britanniques devaient naturellement se retirer et quitter le Piémont. Les livres de la Direction de Lausanne mentionnent, à la date du 18 août, l'arrivée à Vevey de beaucoup de gens venus de cette dernière contrée. Dix-sept personnes envoyées de Vevey à Ouchy par bateau sont expédiées par chariots à Yverdon. Ce sont principalement des femmes et des enfants, parmi lesquels plusieurs sont indiqués comme orphelins. Outre cela, quelques-uns des noms qui figurent sur le compte de lord Galway se trouvent dans le registre de Lausanne. *Nel*, sa femme et deux enfants, *Catherine Belugne* et *Antoine* son frère, de Vars en Dauphiné, *Pierre Roustan* et *Marie Simmatte*, du même lieu, voulaient aller en Allemagne; mais on les renvoie à Vevey, « où ils sont sur l'état. » Ils avaient un certificat de M. Cherler, ministre de lord Galway. Au mois d'octobre suivant, une

Digitized by Google

lettre de la Direction de Vevey annonce des réfugiés du Piémont à répartir dans les autres bailliages. Il est question aussi du « sieur *Jean Caffarel,* soldat aux Vallées, auquel milord Galway a dit à Pavie de venir en ce pays. » Deux ans plus tard, il est fait encore mention du régiment de lord Galway, à l'occasion d'un nommé *Jean Cabanis,* tailleur d'habits, qui avait travaillé pour le régiment, et qu'on assistait à Lausanne. Ces indications concordent pleinement avec celles que fournissent les notes que nous avons sous les yeux.

Toute cette comptabilité, intéressante par les détails qu'elle renferme, justifie bien les sentiments de haute vénération et de sincère gratitude qu'excitait, soit parmi les réfugiés eux-mêmes, soit chez les autres habitants de Vevey, le nom du bienfaiteur généreux et éclairé qui se plaisait à répandre dans cette ville, sur ses infortunés compatriotes, les dons de sa libéralité chrétienne. La même estime et la même vénération entouraient en bien d'autres lieux, et pour les mêmes causes, le nom du noble comte.

Une part de cette gratitude doit revenir à l'homme qui, dans cette circonstance, servait

Digitized by Google

d'intermédiaire à sa charité. C'était un ancien négociant, du nombre des réfugiés, M. *Pierre Matte*, ci-devant chef d'une importante maison de banque dont les établissements principaux étaient à Marseille et à Livourne. Retiré à Vevey, ainsi que ses deux frères et associés, qui y sont morts comme lui entourés de l'estime générale, il consacrait les forces de ses dernières années à assister et à soutenir ses compagnons de refuge. C'est évidemment avec un zèle pieux que M. Matte s'occupait de la comptabilité détaillée et souvent minutieuse de cette œuvre de bienfaisance, dont la confiance de lord Galway lui avait confié l'administration. Appelé constamment à distribuer à un si grand nombre de personnes des valeurs minimes, et à inscrire au fur et à mesure chacune d'elles dans ses livres, il avait besoin d'être soutenu par l'intérêt qu'il portait lui-même aux malheureux, objets de ses soins. Il était secondé dans ce travail, souvent ingrat, par sa femme, que nous voyons figurer comme ayant pourvu à divers besoins de détail, en s'occupant par exemple de pièces de vêtements nécessaires à quelqu'un des orphelins. Plus d'une fois il a dû coucher une écriture du

Digitized by Google

genre de celle-ci : « Livré au sieur N., pour trois habits que M. Dumont a fait faire, et pour quelques autres choses prises par ma femme, 20 livres. » Une main délicate de femme, un œil vigilant et maternel, doublaient assurément le prix de ces assistances distribuées à tant d'infortunés au nom du généreux bienfaiteur. Et Mme Matte, on peut en être certain, n'était pas à Vevey la seule personne de son sexe dont le cœur dévoué fût ému de compassion envers les pauvres orphelins. La maison de Mlle Morel, en particulier, était sûrement visitée par plus d'une Dorcas, heureuse de concourir en quelque degré à l'œuvre modeste, mais si utile, qui s'y accomplissait sous le regard du Dieu de charité.

Tout ce que nous venons de signaler ne se rapportait, comme on peut le reconnaître, qu'aux soins matériels réclamés par ce grand nombre d'enfants sans famille, que le désir de subvenir efficacément à leur misère avait fait rassembler à Vevey. Les comptes que nous examinons ne nous fournissent aucun renseignement sur ce qui était fait pour leur instruction et pour leur développement moral et religieux. Nous pouvons toutefois être bien certains que cette part si impor-

Digitized by Google

tante de l'éducation n'était pas négligée. Les habitudes de piété, si sérieuses et si générales parmi les protestants à l'époque du refuge, nous sont un garant qu'en pourvoyant avec zèle aux besoins temporels des orphelins recueillis par la charité, on s'occupait aussi du soin de leur âme et du développement de leur intelligence. La maison de Mlle Morel devait fournir à ses petits habitants le lait spirituel de la Parole Sainte, le chant des psaumes, le culte en commun, et l'enseignement élémentaire que recevaient alors les enfants de leur âge. Quant aux autres, ils trouvaient certainement des moyens d'instruction non loin d'eux, car la direction de la Bourse française se faisait un devoir sacré d'en fournir aux enfants des familles qui séjournaient à Vevey. L'inscription suivante figurant sur l'une des premières pages du registre, quoique se rapportant à une époque postérieure, montre que cette obligation était sentie. « Promis à la Claire, qui enseigne les enfants des pauvres réfugiés, dix baches par mois, soit qu'elle en ait beaucoup ou peu. » Un enseignement convenable a toujours été donné aux enfants des réfugiés, selon que le permettaient les circonstances. Le fait qu'à l'époque dont nous nous occupons,

Digitized by Google

plusieurs d'entre les émigrés étaient revêtus des fonctions de régent au collége, et qu'à côté d'eux se trouvaient constamment un assez bon nombre de pasteurs, donne la certitude qu'avec les ressources d'instruction qu'ils avaient dans leur propre sein et dont profitaient les enfants de la ville, les réfugiés ne négligeaient pas les leurs. Plusieurs petites écoles dirigées par les femmes appartenant au refuge, ont existé pendant le dix-huitième siècle. Nous regrettons, pour en revenir à notre petit asile en particulier, qu'on n'ait pas conservé à son sujet quelques indications, quelques notes, permettant d'apprécier la nature et le degré de l'enseignement que les élèves y recevaient.

De ces douze élèves, objets d'un intérêt tout spécial, dix (cinq petits garçons et cinq jeunes filles), nous sont expressément désignés par leurs noms. C'étaient : *Jean Remolin, Jean Forès, François Broulier, François Mazet, David Morel, Anne Morel, Catherine Peschier, Françoise Roux, N. Chabrand* et *Marie Gautier*. Les deux autres étaient très-probablement *Antoine Bétuin* et *Jeanne Nicolasse,* dont les noms figurent sur les comptes dans un chapitre de dépenses générales. D'après un tableau dressé par les soins de

Digitized by Google

M. Henry Bertrand, médecin-pharmacien à Yverdon, sur l'état de nouveaux-venus du Piémont pour 1697 et 1698, le nombre des orphelins confiés à Mlle Morel s'était élévé jusqu'à quatorze. Nous pouvons ajouter aux noms que nous venons d'indiquer, grâce sans doute à quelques mutations dans le personnel de ces petits pensionnaires, ceux de *Jean Gautier, Jaques Morel, Louis Senebier, Marguerite Pastre*. Rien ne donne à penser qu'à cette époque, savoir de mai 1697 à avril 1698, ils fussent encore à la charge de lord Galway. Il semble au contraire que la Direction française devait pourvoir à leurs besoins. D'après un recensement de septembre 1698, le nombre des orphelins assistés à Vevey, y compris les quatorze de Mlle Morel, s'élevait à vingt-deux. Pas un d'entre eux ne se retrouve au nombre des réfugiés indiqués plus tard comme domiciliés dans la ville; aussi ne savons-nous rien sur leur sort ultérieur. Aucun renseignement ne nous permet de déterminer plus exactement le temps qu'ils ont passé dans cette maison de refuge, ouverte en leur faveur. Ils sont partis pour d'autres contrées, comme tant de leurs infortunés compatriotes, ne laissant aux habitants de Vevey que le doux sentiment du

Digitized by Google

soulagement apporté à leurs douleurs par la bienfaisance de leur généreux protecteur et par la sympathie de toute la population.

Ces détails nous ont paru mériter d'être recueillis, comme présentant sous un point de vue tout particulier les misères auquelles étaient exposées les victimes de la persécution, et les mesures prises par les cœurs compatissants pour en atténuer les conséquences. Il y a plus qu'un intérêt de curiosité à prendre ainsi sur le fait, dans des pages de chiffres qui étaient loin de prétendre à la publicité, surtout après tant d'années, une œuvre de dévouement et de miséricorde, accomplie pour l'amour de Dieu en faveur de pauvres orphelins, rendus tels, pour la plupart, par la fidélité même de leurs parents à la sainte cause de l'Evangile. Et il est doux de rattacher par la pensée cet asile de Vevey du temps du refuge, aux institutions analogues qu'un même esprit de charité et de compassion chrétienne a fait éclore et prospérer de nos jours, sous la sainte bénédiction du Seigneur. Toujours l'amour de Christ produira dans l'Eglise des fruits pareils; toujours la charité sera la marque dont Jésus scellera ceux qui lui appartiennent; toujours cet adorable Rédempteur

Digitized by Google

dira à ses disciples fidèles : « En tant que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me les avez faites à moi-même. » A lui seul soit toute gloire et dans le temps et dans l'éternité !

JULES CHAVANNES.

Digitized by Google

LE BILAN DE NOS ŒUVRES

Jésus-Christ a voulu que ses disciples deviennent le *sel de la terre*, la *lumière du monde*, et, dans ce but, *il nous a préparé un grand nombre de bonnes œuvres, afin que nous y marchions.*

Ces œuvres sont, avant tout, des œuvres individuelles, s'accomplissant dans le domaine de la vie privée, sous le manteau béni de l'humilité.

Ce sont aussi des œuvres collectives : les chrétiens s'associent pour agir en commun, et trouvent, par cette alliance qui multiplie leurs forces, des ressources qu'ils n'auraient pas eues isolément.

Dans l'Eglise romaine, les œuvres collectives sont laissées aux mains du prêtre ; il n'y fait participer les laïques que dans une mesure restreinte, comme des aides subordonnés.

Dans l'Eglise protestante, tous les fidèles sont conviés au travail. Chacun choisit le champ qu'il préfère et le cultive comme il l'entend ; chacun

Digitized by Google

prend pour associés ceux dont il partage les vues, et n'a de compte à rendre qu'à Dieu de l'emploi de ses forces et de son activité.

De nos jours, les œuvres collectives se sont étonnamment multipliées partout. C'est le résultat du vent de liberté qui a soufflé sur le monde, et du principe d'association qui s'est développé dans toutes les sphères de l'activité humaine. Disons mieux : c'est une nécessité dont le christianisme subit la loi. Autrefois, l'Etat prenait en main sa défense, et malheur à qui osait l'attaquer ! L'Etat salarie encore les cultes, mais ne se charge plus de faire respecter la religion. Il faut qu'elle se tire par elle-même de tous les obstacles qui se rencontrent sur sa route ; il faut qu'elle soit animée de l'esprit de conquête, si elle ne veut être écrasée par le monde et n'avoir plus qu'un rôle misérable.

Je voudrais examiner l'état des œuvres chrétiennes au milieu de nous, surtout celui des œuvres collectives, parce que ce sont elles surtout qui sont en évidence. Je m'efforcerai d'être rigoureusement exact dans l'énoncé des faits, car, si l'on pouvait en contester l'exactitude, on aurait le droit de contester les conséquences que je veux tirer de cet exposé.

Digitized by Google

I

Il se donne beaucoup d'argent à Genève; c'est un fait généralement reconnu.

On peut ajouter que les ressources dont disposent les œuvres chrétiennes tendent chaque année à augmenter. Les familles qui ont contracté des habitudes de libéralité apprennent à faire sans cesse de plus grands sacrifices. Elles ne retranchent guère aux contributions qu'elles se sont une fois imposées, et se trouvent continuellement dans le cas de répondre à des sollicitations nouvelles.

Voilà qui est bien, sans doute; mais cela prouve-t-il que l'on consacre aux œuvres chrétiennes tout ce que l'on pourrait donner? — Non; cent fois non! Combien de gens qui, parce que leur gain n'est pas très-considérable, ou parce qu'ils dépensent facilement pour eux-mêmes la totalité de leur revenu, se persuadent qu'ils sont affranchis du devoir de penser aux autres, et laissent à ceux qu'ils appellent riches le soin de pourvoir aux œuvres chrétiennes!

Combien d'autres qui se sont fait une réputa-

Digitized by Google

tion de bienfaisance, qui se persuadent à eux-mêmes qu'ils sont très-larges dans leurs dons, et qui, pourtant, sont loin de faire ce qu'ils devraient ! Quelle disproportion entre la somme de leurs libéralités et le chiffre de leurs revenus, ou seulement celui de leurs dépenses pour toilette, fêtes, voyages d'agrément !

Si la libéralité chrétienne se montre chez nous souvent économe, souvent avare, nous péchons encore plus fréquemment par la manière dont nous faisons usage des ressources qui sont à notre disposition. Nous ne mettons pas à l'examen des œuvres pour lesquelles on sollicite notre générosité, le temps et les soins nécessaires. Que de souscripteurs qui ne se donnent pas la peine de lire sérieusement les rapports annuels de nos sociétés religieuses, s'inquiétant peu de l'étendue des besoins, de la marche suivie, des résultats obtenus ! Ils s'en remettent aux noms honorables qui signent la circulaire ; on se ferait scrupule, dit-on, de contrôler ce qu'ont approuvé un président, un secrétaire, un comité digne de toute confiance, et, en renouvelant sa souscription, on croit avoir tout fait.

Peu de personnes bienfaisantes font une en-

Digitized by Google

quête sérieuse sur les pauvres auxquels elles accordent assistance. Le plus souvent on se contente de renseignements vagues. On ouvre sa bourse sur quelques mots dits à la hâte par un protecteur auquel on se fie, quelquefois très-légèrement. Les renseignements pris une fois sont tenus pour bons l'année suivante, pour bons dix ans plus tard, quand tout peut-être a changé dans l'intérieur de la famille assistée.

Certes, ce n'est point là nous montrer les dispensateurs fidèles des biens qui nous sont confiés, et nous ne songeons guère, dans ces cas, que nous aurons un jour à rendre compte de notre administration.

Un autre défaut, c'est de disséminer nos dons sur un très-grand nombre d'œuvres différentes.

Nous donnons à tous les pauvres dont on nous parle, à tous ceux qui se présentent à notre porte ; nous inscrivons notre nom sur toutes les souscriptions ; nous devenons membres de toutes les sociétés dont nous approuvons le but et dont nous estimons les directeurs. Mais, en voulant répondre à toutes les demandes, nous sommes conduits à diminuer la part de chacune ; nous ne sommes réellement l'appui d'aucun pauvre, d'au-

Digitized by Google

cune société religieuse. Les enfants, avec un petit arrosoir muni d'une grille à trous très-fins, se plaisent à arroser une plate-bande entière; que chaque plante ait reçu quelques gouttes, et ils se croient d'excellents jardiniers. En attendant, les racines n'ont rien reçu, et le soleil, en deux minutes, aura séché les feuilles qu'il brûlera ensuite tout à son aise. Voilà bien notre histoire. Un petit sou à chaque pauvre; un petit écu à chaque société !

Donnons, si nous le voulons, donnons à toutes les œuvres utiles un témoignage d'intérêt; mais que ce ne soit pas pour nous dispenser de concentrer sur une ou deux d'entre elles nos efforts et nos ressources. Occupons-nous sérieusement d'une ou deux familles pauvres, pas de beaucoup plus, mais déchargeons-en complétement, s'il se peut, la charité publique. L'œuvre sera beaucoup mieux faite, les besoins mieux satisfaits, et nous aurons la conscience d'être arrivés par nos dons à obtenir un certain résultat; nous aurons dégagé honorablement devant Dieu la responsabilité que nous avions assumée.

Je remarque, enfin, quelle influence exercent des considérations tout humaines sur la répartition de nos aumônes.

Digitized by Google

Un pauvre se présente à votre porte. Vous n'êtes pas du tout convaincu de la réalité de ses besoins ; vous savez peut-être qu'il fait un mauvais usage des aumônes, et qu'elles le fortifient dans ses habitudes de paresse. N'importe : vous donnerez, parce qu'il est là, parce qu'il met de l'insistance à obtenir l'objet de sa requête. Vous n'avez pas assez de courage pour résister, pour répondre négativement, bien que votre conscience vous en fasse un devoir. Avec les misères secrètes, c'est autre chose. Quand vous en entendez parler, vous leur accordez bien quelques paroles de commisération; mais lors même que, sur le moment, vous auriez le bon dessin de les soulager, — comme elles ne viennent pas solliciter, s'imposer, vous différez de leur venir en aide, et, bientôt, vous les avez absolument oubliées.

Un désastre est annoncé dans les journaux. Il frappe vivement l'imagination, et tout le monde s'empresse de donner. Les pertes matérielles qu'il s'agit de réparer ne sont pas toujours d'une grande importance, mais le fait a eu quelque chose de saisissant. Cela suffit pour faire abonder les dons, et quelquefois même d'une manière embarrassante pour ceux qui se sont chargés de les répartir ; mais

Digitized by Google

quant aux œuvres modestes et cachées, elles sont loin de jouir de la même faveur et d'être l'objet des mêmes libéralités.

Le nom de la personne qui sollicite notre charité influe généralement trop sur la quotité de l'aumône. Exemple. Il s'agissait un jour de faire une quête en faveur d'une œuvre nouvelle, dont la convenance pouvait être discutée. Deux hommes de cœur, fort inégaux par le talent et par le rôle qu'ils jouaient dans l'Eglise, se mirent à la tête de la souscription. L'un deux réunit cinq francs; l'autre deux mille. Les lettres d'envoi qui accompagnaient les dons principaux étaient fort curieuses. Les unes applaudissaient sans réserve à la souscription; un plus grand nombre en discutaient la convenance; d'autres la désapprouvaient tout à fait; mais fort peu se terminaient par un refus. On avouait naïvement au solliciteur haut placé que c'était dans l'unique but de ne pas lui faire de la peine qu'on répondait à son appel.

Mais ce qui montre de la manière la plus évidente le rôle que jouent les préoccupations humaines dans nos libéralités, c'est la manière dont il faut s'y prendre quelquefois pour les obtenir, disons mieux — pour les arracher.

Digitized by Google

Je voudrais qu'une année tous les directeurs des œuvres chrétiennes se donnassent le mot pour publier un simple appel, et qu'on réclamât l'appui du public en se contentant d'indiquer les adresses où les dons seraient recueillis. Avez-vous le sentiment qu'un semblable procédé fût favorable au produit des collectes? Non sans doute, et vous savez bien que la plupart des sociétés mourraient d'inanition si on leur imposait ce régime.

Il faut autre chose pour réussir; il faut des appels pressants et pathétiques, des lettres personnelles, des collecteurs qui vont de maison en maison, forçant, pour ainsi dire, la main aux souscripteurs. Il y a même un moyen qui réussit beaucoup mieux, et c'est celui que les étrangers emploient habituellement. Quand ils veulent solliciter la charité genevoise pour une œuvre qui lui tient très-peu à cœur, ou qui même lui est complétement inconnue, ils s'arrangent pour venir passer quelque temps dans notre ville; ils vont eux-mêmes frapper aux portes, plaident leur cause en employant toutes les ressources que le zèle met à leur disposition, et ils ne nous quittent guère sans emporter une somme assez ronde, dont ils s'étonnent eux-mêmes tout autant qu'ils s'en ré-

Digitized by Google

jouissent. Cette espèce de pression exercée sur notre charité est la plus efficace de toutes; les directeurs de nos œuvres genevoises s'en affligent constamment; les agents inférieurs qu'ils emploient pour leurs collectes grapillent seulement là où un agent supérieur, venu de l'étranger, a fait une fructueuse récolte.

II

Les œuvres chrétiennes ont besoin, pour subsister, des dons des fidèles; mais ce n'est pas l'argent qui les fait vivre.

Il y en a, d'abord, un certain nombre qui peuvent s'accomplir sans bourse délier.

Pour d'autres, la question d'argent est comme noyée dans les préoccupations beaucoup plus importantes qu'elles inspirent à ceux qui y travaillent.

J'irai même plus loin, et je dirai que le grand malheur des œuvres chrétiennes dans notre siècle, c'est de compter beaucoup plus sur l'argent que sur les efforts gratuits des fidèles. Il me semble que les historiens futurs de l'Eglise

Digitized by Google

mettront à notre charge, et signaleront comme un des plus graves déficits de notre piété, les appels incessants que nous sommes dans le cas de faire pour le soutien de nos œuvres, et l'argent considérable que nous y dépensons. Aux époques de vie véritable, les choses vont tout autrement. Dans les premiers siècles de l'Eglise, et, plus tard, lors de la Réformation, il fallait bien moins d'argent qu'aujourd'hui, et le peu qu'il en fallait se trouvait tout seul. Les œuvres étaient cependant bien plus considérables, les résultats tout autrement importants.

Ce qui manque à notre époque, c'est la vivacité de la foi, que des monceaux d'or ne remplaceront jamais. Le zèle ne fait pas complétement défaut; mais il est hors de proportion avec les œuvres que nous avons entreprises, et l'étendue des besoins qui nous sont chaque jour révélés.

Ce défaut de zèle se manifeste dans toutes les sphères où se déploie notre activité religieuse.

Je ne dis pas qu'il se remarque également chez tous les ouvriers; non, ce serait injuste. Il y a partout de fidèles serviteurs et de fidèles servantes du Seigneur, qui se distinguent par leur persévérance et leur activité. Mais si je les appelais

Digitized by Google

en témoignage, ce sont eux qui appuyeraient le plus fortement ma critique, parce que la négligence de leurs compagnons de travail fait porter sur eux seuls tout le poids de la tâche, et amoindrit d'autant les résultats généraux auxquels ils auraient pu prétendre s'ils eussent été convenablement secondés.

Citons des faits.

Les Eglises réformées tendent à remplacer l'ancienne institution des catéchismes publics pour la jeunesse, par des Ecoles du Dimanche. Rien de mieux que ce changement; mais cette nouvelle forme des catéchismes ne peut s'établir que si les pasteurs sont entourés de laïques pieux, qui, sous le nom de moniteurs et de monitrices, partagent leurs travaux et les déchargent de la plus grande partie de la tâche.

Quand notre Eglise réforma dans ce sens ses catéchismes, elle eut de la peine à constituer ce corps d'instituteurs volontaires et gratuits, qui promettaient de sacrifier une partie de leur dimanche au développement religieux de la jeunesse. Ce fut toute une petite armée à réunir, à discipliner, à mener au feu. Les commencements furent pénibles; cependant, l'espérance d'un meilleur avenir

Digitized by Google

soutint les pasteurs catéchistes. Ils se disaient avec quelque vraisemblance: « Les choses iront mieux plus tard ; quand les cadres seront une fois remplis, le recrutement deviendra facile ; chaque année nous apportera son contingent de nouveaux moniteurs pour combler les vides faits par la mort ou par l'appel à d'autres fonctions. Les vétérans donneront le ton aux nouveaux venus, leur communiqueront leur esprit et les entraîneront à leur suite. » Eh bien, non ! La tâche du recrutement reste toujours pénible. Beaucoup des meilleurs moniteurs quittent le catéchisme après quelques années passées à son service, et au moment où leur expérience serait le plus précieuse. Les personnes d'âge mûr, les pères et mères de famille, ne comprennent pas suffisamment que leur devoir serait d'accompagner leurs fils et leurs filles au catéchisme, et de faire en faveur des enfants des autres ce que d'autres font pour les leurs. Les jeunes gens qui n'ont pas des attaches à la maison, ou des devoirs impérieux à remplir, ne veulent pas se lier le dimanche, abdiquer une partie de leur indépendance, se déranger s'il faut venir de la campagne, se donner la peine de chercher un remplaçant quand on veut être libre pour une

Digitized by Google

course qui doit prendre toute la journée. Ceux qui acceptent la tâche se montrent quelquefois très-peu jaloux de la bien remplir, et on en a vu quelques-uns qui, après quelque temps, quittaient le catéchisme sans avoir presque rien fait, sinon de donner aux enfants de leur groupe un exemple d'irrégularité fort peu édifiant.

Nous avons pour les jeunes filles des *leçons du jeudi*, qui sont appréciées par les parents. Ces leçons complètent utilement l'enseignement des écoles municipales. Elles habituent l'enfant à réfléchir ; elles développent ses idées morales, ses sentiments religieux ; elles le forment aux bonnes manières, complément d'une bonne éducation. Longtemps ces leçons ont été l'œuvre favorite des jeunes personnes qui ne sont pas astreintes à gagn er leurvie; elles y employaient leur activité pendant ces années souvent perdues qui séparent la première communion de l'époque où des devoirs plus sérieux viennent remplir la vie des femmes, obligées dès lors de se consacrer aux soins d'un ménage et d'une famille. Eh bien, maintenant, il nous semble que les jeunes personnes mettent moins d'empressement à accepter ces occupations, douces et agréables entre toutes. Le temps nous

Digitized by Google

manque, répondent sérieusement de jeunes demoiselles dont la semaine est presque vide de travaux utiles. Le même temps ne manque jamais quand il s'agit d'y placer des fêtes, des parties de plaisir, des visites et d'autres devoirs de société.

Nous avons renouvelé, dans notre Eglise, l'institution des Diacres, renouvelé, dis-je, et non créé, car les diacres existaient à son origine; seulement ils portaient d'autres noms, et, par la suite des temps, ils avaient peu à peu cessé d'être les officiers de l'Eglise; les pasteurs en étaient réduits à se faire Diacres eux-mêmes, et employaient un temps précieux à répartir des secours à leurs paroissiens pauvres. Les Diaconies, organisées il y a quinze ans, soulevèrent d'abord certaines appréhensions dans une partie du public; puis on a fini par comprendre leur utilité; elles se sont fait une place dans l'Eglise, et leur rôle va grandir, maintenant que le Consistoire rentrera en possession des troncs de nos temples. On aurait pu croire que les fonctions de Diacre seraient plus recherchées par les membres influents du troupeau, à mesure que l'on voyait les préventions disparaître, que la tâche se dessinait plus nettement et acquérait plus d'importance. Les choses ne sont

Digitized by Google

point allées ainsi. Le recrutement des Diaconies semble devenir de jour en jour plus difficile ; l'œuvre ne se fait que d'une manière incomplète, parce que les ouvriers ne se trouvent pas en nombre suffisant, et parce que quelques-uns ne mettent pas à l'accomplissement de leur tâche un soin assez consciencieux.

Ce que nous disons des Diaconies, nous pourrions le dire à peu près sans changement de toutes les œuvres qui réclament le zèle des fidèles, de presque tous les comités qui dirigent nos associations religieuses et charitables. Quelle est la société qui, pour compléter le nombre de ses membres actifs ou de ses directeurs, n'a pas été souvent obligée de frapper à bien des portes, d'essuyer bien des refus, même dans des cas où elle semblait avoir droit au plus sympathique accueil ? Et pourquoi les comités sont-ils contraints d'augmenter indéfiniment le nombre de leurs membres, de constituer, pour un travail souvent très-limité, ces vastes organisations dont les moqueurs se rient ? Pourquoi faut-il multiplier outre mesure le nombre des comités, ou en créer de nouveaux, pour chaque point de détail de la bienfaisance ou de l'œuvre de la propagation de la foi ? Eh ! précisé-

Digitized by Google

ment parce que les membres ne s'occupent pas assez des œuvres dont ils sont responsables ; parce qu'ils cherchent sans cesse à limiter le champ de leur travail, au lieu de tendre à l'agrandir en proportion des besoins. Nous manquons d'ambition parce que les forces nous manquent.

On dit que les Européens qui habitent l'Inde sont obligés de multiplier indéfiniment le nombre de leurs domestiques, chacun ne voulant être chargé que d'une seule espèce de travail, et réclamant des aides dès que cette besogne unique devient un peu considérable. Nos comités genevois ne ressemblent pas trop mal à ces ménages indous. Il leur faut une multitude de bras pour s'acquitter d'une tâche que deux ou trois personnes accompliraient facilement, si elles y mettaient leurs soins et y consacraient le temps nécessaire. On pourrait même citer des œuvres, celle du patronage, par exemple, qui ont rarement donné chez nous des résultats décisifs, parce que ceux qui les ont entreprises ne s'y sont pas consacrés avec assez de persévérance.

Digitized by Google

III

Voilà notre bilan et j'ai lieu de le croire exact ; il ne me paraît pas que j'aie dépeint la situation sous des couleurs trop sombres, bien que je n'aie pas loué, comme il aurait peut être fallu le faire, de réjouissantes exceptions. Du reste, ici comme partout, les exceptions confirment la règle.

Essayons de chercher la cause de cet état d'atonie, de marasme, qui pèse lourdement sur les œuvres de l'Eglise,

Nous ne dirons pas que les fidèles méconnaissent la valeur de ces œuvres, ni même qu'ils n'en comprennent pas toute l'importance. Non ; ils sont les premiers, dans l'occasion, à les louer et à les défendre. Ils savent que l'Eglise, sans ses œuvres, deviendrait peu à peu un corps sans âme ; que ce sont elles qui plaident le plus fortement sa cause, et forment le plus solide fondement de son crédit sur la population.

Faut-il craindre que les gens pieux ne se soient laissé décourager par les attaques dirigées contre le christianisme ? Non ; les tièdes peuvent seuls concevoir de l'effroi à la vue de cette levée de boucliers ; le sarcasme et l'injure répugnent aux

Digitized by Google

âmes honnêtes, et les portent bien plus à se serrer pour défendre le christianisme qu'à grossir les rangs de ses agresseurs.

La cause de notre faiblesse doit plutôt être cherchée dans une maladie qui semble vouloir, à notre époque, atteindre toujours plus la piété. Les chrétiens n'ont de goût que pour une piété facile et peu sévère dans ses exigences.

A tout prendre, elle est encore nombreuse, chez nous, et bien disposée, la portion fidèle du troupeau.

Le culte est passablement fréquenté ; à toutes les fêtes, il l'est beaucoup.

D'immenses assemblées se réunissent joyeusement, même les jours ouvrables et en dehors des temples, lorsqu'un homme éloquent doit prendre la parole pour traiter des intérêts de la foi, ou pour aborder les problèmes les plus ardus de la métaphysique religieuse.

Notre peuple aime à lire les ouvrages qui ont une tendance morale et chrétienne, pourvu que la forme présente quelque attrait.

Les journaux, ceux du moins qui connaissent leur public, les conversations qui reflètent les discussions des journaux, se tournent volontiers

Digitized by Google

du côté des questions religieuses, et contribuent à en faire ressentir la pressante actualité.

Beaucoup de familles mettent un louable empressement à donner à leurs enfants une éducation pénétrée de l'esprit évangélique. Elles comprennent bien que c'est le meilleur moyen d'affermir les principes moraux, et d'imprimer une heureuse direction au caractère.

Mais si l'on tient encore fortement à la religion dans un grand nombre de familles, on veut pourtant qu'elle ne soit pas trop sévère et n'impose pas trop de sacrifices. La piété doit se contenter d'affermir dans le cœur certains principes d'un ordre élevé, pour le soutenir à l'heure de la tentation et lui servir de boussole au milieu des agitations de la vie. A peu de chose près, Cicéron demandait les mêmes services à la littérature. « Les lettres, disait-il, donnent une nourriture saine à la jeunesse ; elles prodiguent aux vieillards d'agréables distractions ; elles ménagent dans le malheur une retraite, et fournissent de précieuses consolations. Quand nous restons à la maison, elles font notre joie, sans nous être jamais à charge ; elles contribuent à nous distraire dans les heures d'insomnie, en voyage, à la campagne. »

Digitized by Google

La religion peut donc aspirer, selon certaines gens fort honorables, à jouer le même rôle ; mais elle ne peut pas en ambitionner un plus grand, et Mme de Staël n'est plus de notre siècle quand elle prétend que *la religion doit être tout ou rien dans la vie.* Il ne faut pas, pense-t-on, se donner un maître, se placer sous le joug d'un tyran. Faisons à la piété sa part, mais à la condition qu'elle n'empiète pas sur les autres domaines, qu'elle ne s'impose pas trop sévèrement à la conscience, qu'elle ne fatigue jamais. Elle a sa place, ses heures, ses fonctions spéciales ; le reste de la vie nous appartient. Employons-le à notre gré ; ne prenons plus conseil que de nos convenances ; donnons-nous du repos, des distractions, du plaisir, sans nous laisser troubler par un solliciteur importun qui nous parle de devoirs et de sacrifices.

Je vous le demande : N'est-ce pas là le trait caractéristique, la note dominante de la piété actuelle ? On veut une religion facile qui ménage la faiblesse de l'homme, et lui permette de savourer en paix tous les biens du monde, sans le priver cependant des avantages de la foi.

Cette manière de comprendre l'Evangile, de le rabaisser à notre taille, peut être la nôtre sans

Digitized by Google

doute, mais elle est absolument contraire aux enseignements de Jésus-Christ, à ce qu'il réclame lui-même de ses disciples.

Quelle idée se fait-il des chrétiens?

Les chrétiens doivent avoir une foi implicite en sa Parole, et se consacrer à lui sans arrière pensée. *Si quelqu'un veut venir après moi,* — cette parole nous semble le résumé le plus complet de l'Evangile, — *si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive.*

Jésus n'acceptait pas les cœurs partagés. Il imposait à tous la loi de l'obéissance, du renoncement, et quelquefois dans des termes qui nous causent une réelle surprise. Il convient sous ce rapport d'étudier les paroles du Maître, quand il adresse vocation à ses apôtres : — à saint Pierre, par exemple, avant et après sa chûte; à saint Matthieu devant le bureau des péages; au jeune homme riche auquel il demande d'abandonner ses biens; à des disciples plus obscurs auxquels il refusait *d'aller ensevelir leur père, de prendre congé des gens de leur maison.*

Maintenant que l'Evangile est solidement implanté dans le monde, je reconnais que dans la

Digitized by Google

plupart des cas le Seigneur ne réclame pas, de la masse des disciples, des sacrifices aussi complets; mais le principe du détachement est toujours le même, et pour nous aussi le premier commandement subsiste sous sa forme absolue: *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force.*

Chrétiens de notre époque et de notre Eglise, avez-vous jamais envisagé la religion sous cette face sévère, qui pourtant est seule la véritable? Vous êtes-vous réellement donnés à Jésus, non pas seulement pour vous abstenir de faire ce qui est mal, et, dans certaines limites, pour faire ce qui est bien, mais avec l'intention de lui appartenir tout entiers, de considérer sa volonté comme la vôtre, d'être sous sa main des instruments dociles pour accomplir son œuvre ici-bas?

Il y a deux manières de comprendre l'Evangile, — disons mieux: il y a deux christianismes, très-voisins en apparance, mais en fait séparés par des abîmes. L'un, — c'est le bon, — exige le don du cœur entier. L'autre cède quelque chose, mais en faisant ses réserves, et avec la secrète intention de conserver tout le reste. Ce

Digitized by Google

dernier est le mauvais, et pourtant c'est le seul que nous sachions comprendre, le seul auquel nous voulions nous attacher.

Mieux peut être que le raisonnement, l'examen des résultats auxquels aboutit une piété incomplète, nous en montrera l'inutilité et presque la folie. Permettez-nous de les énumérer rapidement, pour achever d'ouvrir vos yeux.

Jamais cette piété ne sera capable de faire venir le règne de Dieu au milieu des hommes. Nous l'avons déjà reconnu; et voilà ce qui explique pourquoi les efforts des chrétiens parmi nous, quoique considérables, ne produisent que de maigres résultats. Ce que nous entreprenons semble, à certains égards, frappé d'impuissance.

C'est aussi là qu'il faut chercher le motif du discrédit dans lequel tombe la religion au milieu des foules indifférentes. Le monde ne sait généralement pas faire de différence entre la religion et ceux qui la professent. Partout où les chrétiens se consacrent sérieusement à l'œuvre de Dieu, les hommes en prennent occasion de glorifier le Seigneur; mais lorsque la foi ne donne pas des résultats apparents et décisifs, comme c'est le cas chez nous, elle perd son autorité et son in-

Digitized by Google

fluence. Nous sommes nous-mêmes cause, pour parler avec saint Paul, *que le nom de Dieu est blasphémé parmi les gentils.*

Enfin, comprenons qu'à ce jeu, car c'est un jeu de vouloir follement modifier les ordres du Christ, — comprenons qu'à ce jeu nous perdons notre salut. La conscience n'est pas à l'aise quand elle dispute contre Dieu, et la paix ne peut devenir la possession d'un cœur partagé. Les doutes, les indécisions, les craintes vagues sur notre avenir, qui forment un des traits caractéristiques de notre foi, n'ont pas d'autre origine. Ce sont des avertissements du Seigneur, auxquels il convient de prendre garde.

L'homme dont le cœur est partagé n'arrive à aucun résultat. Il a le *bruit de vivre,* mais il *est mort.* On ne saurait mieux faire ressortir son impuissance qu'en le comparant à la flamme de l'esprit de vin, qui brûle avec bruit et en projetant de sombres lueurs, mais qui manque de mordant, et se consume sans avoir la force d'allumer le bois et les objets avec lesquels elle se trouve en contact.

Quelle condamnation portée contre nous !

Digitized by Google

IV

Tous ces déficits de notre foi nous ont été signalés depuis longtemps. Est-il permis d'espérer que nos réflexions feront sur nos lecteurs une impression plus forte que tant de discours éloquents, prononcés sur ce sujet du haut des chaires? Ou préférons-nous rester des chrétiens de nom, jouer au soldat, comme des enfants, au lieu de nous comporter vaillamment dans la grande lutte qui s'est engagée autour de l'Evangile de Jésus-Christ?

Nous avouons que, sur ces points, nous conservons bien des craintes. Et pourtant nous avons parlé, et parlé dans un langage que tout le monde est capable de comprendre. Le serviteur de Christ peut-il se taire quand il remarque dans l'Eglise des déficits aussi choquants?

Frères, qui avez lu jusqu'au bout ces lignes et qui les avez lues sérieusement, prouvez-nous, par des faits précis, que vous avez senti la justesse de nos remarques. Ne pensez pas nous satisfaire en consentant à nous donner un bill d'indemnité, ou même en sympathisant avec la bonne intention

Digitized by Google

qui nous a fait prendre la plume. Il faut plus; il faut une réforme dans notre conduite. Mettons-nous conrageusement en face de la tâche que nous avons mission d'accomplir; considérons-la dans toute sa grandeur, sans la diminuer en quoi que ce soit. Cherchons aussi à nous rappeler toutes les occasions dans lesquelles le Seigneur a réclamé notre concours pour une œuvre spéciale; comptons toutes celles où la paresse, l'indolence, nous ont fait répondre par un refus, — toutes celles où, après avoir promis notre concours, nous l'avons retiré après quelques essais timides, — toutes celles enfin où, poursuivant notre travail, nous ne le poussons pas avec essez d'énergie pour avoir le droit d'en espérer un bon résultat. Faisons-nous honte à nous-mêmes du peu d'activité que nous déployons au service de Dieu, tandis que nous sommes tout feu pour défendre nos propres intérêts, améliorer notre position matérielle, nous procurer de nouveaux plaisirs. Cet examen suffira, s'il est impartial, pour nous montrer les graves déficits de notre vie chrétienne. Plaise à Dieu que, comme l'enfant prodigue, le repentir nous conduise à l'amendement; que nous retournions avec joie au Père céleste, et que nous en-

Digitized by Google

trions de tout notre cœur dans ses desseins à notre égard; que nous commencions dès aujourd'hui une vie véritablement nouvelle, une vie de renoncement, de sacrifice, de consécration complète de nous-mêmes au service du Seigneur!

F. Bordier, *pasteur*.

Digitized by Google

DISETTE ET CHARITÉ

OU

GENÈVE EN 1816 ET 1817

En 1815 la Providence délivrait notre pays de la plus cruelle épreuve que puisse subir un peuple libre. Aux misères politiques de 93 ont succédé quinze années de régime étranger, et quoique l'administration civile de Napoléon se fut montrée en général impartiale dans les formes et bienveillante dans les procédés, néanmoins le peuple de Genève eut bientôt compris ce que vaut la liberté des anciens jours, quand l'écusson national est brisé, la parole enchaînée, et la presse muette. Il sentit la valeur de l'indépendance et du chez soi politique, en voyant les jeunes gens enlevés par la conscription militaire et envoyés comme chair à canon dans les régiments d'avant-garde.

Digitized by Google

Mais en 1815 l'ère des révolutions sanglantes et des conquêtes militaires paraît être pour longtemps terminée. — *Genève est libre, Genève est suisse,* et nos concitoyens souhaitent la bienvenue aux confédérés, en chantant les paroles de l'hymne de misère et de délivrance. (1)

A votre aspect, le vieillard genevois
Sent une nouvelle existence.
Il respire, il croit voir l'heureux temps d'autrefois,
Il bénit notre délivrance.
Le père épanouit son cœur
Longtemps froissé par la tristesse;
Sans une secrète terreur
Il voit s'embellir la jeunesse.
Les mères ne pleureront plus.
Enfants de Tell, soyez les bienvenus!

A la fin de 1815, Genève ne reconnaît d'autre maître que la volonté librement exprimée de l'ensemble des citoyens.

Les Genevois se remettent au travail avec une ardeur longtemps paralysée. Ils raniment leur commerce étouffé par les douanes impériales et broyé par le blocus continental. Le luxe, renais-

(1) Par J.-J. Chaponnière.

Digitized by Google

sant de toute part, imprime à la fabrique d'horlogerie une rare activité. Les étrangers riches habitent en grand nombre la ville et les campagnes. Genève jouit d'une prospérité rajeunie et déjà consolidée, lorsque deux fléaux viennent l'atteindre simultanément : c'est l'*Epidémie* et la *Famine*.

L'Epidémie. On voit se développer ça et là dans quelques quartiers de la ville et dans les communes rurales, le typhus que les armées traînent à leur suite, et qui, dans certaines localités, frappe un septième de la population.

La Disette, qui deviendra bientôt famine sur les terres de Savoie, gouvernées par une imprévoyante bureaucratie.

I

La Disette

Dès le printemps de 1816, les plus cruelles inquiétudes s'emparent des agriculteurs et des citadins. Durant le mois d'avril, une pluie glacée tombe sans interruption. Mai présente des brouillards analogues à ceux de Décembre. Juin et

Digitized by Google

Juillet sont à peu près privés de soleil. Les foins ne peuvent sécher sur les prairies; le blé manque partout dans l'Europe centrale, et les enfants d'alors se souviennent d'avoir dit: « *Père, pourquoi cette année les pommes de terre ne sont-elles pas plus grosses que des noix?* »

Si du moins ces désastreuses saisons se manifestaient après une série de ces temps favorables où le surplus des récoltes repose dans les greniers des agriculteurs et les magasins des négociants; mais 1814 et 1815 avaient dû nourrir les armées européennes, et les réserves des céréales se trouvaient partout épuisées. Aussi, vers le mois d'Octobre 1816, l'angoisse est universelle.

Comment traverser ce funeste hiver?

Comment fournir le pain de tous les jours?

Comment trouver des grains pour les semailles?

Ce fut alors que, dans le canton de Genève, les magistrats, les pasteurs, l'Hôpital, les sociétés de bienfaisance, les rentiers, les propriétaires, les gros négociants, les détaillants, les industriels, les agriculteurs, forment une ligue sainte, et présentent aux assauts de la famine un solide rempart d'institutions nationales et de charités individuelles. Le champ est triple. La ville a

Digitized by Google

24,000 âmes, la campagne genevoise 24,000, la Savoie de la vallée du Léman 35 paroisses, environ 20,000. Il faut trouver une quantité de blé suffisante pour que le marché de Genève soit abondamment pourvu, et que la pénurie ne se fasse sentir en aucun moment.

C'est le premier travail.

Le gouvernement estime que 40,000 ou 50,000 coupes (1) de blé sont nécessaires pour la nourriture du pays, en vendant au maximum 1,400 ou 1,500 sacs par semaine, à la Grenette. Mais où trouver de suite l'argent nécessaire pour cette émission, qui doit durer 9 mois, de septembre 1816 à juillet 1817 ? La caisse de l'Etat n'est pas riche. Vidée l'année précédente par les autorités françaises, elle a reçu 362,000 florins de dons patriotiques (2); mais cette somme, à peine suffisante pour la réorganisation de la République genevoise, se trouve épuisée. Peu importe; l'Etat compte sur les citoyens. Le 28 août 1816, il organise une souscription pour l'achat de 30,000

(1) La coupe pèse envion 60 kilog.

(2) Le florin, de 48 centimes, représentait un franc en 1815. Divers exemples le prouvent. Ainsi le cent de fascines, qui se vend aujourd'hui 30 fr., valait alors 30 florins.

Digitized by Google

coupes de blé. Chaque souscripteur versera 25 florins d'avance, et recevra le grain au prix courant, en défalquant la somme fournie. En huit jours, la Chambre des comptes a reçu de quoi payer les 30,000 premiers sacs. Cependant il ne suffit pas d'avoir l'argent en caisse; il faut se procurer le blé promptement et régulièrement. Les grains abondent en Russie et en Egypte ; mais l'Europe centrale fait ses provisions sur les marchés d'Alexandrie et d'Odessa, et comment notre petite Genève pourra-t-elle être servie à temps, au milieu des colossales emplettes de la France, de l'Allemagne et de l'Italie? Ce fut en pareilles circonstances que l'on put apprécier le patriotisme des commerçants genevois établis à l'étranger. Je mentionne spécialement les maisons Sautter, Aubert et Odier, de Marseille, — De La Rue, de Gênes, — Revilliod et Rey, d'Odessa. Au milieu des préoccupations causées par d'énormes envois à l'adresse des magasins de France et d'Allemagne, ces négociants vouent une sympathique activité aux commissions de Genève ; la provision de la patrie sera soignée la première, et ces dignes citoyens, non contents de donner leurs peines gratis, de réduire à des sommes insignifiantes les faux-

Digitized by Google

frais de débarquement et de transport, non contents d'employer leur influence pour vaincre les mauvaises volontés des douanes et des barrières, envoyent encore des dons personnels. Un jour les Revilliod, d'Odessa, ajoutent aux achats de Genève 200 coupes de blé pour leur compte, M. Sautter 100 coupes, M. De La Rue 150.

Dès le mois d'octobre 1816, le marché de Genève est fourni avec abondance; mais des difficultés d'un autre genre attendent le gouvernement dans cette œuvre. Une classe de gens semblables aux oiseaux de proie qui planent sur les champs de bataille, les usuriers, les accapareurs, les acheteurs pour l'étranger quand le peuple a faim, pensaient confisquer à leur profit le patriotisme genevois. Leur attente fut trompée par un règlement qui limitait sagement les achats.

Deux coupes par semaine peuvent être vendues aux familles nombreuses.

10 coupes par semaine aux boulangers.

25 livres de pain aux petits ménages.

100 livres aux aubergistes.

La fabrication des pâtisseries est interdite.

Mais les lois sont inutiles, si elles ne sont pas exécutées. Cette rude corvée est dévolue à un

Digitized by Google

jeune magistrat, qui commence sa carrière par les fonctions d'auditeur. M. Rigaud-Saladin unit une fermeté rigoureuse à une bonté inaltérable. Aidé de M. Ducloux (du Molard), il démêle les misères réelles des fausses apparences, il dévoile les manœuvres de la spéculation; ses fonctions de police lui révèlent des détresses ignorées, et maint pauvre ménage venu à la Grenette avec quelques sous, s'en retourne surpris de la large mesure de riz ou de légumes secs reçue en échange de sa faible contribution.

Je retrouve sur un vieux carnet du temps cette appréciation de la mission de M. Rigaud. « Il ob-
« tient de son activité régulière et réfléchie des
« résultats qui sont produits d'ordinaire par les
« élans de la ferveur et de l'enthousiasme pas-
« sager. »

A mesure que la saison s'avançait, la tâche devenait plus difficile pour les magistrats. Vers la fin de 1816, le blé atteint le prix exorbitant de 125 florins la coupe. Alors le gouvernement s'impose un grand sacrifice; il abaisse le prix du pain à 40 centimes la livre pour les personnes aisées, et 32 centimes pour les ouvriers. Des boulangeries surveillées par l'Etat expédient

Digitized by Google

deux fois par semaine les provisions nécessaires aux campagnes ; on les vend aux bureaux de Versoix, Meyrin, Carouge, Chêne, Vésenaz, et les maires des communes rurales indiquent les personnes qui peuvent obtenir le pain à 32 centimes, ou celles qui doivent le payer 40 centimes.

Ce pieux trafic s'exerça pendant dix mois, d'octobre 1816 à juillet 1817, et quant au résultat du sacrifice accompli par l'Etat de Genève, on en peut juger d'après un tableau comparatif du prix du pain chez nous et dans les cantons suisses, la Savoie, Bade et le département de l'Ain.

Mai 1817

Genève.....	maximum	40 cent.	la livre de pain.
Genève.....	minimum	32 »	»
St-Gall		90 »	»
Lausanne.....		80 »	»
Zurich		70 »	»
Bourg, en Bresse		75 »	»
Bade, grand-duché.....		2 francs	le pain de blé.
Id.		80 cent.	le pain d'orge.
Thonon et Annecy.....		1 franc.	

Mais il fallait autre chose que du pain pour la population urbaine et agricole de notre canton pendant cette année de disette.

Digitized by Google

II

Soupes économiques

Le 7 octobre 1816, la Compagnie des Pasteurs représente au Conseil d'Etat qu' « il est indispen-« sable que les personnes peu aisées reçoivent « des secours réguliers. La charité particulière est « mal dirigée; il faudrait un comité central qui « s'occupât spécialement de cette œuvre. »

Un mois plus tard, on institue une commission de treize membres qui prendra soin de tous les pauvres dont la situation est connue, et travaillera de concert avec la direction de l'Hôpital. Les pasteurs pourront dès lors concentrer leurs efforts sur les misères secrètes, et soulager les familles momentanément gênées.

Ce comité est composé de MM. De la Rive-Boissier, Richard Tronchin, Jacob Duval, Paul et Alexandre Martin, Guillaume Cayla, Revilliod-Boissier, Joseph Bertrand, Chatrier-Ducloux, Bridel, Jean-Louis Saladin, Fazy-Pasteur, Prévost-Lutkens, Ceret-Calas. Ces citoyens prennent la résolution de fournir des aliments préparés

Digitized by Google

chaque jour, qui seront livrés gratis aux indigents et vendus à un prix modique aux personnes peu aisées. Ils décident une collecte générale qui commencera le 5 novembre 1816, et publient cette proclamation :

« L'intempérie de la saison, si funeste aux ré-
« coltes dans presque toute l'Europe, se fait sentir
« durement dans un petit Etat dont le sol est loin de
« subvenir à la nourriture de ses habitants. — Nos
« compatriotes sont assez éclairés pour démêler
« les véritables causes de ce fléau. Ils en suppor-
« tent les atteintes avec une résignation digne d'é-
« loges ; ils continueront à lutter avec courage.
« — Mais depuis que notre république existe,
« jamais les denrées de première nécessité n'ont
« éprouvé un renchérissement aussi menaçant
« pour les classes au-dessous de l'aisance. Il amè-
« nera infailliblement des souffrances intoléra-
« bles. Aussi nous comptons sur votre charité. »

Ils avaient raison. La collecte dura douze jours, et produisit 178,554 florins.

De son côté, le gouvernement désire fournir un travail durable et fructueux aux pères de famille, aux jeunes hommes qui peuvent, sans trop d'inconvénient, manier la hache et la scie. Il

Digitized by Google

adopte la proposition de M. de Candolle, qui voudrait créer le jardin botanique dans le Bastion Bourgeois, alors entièrement recouvert d'ormeaux et de maronniers. L'illustre savant demande qu'on abatte ces grands arbres, que l'on donne un bon salaire aux personnes habitant la ville qui seront employées à ces travaux, et que le bois soit distribué aux familles indigentes.

Ce plan fut immédiatement mis à exécution. Durant l'hiver de 1816-17, cent cinq ouvriers travaillèrent régulièrement sur ce chantier national, digne de ce nom; la fourniture du bois se faisait deux fois par semaine, et l'Etat paya 128,000 florins pour les journées [1].

Pour offrir à la population de la ville et des campagnes des aliments journaliers de bonne qualité, on fabrique des soupes économiques dans les fourneaux précédemment établis pour les régiments français.

On employe à cet effet du riz, de l'orge mondé,

[1] La plupart des détails qui complètent les documents officiels me sont fournis par les carnets de M. Suès, alors officier de l'Etat-Civil et secrétaire du bureau de Bienfaisance. — C'est à l'obligeance de son fils, M. Suès-Ducommun, que j'ai dû cette communication.

Digitized by Google

des légumes secs, de la fécule de pomme de terre, du bouillon de viande, et de la gélatine fournie en larges quantités par les habiles procédés de MM. Peschier, pharmacien, docteur Gosse, Perrot-de Pourtalès et Fazy-Pasteur.

Ces résultats obtiennent l'approbation générale. On éprouve une vraie reconnaissance envers M. Antoine De La Rue, de Gênes, qui envoie à des prix très-réduits et sans faux frais, des riz, des pâtes, des orges de qualités supérieures, en sorte que la délicatesse s'unit à l'abondance.

Une anecdote établira le caractère réel de cette alimentation. Dans les premiers jours de la confection des soupes économiques, un comité de dames s'occupant d'œuvres charitables était rassemblé un matin chez Mme Vernet-Pictet. Un inspecteur des fourneaux, M. John Ruegger, arrive, portant un bidon rempli du potage de la journée. La maîtresse de la maison le goûte ; puis, la séance terminée, invite ses compagnes à déjeuner, et leur sert la soupe économique, sans en indiquer la provenance. — Félicitations sur l'habileté de la cuisinière, demande de la recette, et joyeuse surprise lorsqu'on apprend que *trois mille familles* dans la ville et dans la campagne se nourriront chaque jour de cet excellent produit.

Digitized by Google

TABLEAU

de la distribution des soupes économiques dans la ville de Genève du 1er novembre 1816 au 31 avril 1817.

La consommation journalière est de 1400 rations de soupe, pesant 22 onces chacune.

Vendu aux particuliers, à 8 centimes la ration, par jour	306	rations.
Envoyé par les pasteurs aux pauvres à domicile	320	»
Distribué publiquement par l'Hôpital et les comités	822	»
Soit par jour	1,448	rations.
Par trimestre	142,380	»
Pour le semestre	284,760	»

Les campagnes genevoises en reçoivent un nombre égal.

Les citoyens cités avec éloge dans les registres du grand Comité et du Conseil d'Etat, sont : MM. Fazy-Pasteur, qui fait venir à ses frais la fécule de pomme de terre ; Gosse, docteur, Perrot-de Pourtalès, docteur de Roches-Lombard, qui bravent les ennuis journaliers de la manutention des denrées alimentaires ; MM. Rigaud, auditeur, Ducloux, négociant, et Royer, inspecteur de la Grenette, qui, tout en soignant les intérêts de

Digitized by Google

leurs concitoyens, « montrent un généreux pa-
« triotisme dans la distribution des farineux à la
« foule des acheteurs venus des cantons voisins,
« où la misère est extrême, »

Voici les ressources pécuniaires officielles qui permettent d'accomplir cette œuvre :

L'Etat a fourni pour le maintien du prix du blé à 40 et 32 centimes	florins	348,000
Journées du bois des bastions	»	128,000
Grande collecte, 5 nov. 1816	»	178,000
Collecte de l'Hôpital...1816	»	238,849
» » ...1817	»	256,682

Les collectes de l'Hôpital en 1815, en 1818 et 1819, fournissaient en moyenne 49,000 florins. Les troncs des églises, donnant en temps ordinaire 16,000 florins, rapportèrent, en 1817, 43,432 florins.

Glaris, Zug et Appenzell

Au milieu de ces graves circonstances, Genève voulut prouver son affection fraternelle à ses confédérés. Le 30 mars 1817, M. Vernet-Pictet communique une lettre de M. le landamman Heer, de Glaris, informant que, dans ce canton, la misère

Digitized by Google

est à son comble; la population manque de pain et de vêtements. — Une collecte est faite. Le premier envoi s'élève à 4636 fl.; puis arrivent encore 1392 fl. qui seront réservés pour d'autres demandes. Le reliquat de cette souscription est envoyé à Appenzell. M. Heer remercie le 4 Juin dans les termes les plus affectueux, et annonce en même temps pour Glaris un envoi de 46,000 roubles de l'empereur Alexandre de Russie. Enfin arrive une lettre de Zug, demandant du blé. On en expédie 150 sacs.

III

Charité particulière

Parlons maintenant des dons anonymes, des actes de bienfaisance cachés en Dieu, qui devinrent habituels à nos pères au contact de cette détresse générale.

Nous avons dit que les recettes des troncs d'Eglise s'élevèrent de 16,000 florins à 43,000 en 1816 et 1817. Les bourses des pauvres, gérées par chaque pasteur, qui recevaient en moyenne annuellement 330 florins, encaissèrent

Digitized by Google

chacune environ 2600 florins en 1817. Ces chiffres m'ont été fournis par M. Chenevière père, alors pasteur du Bourg-de-Four.

Un mois avant l'organisation du grand Comité, on distribuait déjà de nombreuses rations aux pauvres. Un jour, le 18 novembre 1816, M. Turrettini-Necker vient à l'administration de l'Hôpital demander un prêt de 300 louis, indispensable pour la caisse alimentaire, qui est vide. On accorde volontiers cette avance. Mais deux jours plus tard, M. Turrettini fait une seconde visite et dit aux directeurs : « Votre obligeance n'est pas nécessaire. Hier, au comité, un collègue a déposé sur la table les 7000 florins en pur don.... Le nom du donateur est inconnu. »

Un autre jour on reçoit 17,000 florins, (8000 francs,) d'un officier genevois au service de Hollande. Le reçu étant annexé au registre, j'ai lu le nom du colonel Tronchin. M. Trembley-de Tournes envoie la moitié de la récolte de sa campagne de Frontenex ; M. Prévost-Moultou, 1500 francs à partager entre les bourses des Pasteurs. La Vénérable Compagnie décide qu'on ne le remerciera pas, « vu que cela ferait trop souffrir son extrême modestie. »

Digitized by Google

Si des testaments ont été faits avant la disette, les héritiers viennent à l'Hôpital ou chez les pasteurs avec cette formule uniforme : « Ceci pour un legs oublié. » Des originaux, justement taxés d'avarice, modifient leurs procédés, se distinguent par leurs largesses excentriques. Un vieux négociant passablement bourru, mécontent d'être assiégé en son comptoir par des sollicitations réitérées, accueille un jeune homme, M. Ruegger, avec une bordée de dures paroles. Le collecteur lui dit : « Monsieur, votre bourrade, c'est ma part ; maintenant, pour les pauvres, s'il vous plaît. » — Ah, jeune homme ! s'écrie-t-il ; et il donne une pleine poignée d'écus.

D'autres font des visites aux pasteurs, laissant ostensiblement une pièce blanche sur la table, et le pasteur, en rangeant ses papiers, trouve un rouleau de louis d'or.

Si les petits ruisseaux forment les rivières, les dons modestes et constants enflent les revenus de l'œuvre sainte.

Je transcris à ce sujet les notes d'un collecteur :

« Dans les bureaux alimentaires, nous voyons souvent des femmes d'ouvriers acheter deux ou trois rations. Le secret de cette apparente prodi-

Digitized by Google

galité nous est bientôt connu : on partage avec de plus pauvres que soi. Ailleurs, je vais faire mon tour chez les lingères et les tailleuses ; je sais la somme que je recevrai ; je puis l'inscrire d'avance. » — Un autre jour il ajoute : « Quel bien font au cœur ces visites de semaine dans les plus modestes magasins ! Comme le long des rues Basses et à Coutance nos paniers et nos sacs se remplissent de provisions de toute espèce, avec remercîments pour la peine que nous prenons ! Je vois bien que certaines caisses et certains tonneaux défoncés sont destinés à cette aumône hebdomadaire ; leur diminution correspond avec nos visites. Et dans les hauts-bancs, occupés par les dames mercières, je pourrais mettre la main à yeux fermés sur le petit paquet de pièces de trois sous qui attend mon passage. C'est régulier comme une horloge. »

Du reste, cette préoccupation charitable envahit les actes les plus étrangers au soulagement de la misère. Ainsi, la justice de paix fournit son contingent à la recette générale. Les conciliations, les disputes, les violences, que doit juger l'auditeur Rigaud, se terminent par des amendes joyeusement payées en faveur de l'Hôpital ou des pas-

Digitized by Google

teurs. Dans les cercles d'hommes et dans les salons, les soupers coûteux sont remplacés par une frugale collation, et l'on remet aux pauvres le prix du repas épargné. Les joueurs, dans les cafés, apportent également le gain de la partie du soir, et ces sacrifices universellement acceptés dissipent les angoisses du moment et enlèvent les inquiétudes pour l'avenir.

IV

Les campagnes genevoises

Voici maintenant l'œuvre accomplie dans les campagnes genevoises. La disette était rude. La population, en 1817, s'élevait à 24,168 âmes : 16,000 catholiques du nouveau territoire, 8000 protestants des anciennes paroisses. Les communes réunies étaient dans la plus triste position. La Savoie, négligée par les rois de Piémont, pressurée par les inexorables nécessités du régime impérial, n'était pas riche. En 1817, il fallait non seulement fournir de la nourriture aux campagnards, mais rassembler les grains nécessaires pour les semailles de l'année suivante.

Digitized by Google

Outre la disette générale, d'autres fléaux ravagèrent le territoire genevois. Les villages d'Avully, Passeiry et Chancy, recueillirent les funestes conséquences du passage des troupes et des évolutions militaires de 1814 et 1815. Les provisions et les réserves de céréales furent anéanties ; puis le typhus décima les familles, et l'épizootie ruina momentanément les agriculteurs.

La population de ces trois villages s'élevait à 700 âmes environ. Pendant onze mois, il y eut 108 malades et onze décès. MM. les pasteurs Naville, à Chancy, et Diodati, à Cartigny, déployèrent durant ces tristes saisons une énergie et une activité au-dessus de tout éloge. Il fallait beaucoup d'argent pour les remèdes et les secours de toute espèce. L'Etat fournit un subside, et des familles genevoises établies en Angleterre, MM. Prévost et Marcet, ayant eu connaissance du surcroît de misères qui frappait les paroisses de pasteurs leurs amis, envoyèrent une forte somme ; on réalisa de cette manière 5055 florins qui facilitèrent grandement le travail charitable des pasteurs et des médecins. Le docteur Peschier, désigné pour cet office par le Conseil d'Etat, fit preuve d'une science égale à son cou-

Digitized by Google

rage, et son originale cordialité ranima souvent les cœurs abattus. (1)

Ces épidémies sont locales, mais la disette est générale. — Voici le rapport du Comité central. « La saison étant très-retardée, les agriculteurs « n'ont pu dans les campagnes s'assurer aucune « ressource, ni avec les produits de la terre qui « n'existent pas cette année, ni par le prix du « travail, vu qu'une foule de gens valides pour « gagner leur pain s'offrent comme ouvriers la- « boureurs et font ainsi baisser le prix des sa- « laires. »

Le Comité central remédie à ces maux soit

(1) L'étendue de ce travail ne nous permet pas d'entrer dans de plus longs détails sur l'œuvre de MM. Naville et Diodati. Il serait à désirer que M. le prof. E. Naville publiât cette partie des mémoires de son vénéré père; c'est une étude de la vie pastorale cachée en Dieu qui offrirait le plus sérieux intérêt.

Nous ne voulons pas omettre une circonstance qui montre l'étendue de la ruine momentanée de ces localités. Lorsqu'en automne 1816 on put faire les semailles, il ne se trouvait pas, dans le village de Chancy, une pièce de bétail propre au labourage. M. Naville obtint de ses amis et parents de Genève un prêt gratuit de chevaux, qui échangèrent le harnais de voiture pour l'équipage des charues sur les champs de cette paroisse.

Digitized by Google

par une alimentation journalière, soit en fournissant des semences pour que les champs ne restent pas en friche.

Des fourneaux confectionnant les soupes économiques sont établis à Carouge, Cartigny, Versoix, Satigny, Eaux-Vives et Chênes. Ces fourneaux livrent par jour 1500 rations, dont 600 en moyenne sont vendues à 8 centimes, et 900 distribuées gratis. Chaque matin, des chariots portant d'énormes caisses, doublées de tôle, arrivent dans les villages où les maires, les pasteurs et les curés, président aux distributions et s'efforçent, chose très-difficile, de ne point faire de mécontents.

La ville de Carouge était affligée de misères exceptionnelles.

Le commissaire, M. Bertrand, fait le 5 avril 1817 au Comité le rapport suivant : « La misère « augmente malgré tous nos efforts. Les ouvriers « n'ont point d'ouvrage à la campagne. Les fabri- « ques sont sans occupation. »

Le Comité vote un supplément, 6764 florins, à distribuer en pommes de terre, viande et bois, durant les mois d'avril et de mai.

Les campagnes partagent également le bénéfice

Digitized by Google

des substances à prix réduit dont nous avons parlé, et bientôt l'inquiétude du laboureur touchant les semailles du printemps est dissipée. Le Conseil d'Etat avance 25,000 florins pour achat de blé et surtout d'orge, dont on recommande l'emploi, vu la précocité de cette récolte. On distribua environ 20 coupes de pommes de terre par commune ; une forte quantité de germes, d'œils de ce tubercule, furent soigneusement mis à part par les consommateurs, et leur plantation réussit à souhait. Grâce à cette intervention en faveur des communes rurales, vers la fin d'avril les champs avaient belle apparence, l'espoir rentrait dans tous les cœurs, et les communes réunies pouvaient inscrire 68,000 florins de bienvenue sur la première page du livre national, qui allait solder en 1845 par 2,400,000 francs librement dépensés en leur faveur.

La moisson fut très abondante ; le 31 juillet les comités de secours déposèrent leur mandat.

Et M. Bridel, de la part du Conseil d'Etat, adresse à ces associations les paroles suivantes :

« Les magistrats vous témoignent leur recon-
« naissance pour vos longs et utiles travaux et
« votre charitable activité. Votre œuvre jette un

Digitized by Google

« nouveaux lustre sur le pays. Oui, heureuse « république, où les cœurs s'ouvrent toujours à « la pitié, où les citoyens n'entendent jamais en « vain la voix du malheur, et où les personnes « qui pourraient s'éloigner pour éviter un pénible « spectacle, se livrent aux soins les plus fasti- « dieux. Par vos soins, personne n'a souffert dans « le canton. Maintenant que cette effroyable crise « est passée, recevez votre récompense terrestre : « La reconnaissance de notre population vous est « assurée. »

V

SAVOIE

Pour compléter ce tableau de l'œuvre genevoise en 1817, je dois parler maintenant des communes sardes. — A la fin de mars 1817, une nouvelle désastreuse se répand à Genève : On meurt de faim en Savoie !

Voici le rapport de MM. Naville et Diodati, pasteurs à Chancy et à Cartigny. Ils ont parcouru, accompagnés de M. Buloz, de Vulbens, les villages du mont de Sion entre le Rhône et le Salève. —

Digitized by Google

« Il ne reste, écrivent-ils, aucun aliment dans la « plupart des maisons. On a dû employer les « herbes des champs qui, à la rigueur, peuvent « se manger bouillies. Dans plusieurs paroisses « les cimetières se garnissent, et sur les routes on « a vu relever des femmes et des enfants morts « de faim. » — Puis c'est la relation de M. Prévost-Pictet, député par le Conseil d'Etat pour parcourir les villages entre le Salève, le Môle et les Bornans. — « Messieurs, dit-il à son retour, si « j'employais les termes les plus exagérés pour « dépeindre cette misère, je resterais au-dessous « de la réalité. »

Enfin, MM. Vernet, Micheli, De la Rive et Gaberel, pasteur à Jussy, rendent compte de la situation des paroisses au pied des Voirons et sur la rive gauche du lac. « Les gens se nourrissent « d'orties, de jeunes tiges de roseaux; dans les « bois, on a recueilli les escargots et les limaçons. « Si l'on pénètre dans les maisons, on voit des « enfants pouvant à peine se soutenir, et des ma- « lades atteints d'une hydropisie causée par cette « alimentation. Les prêtres, ne sachant à qui s'a- « dresser, ont vendu ce qu'ils possèdaient pour « soulager les plus misérables. Ce n'est plus la « disette : C'EST LA FAMINE. »

Digitized by Google

Dans la banlieue de Genève, de terribles accidents confirment ces rapports. Si l'on se plaint de la présence des bandes de mendiants, ces malheureux répondent : « Ah ! ce serait bien autre chose « si tous ceux qui sont partis ce matin avaient « pu faire la route ! » En effet, on trouve dans les fossés des champs de pauvres créatures tombées d'inanition. — Voici des notes conservées dans les papiers de M. Moultou, qui résument ces misères. « Je demeurais dans la campagne Machard, « à Frontenex. Etant entré dans le pré voisin, « j'aperçois une femme couchée vers la haie, un « petit sac de cendres sous sa tête. Elle était déjà « froide. Je la fais transporter à la maison ; là, « nous reconnaissons qu'elle vit encore.— A force « de soins, on lui rend l'usage de ses sens, et, lors- « qu'on approche de ses lèvres une tasse de bouil- « lon, elle refuse : Non, non, gardez tout pour le « père et les enfants, s'ils sont encore en vie « quand je pourrai repartir. — Nous la ramenâ- « mes immédiatement à Bonne, et nous revînmes « à Genève bien décidés à tenter les derniers ef- « forts pour atténuer les horreurs dont nous « avions été témoins durant cette course. »

Sous ces impressions, le Conseil d'Etat de Ge-

Digitized by Google

nève autorise des collectes publiques en faveur de la Savoie, « malgré tout ce qu'on a donné au-« paravant. »

Le 25 avril 1817, on dépose des listes dans les cercles et les magasins. De nombreux collecteurs parcourent de nouveau la ville; les florins abondent, et, comme on doit établir des fourneaux alimentaires en Savoie, les marchands et les détaillants qui ne peuvent payer en monnaie, prélèvent de larges offrandes en farineux de toute espèce.

Les campagnards partagent les produits de leurs jardins; les fabriques de gélatine, sous la direction de MM. Gosse et Peschier, redoublent d'activité, et M. Fazy-Pasteur se charge à lui seul de procurer les provisions de fécule de pommes de terre.

La Savoie avoisinante est distribuée en cinq districts :

Le Vuache, sous la direction de MM. Naville et Diodati, pasteurs, Caron, curé de Valeyri, Buloz, de Vulbens.

Le Salève (sud), chef-lieu Cruseille.

Le Salève (nord), point central : La Mure, où Mme Prevost va s'établir pendant quatre mois.

Digitized by Google

Le Voiron. Marsaz, où un jeune Anglais, lord Carrington, sous l'influence des familles Vernet et De la Rive, consacre 8,000 francs de sa propre bourse à cette œuvre. M. Sales fournit le local et le bois nécessaires à la confection des soupes.

Enfin *Douvaine* et les bords du lac, où MM. Nicolas et Frédéric Soret et Ruegger s'emploient avec une infatigable activité. M. Costa de Beauregard fait remettre journellement le laitage et le combustible.

Dans ces localités on établit des fourneaux alimentaires qui fonctionnent depuis le mois d'avril jusqu'à la fin de juillet. Des inspecteurs multiplient les courses et les visites pour prévenir les abus et s'assurer de l'étendue des misères. C'étaient MM. Ramu, Munier, Basset, Mallet-d'Hauteville et Gampert.

Voici les chiffres des distributions journalières des aliments en Savoie. Je les extrais du journal de M. Suès, et des papiers du comité pour la Savoie, essentiellement dirigé par Madame Vernet-Pictet. (1)

(1) Ces documents, conservés par M. Fazy-Pasteur, m'ont été communiqués par son petit-fils M. de Seigneux et M. Charles Martin.

Digitized by Google

Trente-deux paroisses obtinrent des secours réguliers, et 3740 rations de 22 onces chacune furent distribuées chaque jour du 20 avril au 31 juillet 1817, soit 418,880 durant 112 jours, soit une dépense de 70,000 florins fournie la moitié en argent, la moitié en nature.

Voici les villages où les dépôts étaient organisés pour rayonner dans les hameaux environnants :

Cruseille	par jour	400	rations.
Marsaz-Voiron	»	600	»
La Mure (Salève)	»	450	»
Neydans (Salève)	»	150	»
Le Châble	»	140	»
Andilly	»	200	»
Copponex	»	220	»
Savigny et Sonzier (Vuache)	»	300	»
Marlye »	»	300	»
Vulbens	»	240	»
Valeyri	»	160	»
Ambilly	»	100	»
Vétraz	»	250	»
Dovaine	»	230	»
		3,740	rations.

Outre ces secours organisés par la charité individuelle, le Conseil d'Etat accorde 150 coupes de blé aux villes d'Annecy et d'Evian, « chez

Digitized by Google

« qui la famine se fait rudement sentir, vu que « les grains de Piémont n'arrivent pas. Arrêté « de livrer ces 150 sacs, sans intérêts, payement « à volonté. »

Les documents statistiques fournis par les syndics et les curés, vont nous révéler l'étendue des souffrances éprouvées par la Savoie.

A Cruseille, commune de 1,600 âmes, il y a 224 familles sur lesquelles 14 au plus ont récolté de quoi pourvoir à leur subsistance et aux semailles de leurs champs.

75 familles sont dans une détresse absolue.

149 familles ont besoin d'une large assistance pour suppléer à la pénurie de leurs provisions.

A *St-Simphorien,* sur une population de 540 âmes, M. le curé Delajoux écrit que 202 personnes sans ressources mendient sur les chemins ; les syndics ne peuvent nullement secourir ces malheureux. « Que faire avec le peu de pain qu'on « distribue, et bien cher, à St-Julien ? Nous re- « gardons vers Genève, et nous ne cesserons ja- « mais de prier pour attirer la bénédiction du « ciel sur nos charitables bienfaiteurs. »

Digitized by Google

De *Bonne*, le curé Simon écrit à Mme Vernet : « Nous avons sur 500 âmes 90 mendiants, et « seulement 10 familles avec des ressources suffi- « santes. Si les travaux de mon ministère me lais- « saient un moment de liberté, j'irais vous faire « un tableau des souffrances de ma paroisse. Epi- « démie, inondations, récoltes annulées, enlèvent « à un grand nombre la chance de ne pas mourir « de faim ; s'ils échappent à la mort, ils sont frap- « pés de cruelles maladies causées par l'usage des « herbes des champs ! — Le gouvernement de « Genève, qui donne des preuves si manifestes de « sa noblesse, ne voudra pas nous oublier, ou « plutôt ces sociétés dont le lien commun est la « charité, verront chez nous de nouveaux mal- « heureux à soulager, et leur première récompense « sera le plaisir qu'on éprouve à faire le bien. »

Comme vous l'avez vu, la confiance des curés de Savoie fut justifiée ; la famine disparut, et, vers la fin de juillet les moissons ayant ramené une abondance positive, l'œuvre alimentaire des comités genevois se trouve accomplie.

Des manifestations de divers genres furent prodiguées aux Genevois.

D'abord, des choses pénibles.

Digitized by Google

Ainsi, dans les hameaux près de la Mure, les gens aisés qui étaient obligés de payer 8 centimes les rations, ne craignirent pas de dire que M. Prévost, et ses assistants MM. Graisier et Gampert, devaient avoir fait de beaux bénéfices dans leur arrondissement.

Un vénérable curé, M. Caron, de Valeyri, qui s'était dévoué de la manière la plus résolue pour le service important des distributions, disait à M. Naville : « A présent que c'est fini, nous ne nous verrons plus guère. — Eh ! pourquoi ? répliqua le pasteur Naville ; Chancy n'est pas si loin, puis je viendrai vous voir. — Non, ne venez pas et je n'irai pas... Depuis Genève, on nous surveille. »

Mais ailleurs, quelle naïveté dans les expressions de reconnaissance ! Ce sont des curés qui annoncent que ces œuvres alimentaires ôtent au moins cent ans de purgatoire aux genevois qui s'en sont mêlés.

Ce sont des familles genevoises qui ne vont plus se promener en Savoie, parce que dans les hameaux on sort des maisons pour baiser leurs vêtements.

Ce sont des femmes qui disent aux jeunes directeurs des secours : « Nous prierons Dieu qu'il

Digitized by Google

vous fasse trouver des épouses belles et bonnes ! »

C'est enfin, pour terminer, l'anecdote suivante :

En 1820, une barque savoyarde se trouvait retenue au port de Rolle par une forte bise. Une femme assez bien vêtue, conduisant deux enfants, s'adresse à une personne qu'elle rencontre sur la route : — « Donnez-moi quelque argent ; je n'ai pas l'habitude de mendier, mais, vous voyez, le mauvais temps m'empêche de traverser le lac pour retourner chez moi. » La dame genevoise, s'étant assurée de la réalité du fait, sort sa bourse et laisse tomber une boîte sur laquelle se trouve le portrait d'un jeune homme. La femme ramasse cette peinture, l'examine un instant, et dit en pleurant à ses enfants : « Voyez ce Monsieur ! Sans lui vous ne seriez plus en vie ! — Mais, ma brave femme, d'où connaissez-vous mon fils ? dit madame Ruegger. — Ah ! ma bonne dame, votre fils est, avec Messieurs Soret, un de ceux que Dieu nous a envoyés, il y a trois ans, pour nous empêcher de mourir de faim. »

Résumons en chiffres l'œuvre officielle de Genève en 1817.

Digitized by Google

Dépenses de l'Etat pour achat de blé et maintien du taux du pain à la moyenne de 36 centimes la livre .	383,620	florins.
Collecte alimentaire, 5 nov. 1816...	178,000	»
Collecte et dons à l'Hôpital, 1816...	238,849	»
Idem ..... 1817...	256,682	»
Journées aux ouvriers des bastions .	128,000	»
Bureau de bienfaisance	26,316	»
Envois à Glaris, Zug, Appenzell....	11,000	»
Dépense pour la Savoie, la moitié en nature	70,000	»
TOTAL...	1,292,467	florins.

Certains esprits mal disposés regrettent parfois que Genève n'ait pas obtenu son retour dans les rangs des peuples libres par le baptême du sang sur un champ de bataille; mais, comme nous venons de le voir, elle a payé sa bienvenue sur la terre helvétique par un autre baptême, dont nous sommes heureux de rappeler la mémoire après cinquante années.

Genève, 1867.

J. GABEREL, *pasteur*.

Digitized by Google

LES CHRÉTIENS

ET

LA QUESTION SOCIALE [1]

A la vue de cette foule, Jésus fut ému de compassion, parce qu'ils étaient dispersés et errants comme des brebis qui n'ont point de berger. (Matth. IX. 36.)

Il est rare que les évangélistes, dont le récit sobre et bref se borne d'ordinaire à nous montrer Jésus agissant et parlant, nous laissent apercevoir leurs impressions sur les sentiments du Maître. Mais voici une exception à cette réserve ; voici une impression qui dut être bien forte, bien saisissante, pour qu'ils l'aient si nettement exprimée; voici un aperçu qu'ils nous ouvrent sur les profondeurs de l'âme de Jésus : « A la vue de la foule, Jésus fut ému de compassion. »

Jésus ému de compassion pour la foule ! Oui, c'est bien cela ; voilà bien ce qui m'explique son dévouement et son activité, sa vie, son enseigne-

[1] Discours prononcé dans les temples de St-Pierre et de St-Gervais les 4 et 11 octobre 1868.

Digitized by Google

ment, sa mort, son constant sacrifice. Et quelle compassion ! Universelle ; généreuse, c'est-à-dire point prodigue de récriminations et de reproches ; désintéressée, c'est-à-dire point occupée de se donner en spectacle, de se faire l'instrument d'une vulgaire soif de popularité ; clairvoyante et véritable, puisqu'elle a pour objet tout autant les corps que les âmes, et les âmes que les corps. Les corps d'abord. Jésus n'a-t-il pas dit : « J'ai compassion de cette foule, car elle n'a rien à manger ? » et il multiplie les pains pour les affamés, il répand sur les malades pressés autour de lui les guérisons, aumône d'un envoyé du ciel. — Les âmes ensuite. Il a compassion de ces foules humaines ignorantes, troublées dans leur esprit, qui flottent à toute opinion, proie de tout fanatisme, qui errent dans le désert d'une vie sans foi et sans espérance ; et il leur donne la vérité, il leur ouvre le ciel, il les conduit au bon chemin de l'avenir, il leur communique cette vie éternelle dont son âme déborde.

Jésus ému de compassion ! O qu'elle est touchante, cette parole ! qu'elle est belle, cette figure ! Ne l'avons-nous pas toujours senti ? Mais, en ce temps-ci, cette parole, cette figure m'ont

Digitized by Google

saisi tout particulièrement, et voilà pourquoi je viens vous les proposer aujourd'hui.

Je crois voir, en effet, Jésus penché sur le spectacle de nos misères à nous, et nous recommandant plus que jamais la compassion qui découle de lui. J'entends les foules d'à présent réclamant de nous avec plus de force que jamais cette compassion qu'elles ne méritent pas moins que les foules d'alors. Car si celles d'alors souffraient de beaucoup de maux, du moins, dans ces campagnes de l'Orient, au bord de ce beau lac de Génézareth, elles avaient beaucoup moins de besoins que n'en ont aujourd'hui celles qui sont entassées dans nos ateliers et nos cités. Si les foules d'alors étaient dans une attente inquiète, celles d'aujourd'hui, tiraillées entre les antiques croyances et la nouvelle incrédulité, et toujours travaillées par la révolution, sont dans une constante fièvre. Enfin, si les foules d'alors cédaient à l'entraînement des rêves messianiques juifs, celles d'aujourd'hui ne sont-elles pas séduites, poussées par des utopies plus voisines, plus réalistes et plus âpres?

Aussi la condition de nos foules est-elle devenue la question la plus grave du temps présent,

Digitized by Google

si grave que la société tout entière est forcée de s'en occuper. Seule, la chaire chrétienne se tairait-elle? Elle aurait tort, ce me semble. Que le prédicateur de Jésus-Christ ose donc aborder ce sujet, s'il s'y sent appelé. Je le ferai malgré mon insuffisance, Peut-être sortirai-je un peu du ton et des formes ordinaires du sermon; peut-être me trouverez-vous plus direct, plus actuel, plus hardi qu'il n'est dans nos habitudes; mais vous ne m'en saurez point mauvais gré, je l'espère. Vous trouverez bon, n'est-ce pas, que je fasse appel à votre compassion pour les foules errantes, que j'insiste sur votre responsabilité chrétienne envers elles, et que je stimule en vous le désir de devenir leurs bergers sur les pas du bon berger, votre Maître.

I

Que de souffrances sur la terre! Cependant je ne vous appelle à considérer ni les souffrances des temps d'autrefois, ni les souffrances des contrées éloignées, ni même celles qu'amènent des calamités exceptionnelles dans quelques cantons de

Digitized by Google

notre chère patrie [1]; je ne tourne en ce moment vos yeux ni vers les peuples asservis à des maîtres étrangers, ou opprimés au-dedans, ou seulement privés, en quelque mesure, de ces libertés dont nous-mêmes sommes plus fiers que reconnaissants; ni vers les peuples païens tâtonnant dans les ténèbres spirituelles et les pires misères sociales, et auxquels nous sommes si tièdes à envoyer des libérateurs, c'est-à-dire des missionnaires. Non; je ne vous signale ici que les souffrances rapprochées de nous, et dont est travaillée notre propre société. Hélas! qu'elles sont nombreuses et grandes encore!

Laissons même le tableau, tant de fois tracé ailleurs, de ces bas-fonds des grandes capitales que nous ne connaissons guère, de ces manufactures étouffantes ou dangereuses, de ces bouges sombres, de ces caves humides, séjour de la saleté, du rhumatisme et de la fièvre. Ne considérons que notre cité, si vous le voulez. Suivons dans ces appartements quelquefois malsains, et trop souvent étroits, délabrés et tristes, ceux de nos concitoyens qui gagnent juste de quoi vivre au jour le jour, et qui, incapables de faire des

[1] Inondations de la Suisse orientale et méridionale.

Digitized by Google

économies, ne sauraient penser sans inquiétude au lendemain. Il ne faut pas que survienne une maladie, un renchérissement des vivres, un chômage ; car alors que feront la petite ouvrière, la mère chargée d'enfants, le père endetté ? Nous souffrons, nous, pasteurs, quand nous entrons dans ces ménages dont l'unique préoccupation est l'atelier qui se ferme, le prix du pain, le paiement du loyer retardé, qui se demandent sans cesse : que mangerons-nous ? de quoi serons-nous vêtus ? où logerons-nous ? et qui en prennent une humeur, une agitation à laquelle nous ne savons trop souvent que répondre ; mais nous souffrons bien davantage quand nous considérons la manière dont les uns et les autres cherchent à échapper à la misère. La petite ouvrière ?.... Hélas ! n'en parlons pas ici. La mère ? Comme elle sait que, dans notre cité, on ne laisse jamais dans un complet abandon une famille qui se plaint, elle se décide à partir pour aller frapper de porte en porte, et elle finit par prendre l'habitude d'une demi-mendicité. Le père ? Il va se distraire, s'étourdir dans le bruit, les assemblées d'hommes, le vin. Mendicité, abaissement, vice : voilà le spectacle, rop fréquent autour de nous, qui remue au fond

Digitized by Google

de mon cœur une double compassion pour les ravages de ces deux ennemis conjurés de la pauvre multitude : le dénûment et le péché.

Encore si elle avait assez de lumières pour y trouver des ressources, ou tout au moins une consolation ! Mais, convenons-en, en dépit de tant d'efforts actuels, et même dans un pays aussi privilégié que le nôtre quant à l'instruction, la foule est encore bien ignorante, et la manne de l'instruction n'est point tombée sur elle avec assez d'abondance pour la nourrir. Il y a dans ses pensées beaucoup de lacunes et beaucoup de confusion. Elle ignore le passé et sait mal combien le temps présent lui est supérieur, et combien la marche régulière de la société nous promet de conquêtes prochaines. Elle ne sait point voir les merveilles de la Providence divine dans la nature et dans l'histoire, ni prendre confiance à ce rassurant spectacle. Elle n'en a ni le temps, ni la liberté d'esprit. Quelle privation pour elle, quoiqu'elle n'y soit qu'à moitié sensible ! Mais nous qui goûtons ces jouissances, ces bienfaits spirituels de l'étude et de la pensée, n'aurions-nous pas de la compassion pour ceux qui ne les connaissent pas ? Tandis qu'autour de nous, au-dessus

Digitized by Google

de nous, la lumière de la vérité éclaire des lointains splendides, un monde mille fois plus beau que la réalité, et dont la vue efface bien des ombres, eux marchent dans une ignorance aussi pénible pour l'esprit que le crépuscule et le brouillard pour nos yeux.

Il y a un mal plus grand que l'ignorance, et qui excite en moi plus de compassion : ce sont ses suites et ses effets. Tandis que l'instruction pourrait affranchir l'intelligence de la foule des chaînes du travail manuel, l'élever de temps à autre au-dessus de l'atelier, du chantier, du comptoir, au-dessus de cette matière qui asservit ceux qui l'exploitent, préserver les volontés de l'incurie et du vice où la fatigue physique les jette quelquefois, et développer ainsi la dignité humaine; là où ce mouvement intellectuel manque, l'esprit s'appesantit, s'affaisse, hélas! et trop souvent aussi l'homme se dégrade. Ou bien, s'il se maintient éveillé, c'est pour tomber dans des erreurs et des illusions. En voyant peu de choses, et ne les voyant qu'à moitié, il prend l'habitude de voir faux. C'est ainsi qu'il arrive qu'un grand nombre, dans la foule, se représentent le paradis dans la position où ils ne sont pas, attribuent la

Digitized by Google

guérison des maux sociaux aux remèdes les plus chimériques, et pensent trouver, par les moyens les plus risqués et les moins praticables, le secret du bonheur.

Alors ils deviennent la proie de leurs rêves passionnés d'égalité, de fortune, de plaisir. Si vous deviniez ce qui s'agite parfois de convoitises dans la tête de l'ouvrière qui arrange vos belles parures, madame, de l'ouvrier qui vient achever un détail dans vos luxueuses demeures, du commis, du petit marchand qui supputte et envie vos gains rapides, spéculateurs heureux, vous souririez tristement peut-être de l'illusion grossière qui croit voir le bonheur dans la condition de fortune où vous êtes, et qui fait lire si à faux dans vos cœurs blasés, préoccupés ou souffrants ; et pourtant les passions que ces contrastes apparents allument, font sourdement, au-dessous de vous, des ravages inaperçus. Que dis-je, inaperçus? nous ne saurions les ignorer. N'entendons-nous pas les apôtres des révolutions que ces passions-là réclament? On excite les foules, on nourrit leur envie, on réchauffe leurs ressentiments, on leur promet une revanche; l'aigreur, l'irritation les gagnent; elles se laissent pousser jusqu'à la haine,

Digitized by Google

et, il y a quelques semaines à peine, on entendait retentir, dans une fameuse réunion populaire à Vienne, ce cri forcené : « Le temps de la haine est venu : nous voulons haïr ! » O quelle honte, quelle misère que de tels sentiments ! Qu'il est pénible de voir des milliers d'hommes, nos semblables, nos frères, avoir au cœur ce ver rongeur, ce feu dévorant de l'envie et de la haine ! Pour moi, je ne saurais leur en vouloir : quiconque souffre m'intéresse ; quiconque hait, surtout, me fait trop pitié. Mais plus je sonde ces abîmes creusés sous les pas de notre société, plus je me sens ému de compassion ; et il me semble que mon Maître verserait sur ses splendeurs menteuses, sur ses souffrances morales et sur les péchés qui la minent, des larmes douloureuses.

Il est vrai que désormais les pauvres multitudes ne seront plus errantes ni dispersées au hasard : l'isolement cesse, et c'est un grand gain ; elles se donnent la main, elles entrevoient de loin le but, elles s'y poussent ensemble... Oui, mais avant que de l'atteindre, que d'inévitables déceptions, c'est-à-dire que de souffrances ! Il est amer, le lendemain des grèves, des congrès échevelés, des jours d'enivrement où se proclament les gran-

Digitized by Google

des résolutions et les grandes espérances. Le progrès se fait, mais lentement; la liberté, l'instruction, le bien-être ne se développent que peu à peu, tandis que chaque génération passe vite, vite. Les hommes de la nôtre, ceux qui souffrent et qui attendent, sont pressés. On leur dit : Demain, demain encore, demain toujours! Et l'impatience que ces retards inévitables, et peut-être nécessaires, leur causent, rend le présent intolérable et recule l'avenir qu'on se hâtait trop d'embrasser. La société a fait un pas, puis un autre, se disent-ils, et pourtant notre condition reste telle qu'auparavant; elle nous semble même pire. Pourquoi donc de telles promesses, puisqu'elles devaient être suivies de telles déceptions? Il eût mieux valu n'être pas alléché par cette rosée passagère, qui a bien moins rafraîchi qu'altéré le sol aride.

Gêne, inquiétude, ignorance, illusions, passions, déceptions, telle est la masse des souffrances de la foule; en concevez-vous le poids énorme? Il est vrai que plusieurs semblent le porter lestement ou le secouer de leurs épaules sur celles des autres. Mais nous qui pénétrons dans les intérieurs de famille, ah! que nous en apercevons,

Digitized by Google

que nous en devinons de ces tristesses sans nom et sans fin ! Il faudrait que nous eussions le cœur bien sec pour n'être pas poursuivis jusque dans la chaire par ces souvenirs ou ces appréhensions. Quand on voit tant de bras qui se fatiguent ou qui tombent dans une inaction forcée, tant de cœurs qui se fondent, tant de femmes courageuses qu'usent cependant le souci et la peine, tant d'hommes qui s'aigrissent, tant de jeunes gens qui fuient, par la porte du vice, le pesant ennui du foyer paternel dénudé et assombri, il y a dans ce spectacle de quoi causer un malaise étrange, une pitié profonde et immense. Il est vrai que, d'ordinaire, on ne regarde pas, on n'écoute pas tout cela, on l'ignore, on l'oublie ; mais quand les foules se remuent et se plaignent, alors l'oubli n'est plus possible, et l'indifférence deviendrait un aveuglement volontaire, un endurcissement obstiné, un péché. On ne peut plus ne pas se sentir ému de compassion.

Vous en défendriez-vous ? Et pourquoi ? Parce que des romanciers ont chargé le tableau de couleurs à effet pour se donner plus de lecteurs ; parce qu'il y a souvent de la parade, de la réclame personnelle dans les discours des apôtres de la

Digitized by Google

foule ; parce que des ambitieux attisent ses souffrances pour exploiter indignement les mouvements populaires ; parce qu'il y a des soupirs ardents qui ressemblent à des cris de guerre ; parce qu'il y a, parmi les malheureux, bien des mendiants, des emprunteurs insolvables, des paresseux, des vicieux, des ingrats.... serait-ce donc une raison pour se défier de la compassion, pour la trouver affectée et ridicule, pour y fermer son cœur? Ne sont-ce pas là plutôt autant de raisons de plus pour les plaindre d'être si mal entourés, si mal conseillés, peut-être si pécheurs? Si nous avions un peu du cœur de notre Maître, il y aurait ici plus qu'assez pour que nous nous sentissions envahis, pénétrés, dominés par la compassion pour la foule errante, et nous n'aurions ni trève ni repos que nous n'eussions étudié et cherché ce qu'il lui faut, de manière à devenir pour elle de vrais bergers.

II

Des bergers pour la foule errante? Il n'en manque pas, dira-t-on, qui se présentent, se recommandent ou s'imposent.

Digitized by Google

Voici d'abord les rois et les gouvernements. Ne craignez pas que j'oublie ici les recommandations de l'Ecriture, qui dit: « Il ne faut point médire des princes des peuples.... Il faut respecter tout pouvoir établi de Dieu.... Rendez à César ce qui est à César. » D'ailleurs, je n'ignore pas le bien que plusieurs souverains ont fait et font encore, qu'il soit ou non proportionné à la puissance dont ils disposent. Mais enfin, peut-on dire que ce soit la compassion pour les foules, l'intérêt sympathique pour leurs souffrances, le zèle désintéressé pour leur bien, qui inspirent habituellement la politique et la conduite des gouvernements? qu'ils tendent en première ligne, et toujours avec sincérité, à la paix et à la liberté, et soient prêts à sacrifier au bien général leur intérêt propre? Peut-on dire que les rois, en particulier, ne soient pas exposés à voir leurs bonnes intentions traversées ou surprises par des confrères en royauté, des ministres ambitieux, des visées dynastiques? Ces pauvres rois le voudraient-ils longtemps s'ils avaient commencé par le vouloir, et le pourraient-ils même s'ils le voulaient? N'ont-ils pas assez à faire à se maintenir sur leurs trônes chancelants? Compassion trop mélangée; mauvais bergers.

Digitized by Google

Mais voici d'autres prétendants au rôle de bergers, dont les titres sont plus nouveaux : ce sont les savants. Tout fiers des immenses services que la science rend dans notre siècle à la civilisation, et soutenus par d'énergiques prôneurs, les savants se présentent ça et là avec orgueil et réclament une sorte de dictature sociale et la direction des multitudes, dont la science, pensent-ils, peut seule désormais satisfaire les besoins.

Ce sont là des prétentions spécieuses ; mais, vues de près, elles ont de quoi faire sourire les hommes d'expérience. Quoi ! répondront-ils aux savants, connaissez-vous donc suffisamment les maux du peuple, avez-vous assez vécu avec lui pour cela ? Pouvez-vous directement, habituellement, vous consacrer à son bien, pendant que vous êtes aux ordres de la science, qui a ses exigences, son égoïsme légitime ? Votre science, d'ailleurs, si utile et si féconde qu'elle soit, apprendra-t-elle au peuple le courage, la patience, l'espérance ? Ah ! restez dans vos cabinets et vos laboratoires, frayez les voies au progrès matériel, vulgarisez l'instruction ; mais la conduite des âmes ne saurait être votre affaire. Vous avez une compassion trop distraite pour être de vrais bergers.

Digitized by Google

Avec plus de titres apparents et plus de chances de succès que les rois et les savants, nous voyons s'avancer ceux qui s'appellent les seuls amis du peuple, et qu'on appelle, souvent avec trop de dénigrement, les démagogues. C'est nous, s'écrient-ils, qui soutenons les intérêts de la multitude, nous qui les étudions, les proclamons d'association en association, de congrès en congrès; à nous donc de la gouverner. Nous sommes ses vrais bergers; tous les autres ne sont que des mercenaires, quand ils ne sont pas des loups dévorants.

Soit, dirons-nous; vous vivez plus que d'autres avec le peuple, vous parlez en son nom, vous le représentez souvent, vous attirez l'attention de la société sur ses besoins et ne la laissez pas s'endormir. Votre zèle, vos efforts, erronés ou non, mais toujours énergiques, sont dignes d'estime et d'imitation. Mais — et c'est ici la question — votre désintéressement est-il vrai, dégagé d'ambition personnelle? Avez-vous l'esprit de paix et d'équité, la sagesse qu'on peut requérir de gens qui prétendent conduire les foules? Avez-vous purifié vos cœurs de ces dispositions hostiles, et vos lèvres de ces paroles amères qui

Digitized by Google

excitent les classes les unes contre les autres et préparent à la société bien des déchirements? Ne demandez-vous à chaque moment donné que le possible, que l'applicable? Parce que vous rencontrez des obstacles qui vous irritent, savez-vous respecter la liberté, attendre pour mieux persuader, ou bien voudrez-vous vaincre brutalement? Parlant aux foules des droits qu'elles doivent revendiquer, leur parlez-vous aussi de leurs devoirs? Parce qu'il y a des contemplations rêveuses et stériles, dédaignerez-vous l'invisible, le ciel, la vie à venir? Parce qu'il y a des intolérants, attaquerez-vous Dieu? Deviendrez-vous, ô amis du peuple, les ennemis de celui qui fut son meilleur ami sur la terre, Jésus, et de Celui qui est son éternel ami au ciel, le Père céleste? S'il en était ainsi, vous ne seriez pas de vrais bergers.

Quant à nous, chrétiens, quoi qu'il en soit de la compassion des gouvernements, des savants et des démagogues, nous nous réjouirons sans doute toutes les fois que nous les verrons travailler avec succès au soulagement et au relèvement des multitudes; nous les appuyerons même au besoin; mais, comprenons-le : c'est là notre affaire à nous plus qu'à eux, plus qu'à personne. Sentons notre

Digitized by Google

devoir, notre responsabilité et notre privilége. Déjà nous y sommes engagés par le passé du monde chrétien, par l'héritage glorieux que nous ont légué nos devanciers dans la foi : affranchissement des esclaves, fondation des écoles, assistance mutuelle, soin des malades, des prisonniers, surveillance des vicieux et des repenties. Il y manquait vraiment peu de chose, et ce qu'ils ont fait en leur temps, n'avons-nous pas de grandes raisons pour le continuer et l'achever aujourd'hui? Oui, chrétiens, vous en avez qui n'appartiennent qu'à vous. Laissez-moi vous les rappeler maintenant.

Et d'abord, vous seuls connaissez le prix de l'âme. Vous savez donc d'expérience que l'homme ne vit pas de pain seulement, qu'il a raison, même pour la terre, de s'affectionner aux choses d'en haut, qu'il y a une carrière spirituelle pleine de luttes, mais aussi de couronnes, un monde invisible plein de trésors à découvrir et à conquérir, et que ce monde supérieur est tout ensemble la règle et la consolation de celui-ci.

Vous savez que si l'homme du peuple y croit et y tend, il en sera amélioré personnellement, que son caractère en deviendra plus pur, son tra-

Digitized by Google

vail plus abondant, son courage plus ferme, sa famille mieux élevée, ses relations plus bienveillantes, que tout en lui et autour de lui en sera changé.

Voilà ce que vous avez appris et pouvez répéter à d'autres. Mais quant à ceux qui n'estiment pas l'âme ou qui n'y croient pas, je voudrais bien savoir ce qu'ils peuvent dire d'édifiant aux cœurs abattus ou corrompus par la misère, et de consolant aux multitudes errantes en face des épreuves inévitables qu'aucune organisation ne peut prévenir ; je voudrais bien savoir ce qu'ils peuvent conseiller d'autre qu'une morne impassibilité, aussi difficile que triste, ou qu'une insouciance plus grossière et plus indigne encore. Qu'elle est donc légère leur compassion ! Voici des cœurs qui se gâtent, des consciences qui se perdent, des jeunes gens qui s'abandonnent au désordre, des passions qui déchirent le sein où elles ont été conçues et portées, et tout cela importerait peu, pourvu que le parti triomphe, que la position sociale soit conquise, le bien-être matériel obtenu, ou du moins que la révolution avance en grondant d'un pas ?... Ah ! tout autrement sérieuse, profonde, bienfaisante, sera votre

Digitized by Google

compassion à vous, chrétiens. C'est des âmes que vous aurez pitié avant tout, car vous savez qu'il ne servirait de rien à un homme de gagner le monde s'il venait à perdre son âme.

Et puis, chrétiens, vous seuls êtes en mesure de montrer à la foule errante et sans berger le vrai berger, le vrai médecin, l'ami sûr et éternel, le Seigneur Dieu. Vous pouvez leur répéter les choses si encourageantes qu'il leur a dites par la bouche de son Envoyé : « Heureux les pauvres... heureux les affamés..... heureux les affligés..... heureux les persécutés ! » Vous pouvez faire voir à vos compagnons de route au-dessus d'eux ce Père céleste qui ne fait acception de personne ; ce juge souverainement juste qui rétablira la balance troublée sur la terre, ce bienfaiteur suprême qui fortifie les siens par l'épreuve avant de leur accorder la parfaite délivrance.

Et que de connaissances d'un prix inestimable ne pouvez-vous pas communiquer aux foules avec cette connaissance de Dieu ! Il en est deux surtout dont elles mesureront toute la portée au vide qu'elles sentiront comblé dans leur âme par cette foi recouvrée : je veux dire celle du Christ et de son règne. Or, vous les possédez, vous les avez

Digitized by Google

reçues, et non pas pour vous seuls. C'est à vous de faire apparaître et aimer dans les plus pauvres demeurée la figure de Jésus, l'enfant du charpentier, le frère, l'ami, l'hôte, le champion des petits et des méprisés, la victime et le vainqueur des orgueilleux, en même temps que l'être doux et humble de cœur et le fort des forts par la patience. Et c'est à vous d'annoncer le règne de Dieu, ses glorieuses et infaillibles destinées, ses progrès, assurés quoi qu'il semble, et quotidiens au milieu de nous, et de dire combien il est bon pour chacun d'y concourir, même faiblement, même dans l'obscurité et la dureté du temps présent, en attendant que ce règne, s'accomplissant, amène la manifestation des nouveaux cieux et de la nouvelle terre où la justice habitera.

Et tandis que les athées, dans leurs théories, leurs assemblées, leurs journaux, osent présenter Dieu comme un fantôme, le plus vain et le plus nuisible des fantômes, et qu'en ôtant ainsi au peuple son appui et son vengeur, ils se font ses plus mauvais conseillers, vous, chrétiens, qui pressentez ce que serait la vie sans Dieu, qui comprenez qu'elle deviendrait pour les heureux du monde le plus dangereux des piéges, et pour

Digitized by Google

les malheureux un enfer suivi d'un néant, vous êtes seuls capables de témoigner au peuple une compassion vraiment secourable. Aussi, malheur au peuple qui vous repousserait pour n'écouter que les athées; mais malheur à vous, si vous ne vous efforciez de le ramener à Dieu, du milieu du désert où d'autres le mênent perdre, car vous seriez alors les plus responsables et les plus coupables de ses ennemis.

Une troisième raison, chrétiens, qui vous désigne pour bergers à la multitude, c'est que votre compassion a seule les caractères qui peuvent la rendre vivante, efficace, durable. Elle n'est pas simplement le résultat de l'entourage, des entraînements de position et de classe, ou le fruit de l'ambition personnelle; non, la compassion est pour vous avant tout un devoir, un devoir de conscience, personnel, intime, sacré; un devoir duquel vous ne pouvez dire : cela ne me regarde pas, je n'en ai que faire; car Jésus-Christ vous en prescrit l'exercice plus qu'il ne l'a fait à personne. Mais que dis-je? Elle est plus qu'un devoir pour vous, elle est un don d'en haut et elle devient un besoin de vos cœurs; car vous avez appris de votre Maître, la grande victime volon-

Digitized by Google

taire de l'amour, les sentiments nécessaires à l'accomplissement de l'œuvre d'amour pour l'humanité, vous en avez été dès votre enfance imprégnés intimement, ou tout au moins vous en êtes poursuivis comme d'un aiguillon sacré contre lequel vous ne sauriez regimber. Quand tous les hommes seraient des égoïstes, quand, par supposition, tous ceux qui passent pour les amis du peuple ne seraient que des menteurs ou des charlatans, il vous appartiendrait à vous, chrétiens, de conserver envers le peuple une parfaite charité dans une sincérité parfaite ; vous manqueriez à votre destination, vous perdriez votre principal titre dans la société et presque votre raison d'être sur la terre, vous trahiriez votre maître, enfin, si vous demeuriez étrangers à la compassion qu'il venait enseigner au monde.

O bienheureux chrétiens, qui possédez ce grand privilége d'avoir une vocation propre là où tant d'autres n'ont qu'un fragile et impur intérêt ! Bienheureux chrétiens, d'avoir pour l'accomplissement de cette divine tâche le secours d'un pareil modèle devant les yeux, et pour le suivre de telles ressources spirituelles ; d'avoir recueilli, comme en un vase de terre, dans vos

Digitized by Google

cœurs et dans vos vies, pour la communiquer, cette eau vive qui rafraîchit la foule des altérés, cette justice du royaume de Dieu, c'est à dire cette vertu morale par-dessus laquelle est donné tout le reste! Bienheureux chrétiens, en un mot, d'avoir tout ensemble reçu l'ordre et appris l'art de compâtir, d'aimer, de servir! Pourriez-vous mépriser votre privilége? Et quand Dieu vous a chargés, de préférence à tous les autres, de cette enviable mission, ne trouverez-vous pas qu'il est grand temps d'examiner de près de quelle manière vous la remplissez?

III

Eh bien, chrétiens, avez-vous pour la multitude cette compassion qu'on est en droit d'attendre de vous? Et, tels que vous êtes aujourd'hui, pouvez-vous devenir ses vrais bergers? Voilà la question que je vous pose.

Pour éclairer votre examen personnel, souffrez que je dise avec franchise mes impressions sur les dispositions des Eglises chrétiennes vis-à-vis de cette tâche, qui est la leur comme la vôtre.

Digitized by Google

Voici d'abord une grande Eglise — je n'ai pas besoin de la nommer, mes auditeurs la reconnaîtront assez — qui prétend être seule le berger autorisé des peuples. Elle a fait en détail beaucoup de bien, sans doute ; elle se signale dans les contrées où elle règne, elle s'annonce dans les autres par des maisons d'éducation, des hôpitaux, des asiles ; elle a pour la servir bien des âmes aimantes, des cœurs dévoués, à la charité desquels nous rendons hommage et que nous pourrions imiter. Mais ces multitudes qu'elle désire conduire, elle vise à les dominer de haut, elle les tient sous tutelle, elle leur mesure à petite ration le pain de la science, elle s'effarouche de toutes leurs aspirations présentes, et les condamne anxieusement. Mais c'est par l'aumône, c'est par l'assistance organisée de riches corporations, qui deviennent par leurs richesses mêmes l'objet de l'envie plutôt que de la reconnaissance, qu'elle soulage les maux temporels ; c'est par la direction cléricale qu'elle se flatte de corriger les maux moraux. Mais jamais elle n'insista davantage sur sa maxime : hors de notre régime, point de salut ! jamais elle ne dénigra davantage toute concurrence ; jamais, à un temps avide de liberté, elle ne parla davan-

Digitized by Google

tage de soumission, de démission des volontés libres entre les mains de l'autorité par exellence.

Aussi, malgré son activité gigantesque, malgré ses grands bras qui embrassent le monde, malgré ses affidés empressés et adroits qui se glissent partout, qu'arrive-t-il? Ses efforts sont paralysés, ses aumônes ne lui acquièrent pas de vrais amis, ses dévouements, trop mélangés, sont contestés; dans ses appels les plus onctueux, on croit reconnaître la voix hautaine et impérative qui anathématise le siècle; jusque dans ses plus généreux sacrifices personnels, on croit discerner un intérêt de corps; déjà elle se voit condamnée à une impopularité croissante, déjà les multitudes se détournent d'elle avec défiance ou même avec colère.

Voici, ailleurs, des communautés évangéliques, pieuses, respectables, bien intentionnées, et qui, par leur principe excellent, qui est celui de la sainte et libre individualité, par leur pratique instructive pour tous, qui est celle de l'indépendance de l'Eglise vis-à-vis de l'Etat, par leur foi, qui est sérieuse et solide, sembleraient faites pour instruire et guider les multitudes, si elles en avaient davantage l'ambition. Mais c'est justement cette ambition qui leur manque. Trop

Digitized by Google

heureuses d'avoir, après beaucoup de luttes, conquis leur paisible indépendance, pour s'aller jeter dans l'arène populaire, trop occupées de la formule, trop anxieuses sur le sort de la lettre, plus jalouses de la pureté de la profession que de la puissance expansive et conquérante de l'action, ces communautés, craignant d'exposer la foi au contact de l'incrédulité de la foule, s'éloignent d'elle, se nourrissent d'une édification privée et inoffensive, et se préservent au dedans, mais aux dépens de leur influence au dehors. Et comme elles se composent surtout de gens satisfaits ou dégoûtés des biens terrestres, elles ne sont point assez mêlées avec ceux qui souffrent et qui s'agitent pour une situation temporelle meilleure. Aussi, manquant d'une certaine largeur de compréhension spirituelle, d'une certaine audace apostolique, d'une certaine popularité de ton et de manières, elles sont mal jugées, et ne réussissent point à verser dans la foule la vie religieuse qui est en elles.

Hélas! ces déficits, cette impuissance relative des divers organes constitués de l'Eglise chrétienne aujourd'hui, ce peu d'influence sur les foules, sans m'étonner beaucoup, m'afflige, me navre. Car je

Digitized by Google

suis jaloux pour l'Eglise chétienne d'une jalousie qui ne craint pas de s'avouer ; je suis ambitieux pour elle de cette ambition ardente que le Maître commande et inspire à ses disciples, et je me souviens, comme d'un reproche, de ces paroles de l'Apôtre : « Toutes choses sont à nous et nous sommes à Christ.... Faisons-nous donc tout à tous afin de gagner le grand nombre. »

Or, quand je constate la grande situation extérieure que l'Eglise occupe encore dans la société, quand je mesure les forces vives qu'elle possède, quand je compte les nobles cœurs qui battent ça et là dans sa vaste enceinte, quand je vois bien des personnes charitables, vraiment consacrées aux bonnes œuvres, bien des bourses s'ouvrant volontiers aux besoins spirituels et matériels du prochain, bien des institutions variées s'élevant pour le soulagement des maux les plus divers, qui suffisent à convaincre les esprits prévenus que la compassion n'est pas éteinte parmi nous, je me demande avec douleur : Pourquoi donc les foules ne viennent-elles plus chercher auprès de l'Eglise le baume des compassions vives et puissantes ? Pourquoi ne souhaitent-elles pas d'être guidées par elle à de meilleurs pâturages ? Pourquoi, avec

Digitized by Google

tant de forces particulières, tant de faiblesse générale? Encore une fois, pourquoi si peu d'influence, si peu de réelle puissance? Question des plus actuelles, qui resserre l'examen que je vous proposais tout à l'heure, et que je vous conjure d'aborder avec nous. Laissez-moi vous dire ici mes impressions avec une grande liberté, et en pénétrant au cœur des choses et des hommes. Rectifiez-les si je me trompe, ou, si vous les partagez, corrigeons-nous en conséquence.

Si l'on considère, non les individus croyants, ces quelques hommes, ces quelques femmes qu'anime l'amour du Christ, mais l'ensemble de ce qu'on appelle, à tort ou à droit, les classes chrétiennes, cette couche de la société où le christianisme semble être bien assis, où du moins la religion est respectée et recrute çà et là ses meilleurs adhérents; et si l'on se demande où, dans ce monde estimable, se trouve, pour les multitudes sans berger, la compassion à la manière de celle du Christ, je veux dire la compassion générale, profonde, active, pleine d'initiative et de sainte passion.... je la cherche et ne la trouve pas. Jugez vous-mêmes si c'est moi qui ai tort de ne pas savoir l'y trouver. Hélas! voici ce que je crois re-

Digitized by Google

connaître, et ce que vous reconnaîtrez peut-être avec moi.

D'abord, je vois que les gens réputés chrétiens ne pensent pas autrement que les gens du monde sur tous les intérêts qui remuent les multitudes; ils ont la même politique, la même économie sociale, plus ou moins judicieuse, mais également sèche, froide, systématiquement résignée en face des souffrances vives et des plaies saignantes. Vous êtes raisonnables, je le veux; vous raisonnez du moins très-logiquement; vous montrez fort bien à une multitude impatiente et excitée que ses plaintes sont dues à l'ignorance des lois économiques; et quand elle vous demande d'un verbe un peu trop haut de venir à son aide, champions de votre droit, ou gardiens bien pensants de l'individualité, vous lui répondez, non sans justesse : Aide-toi et le ciel t'aidera; que la liberté vous tire d'affaire! et vous faites preuve de sagesse en maintenant une saine science sociale. Mais, pendant ce temps, que faites-vous de votre cœur et de la compassion dont voulait le remplir votre Maître? Et pourquoi le cœur n'élargit-il pas vos théories pour les rendre plus fécondes?

Et si de vos théories je passe à vos jugements,

Digitized by Google

ils ne sont pas différents de ceux des gens du monde : toujours la même peur, les mêmes défiances, les mêmes récriminations contre les tentatives, souvent maladroites, souvent erronées, il est vrai, mais bien naturelles en soi, auxquelles les multitudes se livrent pour améliorer leur sort. Toujours aussi peu de disposition à les excuser ; toujours, dans la critique, un accent qui ne laisse pas assez voir que vous sentez leurs peines, que vous souffrez de leurs privations et de leurs erreurs, que vous vous êtes demandé si, étant à leur place, vous ne diriez pas, vous ne penseriez pas des choses même pires que celles qu'ils disent et pensent. Oh ! si nous surprenions davantage, dans vos conversations, vos discours, vos journaux, les accents de la commisération sincère, le désir moins de blâmer que d'aider, et, comme dans le cœur de votre Dieu, la miséricorde plutôt que le jugement !

Et puis, comme les gens du monde, vous vous tenez à distance de la multitude. Tel a gagné une belle aisance ; retiré des affaires, il lit et devise beaucoup à son foyer, il jouit en amateur du drame social dont toutes les péripéties se déroulent devant lui comme les scènes

Digitized by Google

d'un curieux et émouvant spectacle ; du reste, il ne s'y mêle guère ; tout au plus s'est-il réservé quelque part une petite besogne à demi privée, à demi publique, qui suffit à son zèle, qui ne l'expose guère à des frottements désagréables, qui ne l'oblige point à de vrais sacrifices, et qu'il accomplit du bout des doigts, sans pourtant qu'il se rende compte et du peu qu'il fait, et de tout ce qu'avec plus de compassion et plus d'énergie il serait capable de faire. Oui, chrétiens, trop souvent vous vous faites une retraite tranquille, un nid agréable dans la vie de famille, la vie des amitiés, la vie d'Eglise. Au dehors, vous n'avez de contact avec la foule, chacun que pour ses affaires personnelles ou ses aumônes particulières ; vous ne la voyez qu'à votre porte ou sur le forum des votations publiques ; vous ne connaissez point de près son genre de vie, vous n'entendez point son langage de tous les jours. Or, c'est de près qu'il faudrait l'entendre et la voir. Mais il en coûterait peut-être à vos délicatesses de culture, à vos croyances trop aisément effarouchées, à vos saines idées politiques, qui se sentiraient mal à l'aise à côté des violentes utopies. Vos femmes et vos filles, membres de tel comité de charité ou

Digitized by Google

monitrices dans telle école du dimanche, visitent les infirmes, les femmes et les enfants du peuple ; mais vous, avouez-le, vous ne le faites presque jamais. Aussi ne connaissez-vous que les généralités vagues et abstraites de la vie populaire, et c'est de cette connaissance-là que vous oseriez vous prévaloir pour disserter à perte de vue sur le caractère et le sort des classes au foyer desquelles vous ne vous êtes peut-être jamais assis ! O pédanterie ! ô pompeux et stérile bavardage, que vous êtes impuissant ! que vous faites peu d'impression sur l'esprit, encore moins sur le cœur des masses ! Comment donc voulez-vous que, vous connaissant si peu, elles vous écoutent et vous prennent pour bergers ?

Ce n'est pas tout. Comme les gens du monde, habituellement vous vous mettez du parti de la résistance plutôt que de celui du concours à leurs vœux. C'est fort bien, sans doute, de résister à leurs erreurs et à leurs écarts ; mais pour avoir en quelque sorte le droit de le faire et le pouvoir d'y réussir, il faut montrer qu'on comprend leurs besoins, qu'on veut être juste envers leurs réclamations, afin de ne les repousser que quand elles sont réellement illégitimes ou chimériques. C'est

Digitized by Google

bien là votre intention, sans doute ; mais aurait-on de vous cette idée, quand on vous entend, vous, les amis de l'association, suspecter ceux qui s'associent et s'organisent ; quand on vous voit tantôt répondre par le silence aux foules qui vous demandent votre concours, tantôt combattre de préférence avec tels intérêts contre tels autres, peut être vous réjouir secrétement des fautes compromettantes des bergers que la multitude vous a préférés, au lieu de vous en affliger ; quand on vous entend crier : conspiration ! révolution ! catastrophe ! aux moindres mouvements du malade qui se retourne sur son lit, aux premières fugues de jeunesse d'une classe qui ne fait que naître à la vie politique, aux premières apostrophes des énergumènes perdus dans son sein ? Tandis que vous devriez vous arrêter plutôt aux traits généreux de ce grand mouvement d'émancipation qui caractérise notre époque, et qui est certainement aussi légitime et sera moins violent que ne le fut, il y a quatre-vingts ans, celui des bourgeois vos pères. Ainsi vous résistez, vous résistez toujours, oubliant que qui résiste appuie, mais qu'en appuyant ainsi malgré vous et de mauvaise grâce, vous ne sauriez réussir à vous faire aimer, à vous faire choisir pour bergers.

Digitized by Google

Me trompé-je? suis-je injuste?.... Si vous le pensez, permettez-moi quelques questions. Pourquoi mêlons-nous peu les accents de notre indignation à celle des hommes que soulève le sort de tant de peuples malheureux? Pourquoi sommes-nous trop souvent absents des réunions qui ont le relèvement de la multitude pour objet? Pourquoi, lorsqu'il se fait une tentative raisonnable, notre concours pécuniaire est-il rare ou mesquin? Pourquoi notre presse, si habile dans la critique, est-elle pauvre dans le conseil? Pourquoi nos jeunes gens se tournent-ils rarement vers l'étude des questions sociales, et se montrent-ils peu ambitieux de l'influence qu'ils pourraient acquérir en se consacrant aux intérêts de la multitude avec cette indépendance de pensée que donne une culture distinguée? Pourquoi, dans le choix d'une carrière, osent-ils peu sortir des ornières battues par leurs devanciers, et ne les voit-on guère se mêler au peuple travailleur par des entreprises industrielles, dont une bonne volonté énergique, un entier dévouement de l'existence surmonterait les difficultés tôt ou tard? Pourquoi ne voit-on pas plus de gens préférer à toutes les sortes de luxe le luxe, vraiment digne d'un pays comme

Digitized by Google

le nôtre, des bonnes œuvres nationales et sociales? Pourquoi compterait-on sur les doigts les hommes qui poursuivent fortement, carrément, obstinément, le bien-être et la moralisation du peuple? Pourquoi avons-nous contribué par notre prudence à rendre la chaire chrétienne si timide, que le prédicateur qui croit devoir parler de tout cela se demande en tremblant s'il ne paraîtra pas un imprudent et un indiscret? Pourquoi....? Mais je n'en finirais pas avec tous les pourquoi, chrétiens!

Voyons donc bien: examinons-nous, comparons-nous avec d'autres, et, les yeux sur Jésus, la main sur notre cœur, demandons-nous s'il est ou non ému des compassions du Maître.

Chrétiens ou demi-chrétiens qui m'écoutez, si vous reconnaissez la vérité de nos remarques, ne souffrez pas que les choses en restent là. Vous ne le devez pas, vous ne le pouvez pas. Non, vous ne devez pas, vous ne pouvez pas consentir à cet amoindrissement de l'influence seule pure, seule vraiment bénie du christianisme dans la vie de la société actuelle. Vous ne devez pas, vous ne pouvez pas consentir à voir ceux que Jésus appelait de préférence ses amis, devenir,

Digitized by Google

par un déplorable revirement, ses ennemis aujourd'hui. Vous ne devez pas, vous ne pouvez pas consentir à voir le mouvement du siècle se déployer à côté de vous, indépendamment de vous, et peut-être contre vous. C'est pour l'Eglise une question de vie ou de mort : il s'agit ou qu'elle se réveille à de nouvelles et puissantes destinées, ou qu'elle s'engourdisse dans l'isolement et la mort. Et vraiment, je vous le demande, comment consentiriez-vous à voir les foules répudier pour berger votre bon berger à vous, se détacher sans raison, contre toute raison, du Christ, leur ami, leur Sauveur, se priver ainsi des pures sources de la vie morale, de la vie de famille, de tout ce qui console, élève et transfigure la plus éprouvée ou la plus obscure des existences, et, le bandeau de l'incrédulité sur les yeux, la mortelle épine de l'antipathie dans le cœur, s'en aller plus errantes et plus fatiguées que jamais dans des sentiers orageux loin de lui ?

De la compassiou donc pour elles ! Je vous en conjure au nom de l'Eglise, de sa dignité, de son existence. Je vous en conjure au nom de votre propre bonheur. Pour peu que vous ayez fait l'expérience des jouissances cachées dans toute

Digitized by Google

application particulière de la compassion et du dévouement, vous ne voudrez pas vous priver de celles qui vous sont promises ici; car ce qui vous est offert ici, ce n'est rien moins que le bonheur. Oui, le bonheur d'avoir pitié de la pauvre humanité, le bonheur de concourir, même dans la plus humble mesure, sur le point le plus petit de la carte, à ses progrès, d'enregistrer un de ses pas, de partager une de ses joies, en voyant s'élargir le cercle de ses connaissances, de ses aises, de ses droits, de sa vie. Ce bonheur-là ne pourrait se comparer à aucune jouissance égoïste, quelle qu'elle fût, même à celles, trop goûtées parmi nous, de l'égoïsme honnête et modéré. Ah ! n'en doutons pas : il doit y avoir, il y a dans la compassion sincère et active des satisfactions qui dédommagent de toutes les peines, des perspectives qui dépassent toutes celles de l'ambition, des attendrissements supérieurs à tontes les affections naturelles, des triomphes plus beaux que tous ceux de l'art et de la science, des émotions dont rien autre sur la terre n'approche ! Chrétiens, dont la vie est d'ordinaire si pâle et si pauvre, puissiez-vous les concevoir, les désirer, les rechercher, pour en être alors rassasiés !

Digitized by Google

Eh bien! soit: nous le voulons; mais que faut-il donc faire? allez-vous demander. — Demander cela bien sincèrement, c'est presque le savoir. Nous n'avons pas la prétention de vous rien apprendre; nous ne voulons que vous rappeler avec instance l'exemple du Christ, laissant à son esprit d'amour le soin de vous inspirer ce que vous aurez à faire aujourd'hui dans les conditions locales et spéciales de notre société.

Quelques mots seulement.

Et d'abord, il faut vous dépouiller des idées toutes faites, pour vous former, sur le présent et l'avenir des foules, des idées propres que vous ayez puisées dans votre expérience personnelle, c'est-à-dire dans vos relations directes avec elles. N'est-ce pas ce que faisait Jésus lui-même, quand, laissant dire autour de lui les Juifs, il osait s'intéresser aux païens et aux péagers, se mêlait à eux, s'asseyait à leur table, pour les connaître et pour être connu d'eux, et qu'il découvrait en eux les prémices d'une société nouvelle? Avant tout, point de préjugés, de ces préjugés dont on étaie complaisamment son indifférence et son inertie; point d'antipathie de classes, mais pleine indépendance de jugement, vivante équité.

Digitized by Google

Pour cela, transportez-vous par l'imagination dans ces existences si difficiles; faites plus : entrez-y par la sympathie, par le cœur, pour les comprendre, les excuser s'il y a lieu, en avoir pitié, être pris du vif désir de vous associer à tout ce qui peut les améliorer à l'avenir.

Car vous pensez bien que Jésus vous demande quelque chose de plus qu'une curiosité sympathique pour les besoins des foules; son exemple vous prêche ici l'action. Prenez donc part aux associations déjà formées ou qui se forment pour le soulagement de ces besoins, soit qu'il s'agisse de les recommander devant l'opinion publique, ou de les satisfaire. Et que nul ne prétende être dispensé de ce devoir, car chacun peut le remplir à sa place et à sa manière. Votre tâche à vous, hommes d'affaires expérimentés, est d'apporter au progrès social le concours de vos vues sur le mécanisme juridique et financier du travail, de l'épargne, de l'assistance mutuelle, de la coopération, fonctionnant au sein des masses. Votre tâche à vous, femmes bienveillantes, est de multiplier et d'approprier toujours mieux aux familles que vous visitez les essais du patronage, de l'éducation, de la prévoyance. Autre est votre tâche

Digitized by Google

à vous, homme de pensée et de plume; à vous, rentier généreux; à vous, simple citoyen, à qui l'on ne demande que de la bonne volonté et un vote dans l'occasion. Mais tous vous pouvez concourir avec une égale responsabilité à l'œuvre commune. Il ne m'appartient pas d'entrer ici dans des conseils de détail; mais qu'il me soit permis de répéter à tous la leçon vivante du Maître. Quelle que soit la place faite à chacun par sa profession et son entourage, l'essentiel c'est que tous vous entriez dans ce large courant de la compassion qui sauve, tous vous vous sentiez obligés de coopérer à ce grand œuvre de réforme sociale que Dieu a confié à ce siècle, et recommandé à ses enfants. Chrétiens, vous n'avez pas le droit de regarder ce qui se passe en simples spectateurs; vous n'avez pas le droit de vous épargner la peine, ni d'abandonner à elles-mêmes ces foules qui se composent de vos frères, desquels, si vous les délaissiez avec indifférence ou vous en détourniez avec effroi, il vous serait dit, aussi bien qu'au fraticide des premiers jours: Qu'as tu fait de ton frère?

Mêlez-vous donc avec eux, agissez avec eux et pour eux. Quelque faible, quelque insignifiant

Digitized by Google

que puisse vous paraître votre concours personnel, il sera précieux, si vous y portez l'esprit chrétien.

D'où viendrait-il, en effet, si ce n'est de vous, cet esprit de modération, de justice, de paix, ce respect pour la liberté individuelle, ce culte pour l'âme, ce souffle religieux et moral, dont l'œuvre sociale a si grand besoin, et qu'on n'y apporte point d'ailleurs? Car si les deux intérêts de la foule, l'intérêt matériel, l'intérêt spirituel, ne peuvent être séparés, le premier, plus sensible, plus urgent, fait trop souvent oublier l'autre. Or, c'est précisément à vous de relever celui-ci et de le servir. Etre les représentants du principe de l'amélioration morale, du devoir, cela est si nécessaire, si peu ambitionné, que vous devriez être fiers de votre poste dans la grande lutte. On réclame plus d'instruction : à vous, chétiens, comme parents, citoyens, instituteurs, de la compléter par l'éducation. On s'efforce, par mille combinaisons nouvelles du travail et du capital, de l'épargne et du crédit, de rendre le travailleur propriétaire : à vous de lui recommander, par votre exemple, la prévoyance, l'économie, l'empire sur soi-même, au milieu des tentations de la gêne comme de celles de l'abondance. On veut

Digitized by Google

avancer l'égalité, parce que l'inégalité, qui froisse l'amour-propre, est la plus pénible des souffrances peut-être : eh bien! à vous de travailler à réduire ces vanités, à corriger ces airs hautains d'en haut, ces rancunes hargneuses d'en bas, qui exagèrent les inégalités matérielles et en enveniment les effets. On veut unir les partis, les classes, les peuples divisés — c'est fort beau, mais fort lointain — : en attendant, chrétiens, à vous de commencer l'œuvre sur tous les points à la fois, par des manières plus bienveillantes pour tous vos alentours, en abjurant dans les affaires les procédés difficultueux, dans les rapports politiques et ecclésiastiques l'esprit de parti; à vous, enfin, de faire voir, vivant, pratique, le sentiment qu'on vante si fort et qu'on connaît si peu, le sentiment, chrétien par excellence, celui de la fraternité.

O que cette tâche est grande! si grande qu'il vous faut l'aborder tous ensemble, et que, pour avoir quelque chance de l'accomplir, il faut que vous formiez un grand parti, le parti chrétien, et, si j'ose revendiquer un titre qui devrait nous appartenir, puisque c'est l'Eglise qui l'a mérité la première, l'*association internationale* des chré-

Digitized by Google

tiens. Puis, il faut que vous poursuiviez cette tâche avec réflexion, selon des principes fixes et un plan conçu d'avance. Il faut que vous l'acceptiez hardiment, sans craindre d'arborer pour votre drapeau la croix sanglante du sacrifice, comme ce généreux congrès qui se réunit en ce moment dans nos murs (1). Car, ainsi comprise, la tâche de la compassion devient une œuvre d'élite, un honneur, une gloire. Courage, chrétiens ; vous allez être les meilleurs ouvriers du plus excellent des ouvrages. En souffrant avec ceux qui souffrent, en luttant avec ceux qui luttent, vous devinerez mieux que personne ce qu'il faut obtenir et faire, et vous l'obtiendrez, vous le ferez. Car l'amour est une lumière qui ne saurait égarer, quand il marche sur les traces de Celui qui, étant l'amour même, a été la lumière, la vérité, le chemin et la vie. Si vous savez aimer vraiment les hommes, vous saurez les conduire — vrais bergers, à la suite du bon berger.

Dût maintenant le travail que vous imposera une telle compassion être rude et de longue haleine ; dussiez-vous être accusés de vanité ou d'utopie par les uns, être suspectés par les autres ;

(1) Congrès international pour les blessés..

Digitized by Google

dussiez-vous dépenser en pure perte, selon les apparences, votre temps, vos efforts et votre zèle, tôt ou tard vous réussirez, et il arrivera un moment où la foule reconnaissante vous prendra pour ses bergers. Ce n'est jamais en vain qu'on se dévoue sincèrement au bien des foules. Jésus n'a-t-il pas mieux réussi auprès d'elles que tous les Caïphes et tous les Césars? Les Caïphes avaient beau dominer par le fanatisme celles de Jérusalem, et les Césars avaient beau rassasier de pain et de spectacles celles de Rome, elles ont fini par les maudire les uns et les autres; tandis que lui, le crucifié du Calvaire, on l'a béni et on le bénira jusqu'à la fin des âges. Jésus connaissait bien cette puissance d'une compassion héroïque lorsqu'il disait, pour nous y engager à notre tour : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi. »

O Jésus ! tu es si grand, et nous, tes disciples, resterons-nous si petits? Ton cœur est si aimant, le nôtre demeurera-t-il si froid? Tu fus ému de si puissantes compassions, et nous, le serons-nous si peu? O que ta figure compatissante nous apparaisse dans toute sa majesté, toute sa grâce, pour nous faire honte! Que ta charité nous poursuive

Digitized by Google

de ce regard tour à tour accusateur et encourageant que tu devais avoir quand la foule s'aperçut de ta compassion et en transmit à l'Evangéliste l'impression incomparable, l'impérissable souvenir ! Puissions-nous, enfin, être atteints et enflammés, pour le jour des épreuves et des transformations sociales qui s'avancent, du feu de cette charité victorieuse ! Puisse ton amour accomplir en nous ce vrai miracle, devenu si nécessaire, que nous ne nous appartenions plus à nous-mêmes, mais à Celui qui a vécu et qui est mort pour nous, et à ceux qu'il embrassait, ainsi que nous, dans la même compassion éternelle !

A. Bouvier, *professeur*.

Digitized by Google

ANNA LAVATER

Anna Schinz, femme du célèbre Lavater, naquit à Zurich en 1742. Elle était une des cadettes d'une famille de vingt-deux enfants. Son père fut longtemps fonctionnaire du gouvernement zurichois en Thurgovie, et c'est le long séjour qu'elle fit dans ce pays qui lui inspira pour la campagne une prédilection qu'elle conserva toute sa vie. Sa mère, femme distinguée par son grand sens et sa piété, prit pour bases de l'éducation de ses enfants la crainte de Dieu et la prière ; aussi n'eut-elle pas besoin de longs discours pour les conduire dans le droit chemin.

A dix ans, Anna avait pour voisine une petite fille du même âge qu'elle, mais fort légère et d'un mauvais caractère ; sa mère lui avait défendu de la fréquenter. Cependant un jour elle se laissa entraîner, et fut avec elle acheter des friandises. A son retour, sa mère vit sur le champ

Digitized by Google

qu'elle avait quelque chose sur la conscicnce. — « Mon enfant, lui dit-elle, je vois que tu as fait quelque sottise. » Anna avoua en pleurant sa faute. — « N'en parlons plus, dit la mère; allons prier Dieu ensemble. » Et elle emmena l'enfant dans son cabinet. L'effet de cette scène dura sur Anna autant que sa vie, et, depuis, chaque fois que sa conscience était agitée, elle eut recours à la prière.

Dès son enfance, Anna fut portée à la bienfaisance. Une ouvrière fort âgée, qui avait travaillé pendant plusieurs années chez ses parents, étant tombée, par suite de l'âge et des infirmités, dans la plus grande misère, Anna n'eut rien de plus pressé que de lui porter en cachette les meilleurs morceaux de ce qu'elle recevait à ses repas. Souvent elle lui consacrait ses heures de récréation; souvent même elle allait passer près de la vieille femme des soirées entières, et lui apportait son souper.

Anna grandit ainsi, s'occupant plus des pauvres et des malheureux que des livres. Il en résulta pour elle moins d'instruction proprement dite, mais une tournure d'esprit et de caractère plus solide. Quelques regrets que lui fit éprouver

Digitized by Google

plus tard cette lacune dans son instruction, sa modestie et la rectitude de son jugement n'en brillèrent que davantage dans la société distinguée où elle fut appelée à vivre. Les circonstances mêmes où elle se trouva placée contribuèrent à la former à cette vocation de consolatrice des affligés. Bien souvent elle eut elle-même besoin de consolation. Dans sa jeunesse, en effet, elle fut sujette à de fréquents accès de tristesse, d'où la prière et la lecture du Nouveau Testament, jointes aux tendres soins de sa mère, étaient seuls capables de la tirer.

A la campagne, où elle passa ses premières années, elle était déjà l'ange consolateur de toutes les souffrances. C'était sa joie que d'aller dans les villages voisins visiter les affligés et soulager les malades. Se sentait-elle utile, rien ne pouvait la retenir, ni les rigueurs de l'hiver, ni la pente abrupte de la montagne sur laquelle était situé le vieux château qu'habitait sa famille. C'étaient surtout les maux de l'âme que, guidée par l'expérience et l'observation, elle se plaisait à soigner. Après son mariage, bien des malheureux attaqués de maladies pareilles vinrent auprès d'elle chercher des consolations et des soins ; bien souvent

Digitized by Google

elle les gardait chez elle des semaines entières, afin de ne les renvoyer que guéris, ou du moins soulagés.

Un jour se présenta chez elle une paysanne plongée dans une profonde tristesse et qui lui demanda de la garder quelques jours, ajoutant toutefois qu'elle ne voulait plus travailler. Anna de son côté lui déclara qu'elle ne la recevrait que sous la condition qu'elle essaierait de se remettre au travail; elle fit aussitôt apporter un rouet, et, quelque répugnance que la pauvre femme parût d'abord éprouver, elle finit par céder aux remontrances pleines de sérieux et d'affection d'Anna. Quelques jours après elle partit l'âme tranquille, et ayant retrouvé le goût de l'occupation. Quelles que fussent la délicatesse de sa constitution et la timidité de son caractère, Anna n'éprouvait aucune crainte en présence de ces malheureux, lors même que leur mal approchait de la démence. Son sérieux leur inspirait du respect et sa tendre compassion lui conciliait leurs cœurs; bientôt, sans nulle prétention, elle était devenue pour eux comme une mère.

Lorsqu'elle revint à Zurich avec ses parents, Anna Schinz était dans tout l'éclat de la jeunesse;

Digitized by Google

elle était habile dans toutes les occupations qui conviennent aux femmes. Excellente ménagère, douce, modeste, discrète, d'une piété éclairée, d'un caractère flexible, — c'était là l'éducation qu'elle avait reçue. Jean-Gaspard Lavater la vit, et ne put la voir sans se sentir puissamment attiré vers elle. Après quelque temps de réflexion et un examen sérieux de son cœur, fait sous le regard de Dieu, Anna agréa sa recherche, et, pour condescendre à l'impétuosité que Lavater mettait à exécuter les résolutions qu'il avait prises avec maturité, elle consentit à l'épouser au bout d'un mois.

Lavater conduisit sa jeune épouse dans la maison de ses parents, et, pendant les huit ans que les deux ménages vécurent en commun, Anna eut bien souvent lieu de déployer, dans ses rapports avec sa belle-mère, femme excellente, mais d'un naturel impérieux, toute la douceur, la modestie et la souplesse qui formaient le fond de son caractère. D'un autre côté, son talent à diriger la maison, sa capacité et son expérience lui eurent bientôt gagné les cœurs des parents et des sœurs de Lavater. Ce dernier avait une santé assez délicate et une irritabilité nerveuse qui

Digitized by Google

provoquait une toux pénible. Anna mit tous ses soins à lui épargner les plus légers désagréments, et à s'en charger autant qu'il lui était possible. Sa douceur, son affection, l'égalité de son humeur, tempéraient la vivacité et la fougue de son mari ; aussi Lavater écrivait-il à un ami : « Je suis le plus heureux mari du monde ; je doute que dans un siècle Dieu forme deux âmes qui se conviennent davantage. Il ne m'eût pas été possible de trouver un autre cœur aussi tendre, aussi dévoué à ses devoirs, aussi ingénieux à me plaire et à me rendre heureux. »

Et en effet, Anna savait s'accommoder à tout, se taire et céder à propos. Lavater paraissait-il inquiet, affligé, mais sans lui ouvrir son cœur, elle priait Dieu pour lui. Ce tendre support, ce dévoûment, lui étaient si naturels qu'ils précédaient toute réflexion. Faire de grands sacrifices à son mari, et, ce qui souvent est plus difficile aux femmes, lui en faire de petits, était pour elle tout son bonheur ; son seul chagrin était que la délicatesse de sa santé ne lui permît pas toujours de faire ce à quoi sa tendresse l'aurait portée.

Lavater lui-même rapporte, dans son journal, un exemple de l'influence qu'avait la douceur de

Digitized by Google

sa femme pour calmer sa vivacité. « J'étais, dit-il, en assez mauvaise disposition, lorsque la servante vint me demander si elle pouvait faire ma chambre. Oui, répondis-je, mais qu'on prenne garde de toucher à mes livres ou de brouiller mes papiers. A peine était-elle sortie que ma femme, pour m'épargner toute contrariété, s'échappa pour la presser de bien prendre garde à mes recommandations. — A-t-on bientôt fini de balayer? criai-je du bas de l'escalier. Mais au lieu d'attendre paisiblement la réponse, j'enjambe les marches, et, au moment où j'entre dans la chambre, la servante, du bout de son balai, renverse un encrier sur ma table. On comprend son effroi à ma vue. — Sotte bête! m'écriai-je hors de moi, n'avais-je donc pas assez recommandé de prendre garde! Ma femme, qui m'avait suivi, s'approcha doucement de moi d'un air suppliant. Au lieu d'avoir honte de ma vivacité, je me laisse aller à de nouveaux éclats, je m'emporte, je me désole, je me désespère, comme si l'encre eût détruit les papiers les plus importants, et elle n'avait réellement atteint que quelques chiffons. — Ma femme s'approcha timidement de moi et me dit avec douceur: «Cher ami!» Je la regarde avec impatience;

Digitized by Google

elle m'embrasse; j'étais embarrassé, j'aurais voulu la savoir ailleurs. Après être restée quelques instants son visage appuyé sur le mien : « Tu te fais du mal, cher ami, me dit-elle avec une douceur et une tendresse touchantes. » Je commençais tout de bon à avoir honte, et, quelques moments après, n'y tenant plus, je fondis en larmes. — Je serai donc toujours misérablement esclave de ma vivacité! m'écriai-je; comment oser lever les yeux! Ne pas pouvoir m'arracher à l'empire de cette affreuse habitude! — Pourtant, reprit ma femme, il se passe souvent bien des jours, bien des semaines sans que tu t'y laisses aller. Viens, allons prier Dieu ensemble. — Elle m'entraîna dans sa chambre et y fit une prière si simple et si fervente à la fois, que le calme rentra dans mon cœur, et que je remerciai Dieu avec ardeur du bonheur que ce moment m'avait procuré et de la femme qu'il m'avait donnée. »

La première place que Lavater fut appelé à remplir fut celle de prédicateur à la Maison des Orphelins. A ce poste étaient encore attachés la visite et le soin religieux des détenus à la maison de force. Malgré la délicâtesse de sa constitution, sa femme ne craignit pas de l'y accompagner sou-

Digitized by Google

vent, et s'efforça, par sa dignité, son calme et sa douceur, d'acquérir de l'influence sur les malheureuses femmes que renfermait cette prison. Formée à l'école de Celui qui est venu pour sauver les pécheurs, elle était bien propre à la noble mission de ramener à Dieu des cœurs que le crime en avait séparés. Anna appartenait à cette classe bien rare de personnes à qui les autres ouvrent leur cœur sans réserve. Non qu'elle leur montrât une fâcheuse indulgence; au contraire, elle parlait du péché avec une gravité si pénétrante, ses exhortations étaient si pressantes, son regard exprimait à la fois tant de sérieux, de douceur et de charité, que le coupable, loin de se raidir et de s'emporter, se sentait touché, pénétré d'amour et de reconnaissance.

C'étaient surtout les jeunes gens qui se sentaient attirés vers elle par cette douceur et cette patience inaltérables qu'elle mettait à tout écouter, à tout examiner avec bonté. Un grand nombre bénissaient hautement *cette bonne dame Lavater*, qui les avait fait rentrer en eux-mêmes et leur avait appris à retrouver leur Sauveur. Son expérience la mettait en état de donner d'utiles conseils en mille occasions diverses, ce qui la rendait

Digitized by Google

d'un précieux secours à son mari dans ses pénibles fonctions. Cette coopération lui fut surtout d'un grand prix lorsqu'il eut été mis à la tête de la paroisse considérable de Saint-Pierre. Citadins et campagnards, les plus pauvres surtout, trouvaient toujours un facile accès auprès d'elle. Une paysanne qui avait eu beaucoup à souffrir de couches pénibles, vint lui conter les angoisses qu'elle éprouvait sur le résultat d'une nouvelle grossesse. Madame Lavater s'efforça de calmer ses terreurs, la fortifia par des paroles pieuses, et lui promit d'aller l'assister quand le moment critique serait venu. Il arriva au milieu de la nuit. Anna était souffrante, la demeure de la villageoise était loin de la ville, — et toutefois rien ne la retint; elle voulut tenir sa parole. On comprend quelle reconnaissance et quel attachement devaient payer un pareil dévouement.

Une charité qui se montrait aussi infatigable à secourir des douleurs étrangères, devait être inépuisable envers les siens. Jamais en effet mère plus tendre, plus attentive au bien de ses enfants; aucune trace cependant de gâterie. Sa douce gravité lui assurait leur confiance. Au milieu des soins qu'elle leur prodiguait pour fortifier leur

Digitized by Google

corps et développer leur intelligence, c'était leurs âmes qu'elle avait surtout en vue; c'est sur ce point qu'elle concentrait toute sa sollicitude et qu'elle implorait constamment le secours et la bénédiction de Dieu, s'en remettant avec confiance pour leur bonheur temporel à Celui sans la volonté duquel pas un cheveu ne peut tomber de notre tête. « Si Dieu veut que je sois heureuse lorsqu'il m'aura retirée à lui, répétait-elle souvent, il faut qu'il me réunisse à tous mes enfants et à tous mes petits-enfants, sans qu'il en manque un seul. » Aussi ne négligeait-elle rien pour pouvoir, de son côté, dire à Dieu : « Me voici avec tous les enfants que tu m'as donnés; vois, Seigneur, je n'en ai perdu aucun. »

A la simplicité du cœur, à la fidélité à tous ses devoirs, elle joignait un amour des hommes, de la vérité et de la belle nature, vraiment remarquable. Quoique née et élevée à la ville, elle conserva toujours de son séjour prolongé à la campagne une prédilection marquée pour la vie des champs, et chaque printemps réveillait en elle comme une aspiration à en jouir de nouveau. Si les circonstances l'empêchaient de la satisfaire, elle se soumettait avec une résignation pleine de

Digitized by Google

reconnaissance aux joies ou aux épreuves nouvelles que lui réservait la Providence. Son active charité lui faisait trouver des douceurs jusque dans la voie de douleurs et de misères que la révolution française ouvrait alors à sa patrie. Elle fut, en particulier, dans ces tristes circonstances, souvent appelée à témoigner courageusement de son respect pour la vérité, comme femme d'un homme qui, par sa mâle protestation contre le mensonge et le vice, s'exposa à tant de dangers. Souvent on la conjura de préserver Laveter des périls auxquels l'exposait sa hardiesse ; mais elle se rappelait la parole de Christ à saint Pierre : « Tu ne comprends pas les vues de Dieu ; tu n'as que des pensées humaines ; » et au lieu de tenter d'effrayer son mari lorsqu'elle le voyait résolu à tout braver pour remplir ce qu'il regardait comme son devoir, elle recourait à la prière pour recommander ce fidèle champion de la vérité à la garde de Celui qui seul peut protéger efficacement.

Douée de tant de qualités remarquables, en contact journalier avec cette foule d'hommes distingués que fréquentait son mari, Madame Lavater était la modestie même ; loin de s'efforcer de paraître, elle se tenait sur la réserve, elle se

Digitized by Google

cachait en quelque sorte derrière son mari. Il fallait la chercher; mais s'en donnait-on la peine, on trouvait toutes les qualités qui font la véritable grandeur de la femme : un sens droit, un esprit cultivé, un cœur plein d'affection et de candeur, toujours prêt à s'ouvrir et à obliger, une piété simple et profonde qui inspirait l'estime et le respect. A cette modestie, le plus bel ornement de la femme, se joignait beaucoup de dignité extérieure. Tout dans sa manière d'être annonçait la simplicité et l'absence de toute prétention. La propreté la plus exquise, l'ordre le plus parfait régnaient autour d'elle. Dans sa maison, pas le moindre luxe, rien pour la parade, et cependant les étrangers de la plus haute distinction pouvaient s'y faire annoncer inopinément sans qu'elle eût jamais à s'excuser ou à rougir.

Un trait particulier de ce caractère d'ailleurs si confiant, si affectueux et si doux, c'était la haute dignité qu'elle savait toujours conserver. Quelle que fût l'intimité qu'établissaient entre elle et les gens de sa maison sa bonté vraiment maternelle pour eux, son empressement à leur être utile en toute occasion, son dévouement à leurs intérêts, la simplicité avec laquelle elle mettait au besoin

Digitized by Google

la main aux ouvrages les plus vulgaires, le bonheur qu'elle témoignait de la confiance qu'ils lui accordaient, jamais elle ne souffrait de leur part une inconvenante familiarité. Un mot, un geste, un regard faisait aussitôt rentrer dans les bornes des convenances celui qui était tenté de s'en écarter.

La partie la plus instructive de la vie de cette noble femme, ce sont ses souffrances. Plus de la moitié de sa vie se passe dans un état de langueur pénible, et l'on peut dire que, pendant cinquante ans, elle ne jouit pas d'un seul jour de santé parfaite. Qu'on y joigne les maladies de ses enfants et celles de son mari, qu'elle sentait plus vivement que les siennes. Quel jour, en particulier, que celui où Lavater eut le bas-ventre traversé par une balle que lui tira, lors de la prise de Zurich par les Français, un grenadier à qui il venait de présenter des rafraîchissements, blessure qui le retint longtemps sur un lit de douleur, et qui amena prématurément sa mort, quoique la plaie se fût fermée et parût guérie !

Ce ne fut pas la seule épreuve de ce temps mauvais. En 1799, les médecins avaient envoyé Lavater prendre les eaux de Bade. Anna goûtait à

Digitized by Google

l'avance le charme de pouvoir enfin jouir pour quelque temps de la société d'un mari que ses nombreuses occupations retenaient si souvent loin d'elle. Le premier jour, elle s'était abandonnée avec délices à ce paisible bonheur. Mais le lendemain, à peine le jour commençait à paraître, que trois agents de l'autorité pénètrent dans la chambre où Lavater souffrant et sa femme d'une santé si délicate reposaient encore, s'emparent de tous ses papiers, et lui déclarent qu'ils ont ordre de le conduire à Bâle. Son crime etait d'avoir, en 1797, lorsque les Français pillaient et ravageaient la Suisse, fait paraître un écrit intitulé : « Un mot d'un Suisse libre à la grande nation. » Sans aucun égard à son état non plus qu'aux supplications de sa femme, les trois agents posent les scellés sur tous ses papiers. Rassuré par la pureté de sa conscience, Lavater les regardait tranquillement faire. Mais lorsqu'on voulut l'emmener de force, sa femme, que sa faiblesse avait retenue au lit, ne put plus se contenir ; elle supplia les agents d'avoir égard à l'état de souffrance de son mari ; elle déclara qu'elle ne le laisserait pas partir, et demanda en grâce qu'il lui fût au moins permis de le suivre. Tout fut inutile.

Digitized by Google

Elle parvint néanmoins par sa présence d'esprit à soustraire aux investigations une commode contenant des lettres qui auraient pu compromettre beaucoup d'amis de Lavater. Fortifiée par la tranquille fermeté de son mari, elle se leva avec effort et se hâta de rassembler, en les mouillant de larmes, quelques vêtements et quelques effets qui lui étaient indispensables. Au moment du départ, elle ne pouvait se séparer de lui ; ce ne fut qu'à la vue des baïonnettes tournées contre elle que, désespérée, elle perdit connaissance, et qu'il fût possible d'arracher son mari de ses bras. Cependant Dieu n'abandonna pas Lavater, ce noble fils de l'Helvétie, ce fidèle serviteur de Christ. Il fut bientôt après remis en liberté et rendu à son épouse, qui n'avait cessé d'implorer son retour au pied de la croix.

Ce fut moins de deux ans après, le 2 janvier 1801, que Lavater expira après de longues souffrances. Sa femme s'était déjà vue souvent elle-même bien près de la mort ; jamais cependant elle ne put croire son départ plus prochain qu'en 1811. Le jour de la Pentecôte, elle eût une si violente attaque de fièvre qu'elle ne pouvait plus ni faire un mouvement, ni prononcer une parole,

Digitized by Google

et la maladie qu'elle redoutait le plus, l'hydropisie, parut se déclarer. Cependant la Providence en avait décidé autrement, et, vers la fin de l'année, elle commença à éprouver quelque soulagement. Mais au mois de mars de l'année suivante, le mal revint, et dès lors, pendant trois années, son état ne fut plus qu'une suite de crises suivies de grandes faiblesses. Pendant tout ce temps, sa douceur et sa foi ne l'abandonnèrent point. Elle ne cessait de témoigner la plus vive reconnaissance pour les tendres soins dont elle était l'objet de la part de ses alentours ; la crainte de les affliger lui faisait comprimer ses plaintes ; elle préparait avec calme ses enfants à sa mort prochaine, et tous ses discours témoignaient de son humble et ferme espérance. « Le Seigneur m'a tout retiré, disait-elle, afin que je paraisse devant lui pauvre et dépouillée de tout mérite personnel. Il ne me reste plus qu'à lui crier : Seigneur, aie compassion de moi ! Le peu de bien que j'ai pu faire s'évanouit à mes yeux ; mes fautes, mes vivacités, mes négligences, restent seules comme rangées en bataille devant moi. Oh ! quel bonheur que d'avoir un Sauveur qui m'a pris mes péchés, sur

Digitized by Google

qui je puis me reposer avec confiance, et qui répéte à mon âme : Sois en paix ! »

En juin 1815 son état empira ; la paralysie s'était emparée de tout un côté de son corps, et elle avait beaucoup de peine à suivre la liaison de ses idées. « O mon Dieu, s'écriait-elle en regardant le ciel, si mes prières sont sans suite, si je ne peux que bégayer, tu les comprends néanmoins et tu les recevras. » Le 7 août eut lieu la cérémonie de la prestation du serment pour la nouvelle Confédération Helvétique. Elle se fit placer à la fenêtre, d'où elle put voir défiler le cortége qui se rendait à l'église, et elle put encore prier Dieu avec ferveur pour cette patrie terrestre qu'elle allait quitter. Elle passait chaque jour quelques heures étendue dans un fauteuil, le cœur toujours ouvert à tout témoignage de sympathie, et l'âme recueillie en la présence de son Sauveur. « Le Seigneur, disait-elle à une amie, a daigné me permettre de passer avec lui le Cédron, et de le suivre en Gethsémané. »

Le 22 septembre 1815, elle eut un violent accès de fièvre ; dès lors elle ne prononça plus une seule parole. Enfin, le 24 au soir, son âme fut délivrée des liens du corps et s'envola dans le

Digitized by Google

sein de Dieu, laissant après elle de long sregrets, et le souvenir d'une vie chrétienne et utilement remplie.

Cette belle mais humble histoire n'était pourtant, jusqu'ici, que très-peu connue parmi nous. C'est ce qui m'a porté à la recueillir. Puisse-t-elle aider quelques âmes à comprendre ce qu'il y a de bonheur et de paix à servir Dieu !

LAVIT, *ancien pasteur*.

Digitized by Google

GENÈVE RELIGIEUSE

EN 1868

1er Décembre 1868.

I

Nous serons brefs, comme d'ordinaire, sur nos principales sociétés religieuses, nous bornant à enregistrer quelques faits généraux.

La *Société biblique* avait encore, au 29 mars, jour de son Assemblée générale, un déficit de 3,300 francs. — Les déficits nous effrayent peu pourvu que les œuvres marchent. Un déficit, d'ailleurs, est toujours un très-éloquent appel à tous les amis de l'œuvre momentanément négligée.

La *Société des Missions* a collecté 38,547 francs, y compris environ 7000 provenant du Sou missionnaire. Le tout, sauf quelques allocations spéciales, a été envoyé à Bâle, car Genève n'a mal-

Digitized by Google

heureusement encore aucune œuvre missionnaire qui lui appartienne en propre. Mais notons, en passant, le prodigieux accroissement de l'œuvre de Bâle, dont le budget, cette année, s'est élevé à 846,000 francs.

La *Société des Disséminés* a dépensé environ 22,000 francs, 2000 de plus que ses recettes. Cent mille ne seraient pas trop pour les nombreux secours qu'elle distribue à tant d'Eglises, d'écoles, de lieux de culte. Nous la recommandons tout particulièrement aux amis de son œuvre; et qui pourrait ne pas en être l'ami?

La *Société évangélique* a reçu 107,600 francs, dont 47,000 de Genève, et en a consacré 47,000 à l'évangélisation extérieure, 39,000 au colportage, etc. Elle a, en France, 25 stations, desservies par 9 ministres, 10 évangélistes, 17 instituteurs ou institutrices. Ses colporteurs sont au nombre de 26, — 23 en France et 3 en Suisse.

La *Société pour l'observation du Dimanche* a vu ses efforts couronnés par quelques résultats positifs et réjouissants, les uns individuels, les autres publics. C'est sous son influence que la Société d'Utilité publique a ouvert un concours sur le repos hebdomadaire « au triple point de

Digitized by Google

vue des intérêts hygiéniques, économiques et moraux. » C'est aussi sous son influence que des réclamations pressantes ont été adressées au gouvernement fédéral au sujet des employés de la poste; et ces réclamations ont abouti au meilleur résultat qu'on pût attendre dans l'état de notre civilisation et de nos mœurs. Supprimer, le dimanche, le service des postes, il n'y fallait pas songer; mais il est maintenant posé en principe que chaque employé doit avoir, autant que faire se pourra, un dimanche de repos sur deux, et une demi-journée dans la semaine où il n'aura pas été libre le dimanche. Voilà un excellent précédent pour obtenir aussi quelque chose des administrations de chemins de fer.

La *Commission d'Évangélisation* a continué d'employer dans le canton six évangélistes, dont deux Allemands. Son rapport, présenté le 16 janvier à l'Assemblée générale, a mis vivement en relief la nécessité, l'importance et le succès de l'œuvre. Une œuvre nouvelle, entreprise sous l'influence et par les soins de la Commission, a donné déjà des résultats. Il s'agissait de ces unions illégitimes que révélaient constamment les rapports des évangélistes. Elles sont rares entre

Digitized by Google

Genevois et Genevoises, nombreuses entre Allemands suisses et Allemands d'outre-Rhin, et, dans ce dernier cas, la faute en est souvent aux difficultés de toute espèce dont gouvernements et communes entravent le mariage de leurs ressortissants. De là la nécessité d'une agence qui connaisse les voies, fasse les démarches, et puisse couvrir quelques frais. Le rapport constatait déjà 16 mariages faits, 8 près de l'être et 21 en tractation.

II

Deux séries de Conférences ont particulièrement attiré, l'hiver dernier, l'attention publique. Elles ont eu lieu dans la Salle de la Réformation, et c'était un spectacle émouvant que celui de ces deux mille hommes suivant attentivement et applaudissant avec enthousiasme des enseignements d'un ordre si élevé.

M. Naville a étudié le *Problème du Mal.* Sept sujets ont été successivement abordés : *Le Bien, — Le Mal, — Le Problème, — La Solution, — La Preuve, — Le Combat de la Vie, — Le Secours.* Tout a été dit depuis longtemps sur la

Digitized by Google

hauteur de vues et la remarquable éloquence dont M. Naville fait preuve dans son enseignement, — Deux séances sur *Le Devoir* ont été données ensuite pour les dames.

Tout a été dit aussi sur les qualités non moins remarquables, bien que tout autres, de l'enseignement de M. de Gasparin. Il a abordé, cette année, la grande et délicate question de l'*Egalité*, et l'a divisée aussi en sept sujets : *Egalité et Inégalité*, — *La Marche de l'Egalité dans l'histoire*, — *L'Egalité qui abaisse et l'Egalité qui élève*, — *L'Egalité par le Communisme*, — *L'Egalité par la liberté*, — *L'Egalité par l'Evangile*, — *Harmonies sociales*. On peut n'être pas toujours d'accord avec M. de Gasparin, qu'une ardente improvisation emporte quelquefois au-delà de sa propre pensée; mais on lui est néanmoins toujours reconnaissant des belles et bonnes heures que l'on passe avec lui.

Sans atteindre à un aussi grand succès de foule, M. de Rougemont nous a cependant intéressés vivement par ses quatre Conférences sur le surnaturel. *Le Dieu vivant*, — *Le Créateur*, — *L'homme*, — *L'histoire*, tels ont été ses quatre sujets. On sait quelle inépuisable érudition M. de Rougemont met au service de la foi.

Digitized by Google

Quoique nous ne parlions ordinairement pas, dans ce compte-rendu, des cours académiques officiels, nous mentionnerons le nouvel enseignement que M. Bouvier a donné, à la Faculté de Théologie, sur l'Histoire politique et religieuse des Juifs depuis Salomon jusqu'a la ruine de Jérusalem. On annonce aussi un cours de M. Munier sur l'Histoire de l'organisation de l'Eglise réformée de France, depuis l'Edit de Nantes jusqu'au décret de 1852.

M. Gaberel a donné, dans le vaste local du Cirque, sa séance ordinaire sur l'Escalade, chaque année enrichie de quelques nouveaux détails, fruit d'infatigables recherches. Deux séances auront lieu, cette année, dans la Salle de la Réformation, l'une pour la jeunesse, et l'autre pour tout le public. — Nous publions, dans notre présent volume, le 1817 du même auteur, Conférence tenue dans plusieurs temples de la ville et de la campagne, et qui s'est trouvée être comme une préparation à ce que nous allions avoir à faire pour nos confédérés, victimes des inondations. — Enfin, la Commission de la Vie Religieuse vient de prendre sous son patronage une série de séances où M. Gaberel se propose

Digitized by Google

d'esquisser rapidement toute l'histoire intérieure de Genève depuis la Réformation.

Une nouvelle *Salle du Dimanche*, ouverte dans les dépendances de la Salle de la Réformation, a offert aux ouvriers une série d'enseignements de tout genre, successivement donnés par douze professeurs.

De nombreuses séances ont eu lieu, comme d'ordinaire, à l'*Union chrétienne des Jeunes Gens*. Citons, en particulier, celles de M. Aug. Bost, sur l'Exposition universelle; de M. Paul, sur Bossuet; de M. Richard, sur *Genève de 1798 à 1815*.

Citons enfin celles de M. Trivier sur l'*Ameublement d'une église catholique*, curieux cours de controverse pratique. Ancien prêtre, M. Trivier n'ignore rien de ces misères du culte catholique.

Nous pourrions ne pas nous en tenir là, et trouver encore, dans la longue liste des cours, séances, conférences, etc., qui ont eu lieu l'hiver dernier, plus d'un sujet tenant, de près ou de loin, aux choses religieuses. Nous ne ferons pas ce dépouillement; mais qu'il nous soit permis de nous réjouir et d'être heureux d'un si grand développement d'intelligence et de ressources. Un

Digitized by Google

journal dont nous avons salué avec joie l'apparition, vu l'excellent esprit dont il s'est montré animé, la *Chronique Genevoise*, a publié en avril un tableau de 250 séances, données, en dehors de l'enseignement académique, par 72 personnes, anciens magistrats, pasteurs, ministres, professeurs et régents, militaires, médecins, ingénieurs, négociants, simples particuliers. Ces séances pourraient être classées comme suit ;

Philosophie et sujets religieux . .	45
Sciences naturelles	75
Histoire suisse ou de Genève . .	28
Sciences économiques, bienfaisance	22
Médecine	18
Histoire et archéologie	18
Art militaire	17
Géographie et voyages	12
Littérature	12
Sujets divers	3

A ce tableau devraient être ajoutées, outre les séances données (vingt ou trente) d'avril en décembre, les nombreuses séances régulières de nos sociétés savantes, séances, il est vrai, non publiques, mais réunissant néanmoins quelquefois beaucoup d'auditeurs.

Digitized by Google

On le voit : la richesse est grande. Que Dieu, qui nous la donne, nous donne aussi de nous en servir à sa gloire !

Et puisque nous parlons de cette richesse et de ecs ressources, pourquoi ne mentionnerions-nous pas la stabilité nouvelle que va prendre la Société de Lecture, dont la bibliothèque a facilité tant de travaux ? C'est cette bibliothèque qui, s'accroissant chaque jour et approchant de 60,000 volumes, allait la chasser de son domicile, de son berceau d'il y a cinquante ans. Mais où aller avec un pareil bagage ? Heureusement que la construction des bâtiments académiques va laisser libre tout ce que l'Académie occupait aux étages inférieurs de l'Hôtel du Musée. Une société s'est donc formée pour l'acquisition de l'Hôtel, et les actions, rapidement souscrites, garantissent à la Société de Lecture la possibilité de rester indéfiniment sous le toit qui l'a vue naître.

III

Notre presse religieuse a été notablement plus féconde que l'année dernière.

Digitized by Google

M. Herminjard a donné le deuxième volume de sa *Correspondance des Réformateurs de langue française*. Ce volume va de 1527 à 1532. Nous avons déjà dit l'importance de cette publication, importance qui va croissant, car plusieurs des dernières lettres ont été de vraies révélations.

M. Poulain a publié *L'œuvre des Missions Evangéliques, au point de vue de la divinité du christianisme*. C'est un excellent résumé d'apologétique par les faits.

Les faits parlent aussi bien haut, en faveur du christianisme évangélique, dans la publication de M. Claparède : *Blanche Gamond, ou une héroïne protestante*.

Une apologétique plus familière a inspiré, sous forme de roman, le volume de Melle Courriard : *Un Intérieur*.

Cinq sermons de M. le pasteur Guillermet, réunis sous le titre de *L'Evangile et la famille éprouvée*, sont une étude intéressante des épreuves de la famille *(Privations, Discorde, Inconduite, Maladie, Deuil)*. On y trouve partout l'expérience et le cœur du pasteur.

M. Aug. Bost a recueilli dans un petit volume quelques souvenirs de la vie de M. Malan. On

Digitized by Google

annonce une biographie plus complète par M. C. Malan fils.

M. Guers a publié deux ouvrages. Dans le premier *(Le sacrifice de Christ, son double aspect, ou la Rédemption selon la Bible)* ,il expose l'ancienne et stricte doctriue orthodoxe sur ce sujet ; dans le second *(La Cène du Seigneur et ses divers aspects),* il appelle d'une manière plus pratique l'attention des chrétieus sur l'œuvre rédemptrice du Sauveur.

Un volume de M. Naville, le *Problème du Mal,* renferme les Conférences dont nous avons parlé. Les deux sur *le Devoir* viennent aussi d'être publiées.

L'Enseignement de Jésus-Christ, par M. le pasteur Coulin, est le discours prononcé par lui lors de l'inauguration de la salle de la Réformation.

Jean Calvin, un des fondateurs des libertés modernes, est le discours prononcé à la même occasion par M. Merle d'Aubigné.

M. A. Roget a publié de nouvelles et intéressantes recherches sur *L'Eglise et l'Etat à Genève du vivant de Calvin.*

La vraie Genève, par M. le ministre Boissonnas, est une réponse à un pamphlet catholique contre Genève et la Réformation.

Digitized by Google

Dans son *Epitre aux fidèles du diocèse d'Hébron,* et dans une ou deux autres brochures, M. Trivier relève spirituellement certains traits de l'envahissement catholique parmis nous.

M. Ed. Barde a publié trois sermons, deux intitulés *Travail et Repos,* et le troisième *Une seule foi.* Ses *Deux jours au milieu des inondations* sont une peinture émouvante du fléau qui a dernièrement visité plusieurs parties de la Suisse.

Le sermon de M. Ferrier sur *Les publications religieuses* est destiné surtout à faire connaître l'œuvre de la société qui s'occupe de ces publications. M. Ferrier a eu l'heureuse idée de prêcher chaque année dans sa paroisse un sermon sur une de nos œuvres. Une quête spéciale se fait après le service, en faveur de l'œuvre recommandée. Gette quête a produit, cette année, environ 400 francs.

Le premier sermon prêché aux Pâquis, après l'inauguration du temple, l'a été par M. Chantre. Il a paru sous le titre de : *Gloire à Dieu!* — Ajoutons, puisque l'occasion s'en présente, que M. Chantre a déployé, dans toute cette affaire du temple des Pâquis, un zèle digne de tout éloge.

Quatre sermons (en allemand) par M. Ehni, pasteur de l'Eglise luthérienne, ont été lus avec

Digitized by Google

intérêt par les paroissiens de ce prédicateur distingué.

Un représentant du rationalisme moderne, par M. Duby, est le tableau des négations auxquelles s'abandonnent, en France, les partisans de la théologie nouvelle.

Un premier Arbre de Noël, par M. Bungener, est un récit de Noël emprunté à l'histoire des grandes luttes de la Hollande pour la liberté et l'Evangile.

Genève et les rives du Léman, par M. Rodolphe Rey, renferme des pages remarquablement écrites, des jugements d'une grande justesse, mais d'autres aussi d'une grande inexatitude, et témoignant sur plusieurs points d'une grande ignorance de nos affaires religieuses.

Le concours ouvert, selon l'usage, par la Compagnie des Pasteurs, a produit deux mémoires sur la première question *(Examen du livre de Jésus fils de Sirach),* et deux sur la seconde *(Le positivisme au point de vue religieux et moral).* Les auteurs, MM. Gillouin, Montet, Vielle et Doumergue, ont mérité tous quatre, quoique à des degrés divers, les éloges de la Compagnie.

Les deux questions proposées pour l'année pro-

Digitized by Google

chaine sont une « Etude sur la prédication catholique en France, » et une « Etude sur le *Systema Théologicum* de Leibnitz. »

La *Semaine Religieuse* a continué de nous tenir au courant de tous les faits intéressant la Religion et l'Eglise. Elle a commencé à publier, chaque trimestre, une revue des principales publications religieuses. Cette revue ne se croit pas obligée, comme c'est trop souvent le cas, de louer tout ouvrage religieux qui ne renferme rien de précisément mauvais; elle sait être sévère pour les publications décidément faibles, nulles ou à tendances dangereuses, et nous l'en remercions.

Sous le titre de *Théologie et Philosophie*, MM. Dandiran, Astié, Bouvier, Chastel, Oltramare, Amiel, P. Vaucher et Th. Claparède, ont fondé un journal trimestriel destiné à nous tenir au courant des grandes publications théologiques à l'étranger. La composition du Comité et certaines parties du programme avaient soulevé des objections que la pratique, en partie du moins, a réfutées, et, en résumé, nous avons eu bon nombre d'excellents articles. Ce journal promet de faire honneur à Genève, et d'occuper une place distinguée dans la littérature théologique.

Digitized by Google

Les *Lectures pour les enfants*, qui se publient à Lausanne, ne sont plus un journal exclusivement vaudois; notre Comité des Publications religieuses prête son concours à cette œuvre.

IV

La bienfaisance et tout ce qui s'y rapporte a joué un grand rôle cette année. Les misères exceptionnelles de l'hiver dernier ont nécessité de grands efforts, et, tout récemment, les inondations ont sollicité de la manière la plus émouvante notre piété patriotique et chrétienne. Ce qui nous plaît dans ce dernier mouvement, c'est qu'il ne s'arrête pas; tous paraissent comprendre qu'un si vaste désastre n'est pas de ceux envers lesquels on est quitte par quelque argent une fois donné. Genève arrivera, nous l'espérons, au chiffre de 200,000 francs, sans compter les dons en nature. Si deux ou trois cantons ont donné plus, que nos confédérés souffrants veuillent bien se rappeler combien nous sommes numériquement inférieurs. Si, en particulier, la collecte ordonnée par le Consistoire dans les temples n'a produit que 5,500 francs, c'est qu'à ce moment tout le monde, ou à peu

Digitized by Google

près, avait déjà donné. — Bien entendu qu'avec ces explications, nous ne voulons ni excuser ceux qui ont donné peu, ni persuader à qui que ce soit qu'on puisse regarder la dette comme bien suffisamment acquittée.

Il est clair, d'autre part, que ce qu'on a fait ou fera pour nos confédérés ne saurait être une cause légitime pour faire moins au dedans. Malgré de belles récoltes et la cherté moindre des denrées, l'hiver qui s'ouvre aura ses difficultés.

Sans préjuger ce qui se fera, constatons les services rendus l'hiver dernier par la *Société alimentaire genevoise,* fondée pour offrir à la population pauvre une nourriture saine et à bon marché.

Constatons aussi les services que continue à rendre la *Société de prévoyance pour l'hiver*. Plus de *deux mille* familles en font maintenant partie, et ont dernièrement reçu en bois, beurre et légumes, l'équivalent de ce qu'elles avaient versé toute l'année, chaque dimanche, entre les mains des collecteurs, et dont le total a presque atteint 50,000 francs.

Nous avons mentionné précédemment la *Collecte des vieux papiers,* qui trouve dans ces vieux

Digitized by Google

papiers, dont jadis on se débarrassait par le feu, des ressources pour plusieurs petites œuvres charitables, Annonçons aujourd'hui la *Collecte des vieux meubles*.-Que de gens en ont dans leur grenier ! On ne veut ni les brûler, ni les vendre ; on les laisse indéfiniment à la poussière et aux vers. Combien qui pourraient utilement avoir place dans l'humble demeure du pauvre ! Même ceux auxquels se rattachent des souvenirs de famille, n'est-ce pas, dans bien des cas, le meilleur emploi qu'on en puisse faire ? Ce vieux fauteuil sur lequel vous aurez vu jadis un aïeul ou une aïeule, n'est-ce pas en le donnant à quelque pauvre malade, à quelque vieillard infirme, que vous honorerez le mieux la mémoire des vieux parents qu'il vous rappelle ?

Nous avons sous les yeux les comptes-rendus de beaucoup d'établissements charitables trop connus pour que nous ayons à en parler chaque année. Les uns ont équilibré leur budget ; les autres sont plus ou moins en déficit ; tous parlent de besoins croissants, et de la nécessité d'augmenter leurs ressources. Plusieurs ventes ont eu lieu, presque toutes avec assez de succès. Les boîtes de la *Semaine Religieuse* ont produit environ 11,000

Digitized by Google

francs pour toute espèces d'œuvres, outre environ 4,000 pour les inondés.

Genève s'était jadis trop intéressée à l'affranchissement des Grecs, pour rester insensible aux malheurs récents de la Crète. Un comité, qui comptait plusieurs membres de celui d'il y a quarante ans, n'a pas eu de peine à renouer cette tradition de chrétienne et patriotique sympathie.

Il pourra paraître singulier qu'à propos de bienfaisance nous parlions d'une *Société pour la protection des animaux*, récemment fondée à Genève. Mais la lecture du premier rapport, rédigé par M. Eug. de Budé, montrerait vite, s'il en était besoin, à quel point tout se tient dans la charité chrétienne, et combien, en particulier, les enfants peuvent en faire l'apprentissage avec les animaux.

Nous n'avons plus à exprimer notre avis sur la loi qui a ôté aux anciennes communes genevoises la propriété exclusive de leurs anciens fonds de bienfaisance. Il ne nous reste qu'à faire des vœux pour que les intentions généreuses qui ont entraîné beaucoup de votes, se réalisent pour le bonheur du pays.

Digitized by Google

V.

M. Dufour-Heyer, depuis longtemps membre du Consistoire, vient de mourir. Administrateur habile, esprit régulier, cœur dévoué, sa perte sera vivement sentie partout où s'exerçait cette activité persévérante, ce dévouement sans bruit.

Il avait d'abord eu l'intention de se vouer à la théologie; le mauvais état de sa vue l'obligea d'y renoncer, et il entra dans la maison de banque de son père. Vice-président de la Caisse des Familles, régent de la Banque du Commerce, membre de la Commission communale des biens des anciens Genevois, partout, comme au Con- au Consistoire, une pensée sérieusement morale, un profond sentiment de devoir et de responsabilité, inspirait ses paroles et ses actes.

M. le pasteur Poulain n'appartenait pas à notre clergé; mais il y comptait de nombreux amis, et, fixé à Genève, il se proposait de prendre une part active à tous nos travaux. Dieu ne l'a pas permis.

M. Poulain, après avoir fait ses études à Genève, avait été successivement pasteur au Hâvre, à Lausanne et à Luneray. Prédicateur distingué,

Digitized by Google

écrivain plein de verve, il a lutté jusqu'au dernier moment contre la maladie qui lui avait imposé de renoncer aux fonctions du ministère. La rédaction du journal l'*Espérance*, qu'on l'avait sollicité d'accepter, le transporta quelque temps, au grand détriment de ses forces, parmi les tristes luttes de Paris. Il revint bientôt à Genève, mais pour y mourir.

Deux morts encore ne pourraient guère ne pas être au moins mentionnées dans nos pages.

La première est celle de Mme de Wette, si connue, trop connue, au gré de beaucoup de gens, par sa persévérance à solliciter pour les œuvres dont elle avait fait son affaire. Son souvenir vivra néanmoins longtemps dans beaucoup de cœurs; il vivra surtout chez ces veuves de Moravie auxquelles elle s'était spécialement consacrée.

La seconde mort est celle de Mme Eynard, que sa très-grande fortune dispensait de solliciter, mais que jamais on ne sollicita en vain pour aucune œuvre religieuse ou aucune misère. Sa perte a été un deuil public, et ce deuil aura dit éloquemment, nous l'espérons, à ceux qui pourraient l'oublier, quels devoirs la fortune impose, quel saint éclat elle peut donner à un nom.

Digitized by Google

M. Chapuis, après un long ministère à Satigny, a dû résigner ses fonctions ; les sollicitations unanimes de sa paroisse n'ont pu changer une détermination que sa santé lui imposait. — M. Doret lui a succédé.

Les mêmes motifs ont obligé M. Droin de quitter sa paroisse de Carouge, et les mêmes regrets l'ont accompagné dans sa retraite. — M. Balavoine a été élu à sa place.

Quand des hommes de cette valeur quittent le service officiel de l'Eglise, on est heureux quand on peut au moins se dire qu'ils ne sont point perdus pour elle, et que leurs forces réparées resteront, comme leur zèle, à sa disposition.

M. Balavoine avait dernièrement succédé, comme chapelain des classes inférieures du Collége, à M. Bonneton, principal de l'Ecole secondaire des jeunes filles, et qui avait désiré se concacrer tout entier à ces dernières fonctions. Le nouveau pasteur de Carouge a été remplacé au Collége par M. Rœhrich fils, précédemment pasteur à Stockholm.

MM. Chaponnière et Strœhlin ont été consacrés le 8 décembre, à Saint-Pierre, par M. Borel, modérateur de la Compagnie. Le discours de consé-

Digitized by Google

cration avait pour texte : « *Sanctifie-les par ta vérité ; ta Parole est la vérité.* » Le prédicateur a montré, avec autant d'onction que de vie, comment cette sanctification par la vérité est la condition indispensable de l'œuvre pastorale.

VI

Une innovation a été faite dans le service ordinaire du dimanche. Le Consistoire a décidé que le second chant aurait lieu immédiatement après le sermon. On était d'accord à reconnaître que c'était là sa véritable place ; mais on craignait d'offrir une facilité de plus aux personnes disposées à sortir après le sermon, oubliant que le sermon, après tout, n'est pas le culte. Cet inconvénient ne paraît pas s'être manifesté d'une manière sensible, et le public ordinaire du culte a vu la chose avec plaisir. — L'Eglise de Neuchâtel fait encore mieux. Le second chant s'annonce avec le premier, et est entonné par l'assemblée, sans nouvel avertissement, au moment où le prédicateur se rassied. On échappe ainsi au contraste qu'offre souvent cette froide annonce succédant tout à coup à une péroraison chaleureuse, et il y a quelque

Digitized by Google

chose d'émouvant dans ce chant qui part à l'instant même où le prédicateur vient de finir. Un psaume ou un cantique bien choisi rentre alors admirablement dans le courant des impressions reçues.

Trois Conférences préparatoires aux fêtes de Noël ont été prêchées, en Décembre, par MM. Choisy, Ferrier et Oltramare. Ils ont traité de la *Préparation du christianisme* chez les Païens, chez les Juifs, et par la prédication de Jean-Baptiste.

Des Conférences du même genre vont être prêchées par MM. Guillermet, Ed. Barde et Bungener. Trois noms de l'histoire évangélique — Zacharie, Marie, Elisabeth, — serviront de centres aux trois discours.

Les réunions ordinaires de la première semaine de Janvier n'ont plus leur popularité de 1860. Il serait bon peut-être d'aviser anx moyens d'attirer, comme alors, d'autres personnes que celles qui sont disposées à se rendre dans toute assemblée religieuse.

M. Coulin a prêché, comme l'hiver précédent, douze homélies qu'un très nombreux auditoire a suivies avec empressement. Une des premières,

Digitized by Google

éloquent appel à la libéralité chrétienne, amena, les jours suivants, plusieurs dons considérables.

Les Conférences dites de la Campagne ont été prêchées dans les temples de Jussy, Vandœuvres, Satigny, Cartigny et Eaux-Vives, par MM. Ferrier, Hirschgartner et Choisy. Elles ont eu pour sujet la Communion considérée dans sa nature, dans les dispositions à y apporter, dans les effets qu'elle doit produire.

La paroisse de Chêne a eu en particulier, avant Pâques, une série de Conférences prêchées par MM. Oltramare et Bungener. Celle de Carouge a eu les sermons de M. Guillermet sur *La Famille*, publiés depuis.

Il était question depuis longtemps de rédiger une liturgie militaire qui pût servir pour toutes les troupes protestantes de la Confédération. Elle a paru en allemand à Zurich il y a trois ans, et le Consistoire de Genève avait été chargé de s'entendre avec les autorités ecclésiastiques de Vaud et de Neuchâtel, pour arriver au même résultat dans les cantons de langue française. Mais une simple traduction aurait offert des inconvénients, les formes ordinaires du culte n'étant pas en tout les mêmes chez nos confédérés allemands et chez

Digitized by Google

nous. La liturgie allemande a donc seulement servi de base, et les trois cantons intéressés viennent de publier en commun celle qui sera mise entre les mains de leurs aumôniers militaires. Reste à publier un petit recueil de cantiques, ce qui aura lieu prochainement. Tous seront pris dans le psautier ordinaire, qui doit rester commun à tous les membres de l'Eglise.

Il a été dernièrement annoncé que l'Eglise libre de Genève a abrogé la règle d'après laquelle nul ne pouvait s'approcher de la Sainte-Cène sans l'autorisation préalable d'un pasteur ou d'un diacre ; l'accès de la table sainte est donc désormais, comme chez nous, ouvert à tous, sous la seule responsabilité de chacun devant Dieu. Nous ne pouvons pas avoir oublié que ce fut longtemps un des griefs formulés contre notre Eglise et contre toutes les Eglises nationales ; c'était, disait-on, exposer la Cène à des profanations. Nous le savons bien ; mais la décision prise nous montre une fois de plus combien il est difficile de ne pas en revenir, tôt ou tard, à la liberté, malgré les inconvénients qu'elle peut avoir.

Digitized by Google

VII

L'Eglise d'Ecosse a renouvelé cette année sa demande d'un temple pour la célébration de son culte pendant l'été. Le Consistoire, comme précédemment, a accordé le temple de l'Auditoire, et deux services y ont été célébrés chaque dimanche par MM. Craik et Nisbolt.

Bien des fois nous avons entretenu nos lecteurs du triste état de l'Eglise réformée allemande de Genève. Un fait étrange a eu lieu au commencement de cette année : l'Assemblée générale a décidé qu'il n'y aurait plus de culte, que tous les fonds de l'Eglise seraient désormais consacrés à l'école et aux pauvres. Cette mesure a eu l'incontestable avantage d'enlever les fonctions pastorales à un homme que ses antécédents et son incrédulité avouée auraient depuis longtemps dû en faire sortir ; mais, la chose faite, bien des membres auraient voulu reconstituer l'Eglise et appeler un autre pasteur. Malheureusement, dans une nouvelle Assemblée générale, la suppression du ministère et du culte a été maintenue ; toutefois, un des articles votés laisse subsister la possibi-

Digitized by Google

lité de les rétablir, et nous avons, pour l'avenir, bon espoir.

Il va sans dire que l'Eglise n'est réellement point sans culte. Notre Commission d'évangélisation, même du temps qu'un culte était supposé exister, avait maintès fois appelé de Berne ou de Bâle des pasteurs toujours bien accueillis par la portion croyante du troupeau. Depuis le vote abolissant le culte, le culte a été au contraire régulièrement célébré, à l'heure et au temple ordinaire (l'Auditoire), par M. Sarasin, de Bâle, sous la direction de qui la commission a placé ses deux évangélistes allemands.

Nous racontons, dans notre présent volume, l'inauguration, à Worms, du monument de Luther. L'intérêt que nous avons pris à cette solennité ne saurait avoir pour mesure le petit nombre d'entre nous qui y ont assisté. Nos frères d'Allemagne savent ce que Luther est pour nous, et nous avons souvent eu, ces dernières années, l'occasion de constater combien Calvin a grandi chez eux en ce siècle.

Digitized by Google

VIII

Nous avons rarement, dans notre Eglise, l'occasion d'assister à l'inauguration d'un temple. Il n'y en a eu, depuis le commencement du siècle, que quatre, Carouge, Chancy, Eaux-Vives, Plainpalais, auxquelles, il est vrai, s'ajoutent celles des chapelles de Vernier, Onex et Versoix. Dans la ville, il faut remonter au 15 décembre 1715 pour trouver une cérémonie semblable, car c'est alors que s'ouvrit le Temple-Neuf, dont la construction avait été décidée en 1708, mais dont la première pierre ne fut posée qu'en novembre 1713. La réouverture de Saint-Pierre en 1757, après la construction de la colonnade, et de la Madeleine en 1846, après des réparations considérables, ont été aussi presque des inaugurations.

C'est comme temple de la ville, quoique en dehors des anciennes limites, que le temple des Pâquis a été inauguré le 14 juin, et cette cérémonie, grand événement pour notre Eglise, l'a été, tout particulièrement, pour le quartier. On sait de combien de vœux cette construction était depuis longtemps l'objet. Si le quartier renferme

Digitized by Google

une nombreuse population étrangère et en quelque sorte nomade, qui ne se fût jamais inquiétée d'avoir un temple, c'était une raison de plus pour que la population genevoise et religieuse désirât pouvoir offrir à tous un lieu de culte abordable et commode. On sait aussi combien M. le pasteur Bourdillon avait mis son cœur à cette affaire, qu'il n'a pas eu la joie de voir même commencée. Mais il avait foi en l'avenir, et nous nous rappelons lui avoir un jour entendu dire, moitié riant, moitié sérieusement : « Le temple se bâtira ; j'ai déjà reçu vingt francs. »

C'est en 1852 que le projet commença à prendre quelque consistance ; en 1857, nouvelles délibérations, mais sans résultats bien positifs ; en 1865, enfin, sous les auspices du Consistoire, mais sous la direction d'un Comité spécial, on mit la main à l'œuvre. Le plan adopté fut celui de MM. Junod et Cramer ; l'architecte choisi, M. André Bourdillon. La façade, en style roman, est d'un remarquable effet, massive sans être lourde, et faisant éprouver à l'œil, à l'esprit aussi, cette espèce de satisfaction que l'on trouve dans l'assurance d'une solidité faite pour braver les siècles. L'ampleur de la façade et des deux tours basses

Digitized by Google

qui la flanquent fait paraître le corps de l'édifice un peu court ; un allongement est prévu et sera facile. Le clocher a les qualités de la façade, élégance et solidité. L'une des cloches est celle de l'ancien hôpital (Palais-de-Justice), et a appartenu à l'ancien couvent de Sainte-Claire, au haut de la rue Verdaine.

M. le pasteur Chalumeau, dans la paroisse duquel se trouve le temple, était naturellement désigné pour l'inaugurer. Il a parlé du culte « en esprit et en vérité, » insistant sur cette espèce d'appel perpétuel qu'un temple adresse à quiconque vit dans son voisinage, appel à servir Dieu, à aimer ses frères, à songer au temps qui passe et à l'éternité qui vient.

M. A. Girod, président du Comité, a fait la remise du temple à la Municipalité de Genève, qui en devient propriétaire au même titre que des autres temples de la ville ; M. Sarasin, président du Consistoire, en a pris possession au nom de l'Eglise, et, dans un discours plein de choses aussi bien pensées que bien dites, a montré l'œuvre religieuse succédant à l'œuvre matérielle, et commençant pour ne plus finir.

Une fête à Varembé, chez M. Gustave Revil-

Digitized by Google

liod, a réuni toutes les personnes qui avaient eu officiellement à prendre part à la cérémonie, et, le dimanche suivant, une fête a été donnée à tous les enfants du quartier, catholiques ou protestants.

Le temple de Genthod est à peu près achevé. Genthod avait le plus laid et le plus triste de tous nos temples de campagne ; il aura, de beaucoup, le plus élégant, élégant au dehors par sa remarquable architecture, élégant au dedans grâce à la généreuse émulation avec laquelle des dons spéciaux ont pourvu à tous les détails d'arrangement, d'ameublement. La commune a voté 20,000 francs; tout le reste, plus des trois quarts, a été fourni par les paroissiens.

Quant au matériel des anciens temples, nous n'avons guère à signaler qu'une réparation complète, et depuis longtemps désirée, de l'orgue de la Madeleine. Cet instrument, le meilleur de nos anciennes orgues, est de facture allemande, et excelle pour les *jeux de fonds*, si importants dans l'accompagnement du chant religieux. Il ne sert pas seulement pour le culte, mais pour la classe d'orgue du Conservatoire de Musique, sous M. Hæring, organiste de Saint-Pierre. Les réparations,

Digitized by Google

confiées à M. Le Normand, bien connu pour les travaux de ce genre, ont duré plus qu'on ne pensait, mais paraissent avoir très-bien réussi.

Nous renvoyons, pour divers détails d'administration intérieure, au *Bulletin du Consistoire*. Notons seulement que le projet de budget pour l'année courante évaluait les dépenses à 55,200 francs et les recettes assurées à 43,600; une somme d'environ 12,000 francs était donc à trouver en sus, et, nous l'espérons, se trouvera. Le bulletin fait observer que les dépenses, depuis 1860, ont augmenté d'environ 9,000 francs; que toutes les améliorations représentées par cette somme étaient réclamées par le public, et qu'il y a, par conséquent, de la part du public, engagement moral à y pourvoir.

IX

Le chant sacré a continué d'être l'objet de toute l'attention du Consistoire. Une troisième édition du nouveau Psautier a paru; elle a l'avantage d'avoir trois versets sous la musique, d'être d'un format moindre, et de ne coûter que 80 centimes l'exemplaire broché. Le livre d'orgue, grand et

Digitized by Google

beau cahier donnant l'accompagnement de tous les psaumes et cantiques, a pu, grâce aux sacrifices faits par la Commission intercantonale, être mis en vente à 4 francs. C'est un précieux secours offert aux personnes qui chantent en famille avec accompagnement de piano ou d'harmonium.

Les concerts de la Société de Chant Sacré, donnés l'un en novembre, pour l'inauguration de la nouvelle Clémence, l'autre en avril, le jour du Jeudi Saint, ont attiré, comme d'ordinaire, un public très-nombreux. D'autres concerts, soit tout entiers de musique sacrée, soit en partie seulement, ont été donnés par diverses sociétés ou orchestres. Notons, en particulier, ceux qui ont eu lieu, pour divers buts de bienfaisance, dans le temple de Saint-Gervais. Par le grand nombre de personnes appelées à y concourir, par le très-grand nombre d'auditeurs qu'attirait la modicité des prix, ces derniers concerts ont été une œuvre éminemment propre à populariser le goût de la musique religieuse. Mentionnons, enfin, les concerts d'orgue donnés chaque semaine à Saint-Pierre. S'ils n'attirent pas la foule, ce qu'on n'a jamais espéré, ils attirent, du moins, quelquefois en assez grand nombre, les étrangers en passage à Genève.

Digitized by Google

X

La *Société Pastorale suisse* s'est réunie à Liestal les 17, 18 et 19 du mois d'août. Nous n'avons pas à entrer ici dans les détails de la réception qu'avait préparée la cordiale hospitalité de nos confédérés de Bâle-Campagne.

Deux questions, selon l'usage, ont été traitées.

La première était celle des relations « *entre le christianisme et la culture,* » c'est-à-dire, selon le sens un peu vague du mot allemand, entre le christianisme et tout l'ensemble du mouvement intellectuel, scientifique, social, etc. Le rapport, présenté par M. le pasteur Tanner, dénotait un esprit à la fois évangélique et large, ami du progrès, mais ami sage et pieux. Il a mentionné avec éloge le rapport envoyé par la Section genevoise, et rédigé par M. Rœhrich fils.

La seconde question était celle de la *Réconciliation.* Le rapport, dont était chargé M. Ecklin, pasteur allemand à Neuchâtel, est un travail complet, unissant de fortes études à des convictions sérieuses. — Le rapport de la Section genevoise avait été rédigé par M. le pasteur Dufour.

Digitized by Google

La rotation ordinaire entre cantons (14 ans) va nous amener, l'an prochain, la Société Pastorale. L'assemblée de Liestal a désigné comme président, pour cette époque, M. le professeur Munier, président de la Section genevoise, et le Comité genevois devient Comité Central pour une année. Ce Comité vient d'être composé de MM. Munier, président, Coulin et Pronier, vice-présidents, Balavoine, Ehni et Rœhrich, secrétaires, Chantre, trésorier, Bungener, De la Harpe, Espérandieu, Guillermet, Henry et Viollier.

On remarquera, sans doute, quelle fraternelle entente a présidé au choix de ces noms. Ils nous sont un gage que l'assemblée de 1869 réunira dans une même pensée de fraternité chrétienne, d'amour pour le Maître commun, les serviteurs de toutes nos Eglises. Ils nous sont un gage aussi que notre population s'associera, comme en 1855, à cette fête, et que l'hospitalité offerte à nos confédérés sera digne d'eux et de nous.

La *Société de Zofingue*, quoique fondée à l'occasion du jubilé de la Réformation à Zurich, et principalement par des étudiants en théologie, n'est pas une société religieuse; et cependant, après les détails que nous avons eus sur la célé-

Digitized by Google

bration de son jubilé de cinquante ans, nous ne pouvons pas ne pas constater ce que cette réunion a eu de sérieux, et, à beaucoup d'égards, de religieux. La présence d'un nombre assez grand d'ecclésiastiques est loin d'avoir été la seule cause de ce fait ; magistrats, professeurs, artistes, négociants, industriels, venus par centaines se joindre à la jeunesse académique et retremper leurs souvenirs zofingiens, tous ont associé aux sentiments patriotiques quelque chose de plus élevé encore, et, soit à Zofingue même, soit à Lucerne, soit au Grütli, partout les paroles saluées des acclamations les plus vives ont été celles où la pensée de Dieu animait et vivifiait toutes les autres. A une époque où nous arrive le bruit de tant d'assemblées impies, couvrant de leurs applaudissements les plus abominables négations, on est heureux de voir dans notre Suisse tant de gens fidèles encore aux traditions et au Dieu de leurs pères.

Genève a eu, pour la seconde fois, l'honneur de voir siéger chez elle le *Congrès International pour les blessés*. L'œuvre de 1864 était incomplète ; il fallait, en particulier, s'occuper d'étendre à la marine les bienfaits de la convention d'alors.

Digitized by Google

Les formes si diverses et les chances si variées de la guerre sur mer rendaient cette tâche difficile. Le Congrès y a apporté tout le soin et tout le zèle nécessaires; un grand pas de plus a été fait dans la voie de l'humanité, et, par conséquent, vers l'abolition de la guerre, car si ces mesures, d'un côté, tendent à la rendre moins cruelle, elles en font, de l'autre, ressortir vivement l'horreur.

XI

Nous avons dernièrement assisté à une cérémonie bien pleine de vieux souvenirs, quoique l'objet en fût une chose toute nouvelle, la construction du bâtiment, ou plutôt du palais académique.

Plus d'une fois il nous est arrivé, en montrant à des étrangers notre ville, qu'ils demandassent à voir l'Académie. Nous répondions, à leur grande surprise, qu'elle n'était nulle part, ayant une salle ici, une autre là, et, en somme, point de chez-soi.

Nous ajoutions, il est vrai, non sans un peu d'orgueil, que, si elle n'était nulle part, elle était partout, et que son chez-soi, c'était Genève. Mais l'assertion, jadis tout à fait vraie, risquait de le

Digitized by Google

devenir beaucoup moins, et, au milieu des agrandissements et des embellissements de notre ville, il commençait à devenir, non-seulement étrange, mais souvent fort embarrassant, que les hautes études fussent si mal logées. De là, depuis quelques années, le projet de bâtir, et ce projet s'exécute aujourd'hui.

Le palais de l'Académie — car, si ce n'est pas le nom officiel, c'est le nom populaire — sera un immense édifice, le plus grand, croyons-nous, de toute la Suisse, du moins en étendue. Il se composera, autour d'une vaste cour, de trois bâtiments liés entre eux, mais distincts. Ceux de droite et de gauche, identiques, renfermeront l'un la Bibliothèque, l'autre les collections scientifiques. Le corps central renfermera les salles d'enseignement. Il est bâti aux frais de l'Etat, et le reste aux frais de la Ville. On parle de deux millions et demi. Nul Genevois ne regrettera cet argent-là, que diminuent, d'ailleurs, des dons plus ou moins considérables, dont nous aimons à croire que la source n'est pas tarie.

Il s'agissait, les fondations achevées, de poser la première pierre, les trois premières, plutôt, chaque édifice devant avoir la sienne, et c'est

Digitized by Google

ce qui a été fait, le 31 octobre, au milieu de toute la population en fête.

Le cortége, parti de l'Hôtel de Ville, avait à sa tête le Conseil d'Etat, le Grand Conseil et le Conseil Municipal. Venaient ensuite les professeurs de l'Académie, les fonctionnaires de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire, et, enfin, les étudiants.

Quatre discours ont été prononcés.

Le premier, celui de M. Richard, conseiller d'Etat, président du département de l'Instruction publique, a éloquemment et noblement lié le présent au passé, 1868 à 1559. L'omission du nom de Calvin a pourtant été remarquée, mais n'a servi, en somme, qu'à éveiller d'autant plus vivement le souvenir du fondateur de notre Académie.

M. Verchère, au nom du Grand Conseil, M. Braillard, au nom du Conseil Municipal, ont parlé de ce que Genève a dû, dans le passé, à sa réputation de ville savante et studieuse, et de ce qu'elle peut devoir encore, bien qu'en un siècle tout autre, aux nobles travaux de la pensée.

M. Munier, enfin, comme Recteur de l'Académie, s'est adressé surtout aux professeurs et aux étudiants. « Les autorités politiques, a-t-il

Digitized by Google

dit, ont fait leur devoir ; à nous de comprendre et de remplir le nôtre. » Et il a développé cette idée. Puis, en terminant : « Que Dieu, qui nous entend, scelle ces engagements dans nos cœurs, comme on a scellé sous nos yeux la première pierre des édifices où se déploieront nos communs efforts ! Que les générations qui s'y succéderont s'y préparent, par les travaux ardus de la pensée, à accroître incessamment le lustre et la prospérité de la patrie ! Que le patriotisme y grandisse en s'élevant au foyer de l'esprit qui se soumet la matière, et de la vérité dans tous ses domaines, en sorte que cet adage déjà vieux chez nous « *La République est au Collége* », soit vrai, toujours plus vrai, non du Collége seulement, mais de la pyramide de notre instruction publique, de la base au sommet ! Et pour terminer par un vœu plus complet et plus saint encore, auquel je vous convie tous, puisse ce monument, qui portera dans l'avenir le témoignage que la Genève du XIXe siècle était fidèle aux traditions libérales et au culte de la science que le XVIe siècle lui avait légués, être aussi le muet témoin de l'union de la famille genevoise tout entière, abritée, par la bonté de Dieu, sous le triple drapeau de la paix, de l'indépendance et de la liberté ! »

Digitized by Google

Des acclamations ont plus d'une fois interrompu ces paroles, auxquelles la voix de l'orateur, vibrante, émue, ajoutait une singulière puissance.

Toutes ces impressions, M. le professeur Amiel les avait d'avance résumées dans un chant par lequel les étudiants saluèrent la troisième et dernière pierre posée. Nous tenons à le conserver.

Jadis notre Genève, à la manière antique,
Hardiment, devant Dieu, se créant République,
Sur le roc du savoir fonda sa liberté.
Aujourd'hui, poursuivant l'œuvre de ces grands maîtres,
Nous faisons du rempart qui couvrit nos ancêtres
Un temple respecté !

Ce temple gardera, pour la cité future,
Les trésors de l'Histoire et ceux de la Nature ;
L'esprit veut tout connaître et doit tout réunir.
Désormais la pensée est la reine du monde;
Tout par elle déjà se détruit ou se fonde :
Préparons l'avenir !

Trois siècles ont passé sur notre Académie
Depuis que l'Etat libre, avec l'Eglise amie,
Parrains de son baptême, ont béni son berceau;
De ces temps glorieux la patrie a mémoire,
Et la jeune Genève à cette vieille gloire
Voudra mettre le sceau.

Digitized by Google

Oui, elle le voudra, elle le veut. Mais qu'elle ne se trompe pas sur les moyens d'y arriver. L'instruction peut n'être qu'une cause de décadence et de ruine morale. En développant largement les institutions qui s'y rapportent, nous pourrions n'avoir, en réalité, rien fait de bon pour l'avenir du pays. Une seule voie est sage : c'est que la moralité accompagne, dirige, domine l'instruction. Mais imposer à la moralité une pareille tâche et un tel rôle, c'est lui prescrire de chercher sa puissance ailleurs que dans la sagesse humaine, si facilement égarée, et même que dans la conscience, si facilement séduite.

C'est ce qu'avait si bien compris celui dont le nom a plané silencieusement sur la cérémonie du 31 octobre. Calvin ne séparait point la science de la moralité, ni la moralité du Dieu qui en est la source éternelle. « La crainte de l'Eternel est le commencement de la sagesse. » Voilà ce qu'il fit graver et ce qu'on peut lire encore sur la clef de voûte du portique où s'appuye le grand escalier du Collége. Et lorsque, le 5 juin 1559, furent inaugurées les institutions académiques, le premier recteur, Bèze, en exhortant la jeunesse à profiter des ressources nouvelles qui allaient leur

Digitized by Google

être offertes, ajoutait : « C'est afin qu'ayant bien profité en la vraie religion et connaissance de tous bons arts, vous puissiez avancer la gloire de Dieu et porter profit et honneur à votre pays et à tous les vôtres. »

XII

Et maintenant, par quoi terminerons-nous? Nos dernières paroles seront-elles tristes ou joyeuses?

Tristes, elles pourraient l'être; joyeuses, elles peuvent l'être aussi, car Dieu nous a donné plus d'un sujet de bénédiction. C'est ce que nous nous disions, par exemple, le 13 avril, lendemain de Pâques. Des rapports unanimes nous permettaient de constater, avec joie et actions de grâces, que rarement ce grand jour avait été célébré, dans notre Eglise, avec autant d'empressement. Etait-ce à cause des circonstances pénibles dont le pays venait de sortir, ou des incertitudes redoutables qui planaient sur l'Europe et sur le monde? Etait-ce sous l'influence des appels de tout genre qui avaient retenti dans nos chaires et ailleurs? Etait-ce simplement par une bénédiction spéciale de Celui qui incline les cœurs où il lui plaît? —

Digitized by Google

Ces causes ne s'excluent point l'une l'autre; elles pouvaient avoir toutes concouru au résultat.

Nous savons tout ce qu'on peut dire sur les manifestations de ce genre; nous n'avons point la pensée d'ériger en parfaits chrétiens ces milliers que nous avons vus, à Pâques, remplir nos temples de la ville et de la campagne, et s'approcher, la plupart, de la table sainte. Mais l'ensemble n'en a pas moins été un beau spectacle, et, d'ailleurs, quand l'élan général est fort, vivant, n'est-il pas permis de penser que la piété individuelle y gagne, que des tièdes se réchauffent, et que des fruits durables sont cueillis par un plus grand nombre?

Nous savons aussi qu'à côté de ce grand courant chrétien, celui de l'incrédulité, de l'immoralité, du mal, enfin, sous toutes ses formes, poursuit sa désastreuse marche. L'arrêter, impossible; le ralentir, même, paraît quelquefois impossible aussi, tant l'impulsion est forte, tant elle est maintenue et fortifiée encore par des circonstances dont la plupart échappent à notre action. Mais que nous devions ou non être vainqueurs dans cette éternelle lutte du bien contre le mal, de la lumière contre les ténèbres, le de-

Digitized by Google

voir d'être fidèles, zélés et courageux, n'en subsiste pas moins dans son entier, et, quand le Seigneur nous donne, dans quelque occasion solennelle, de remplir ce devoir un peu mieux qu'à l'ordinaire, sachons voir là un encouragement à poursuivre, sous son regard, le saint combat de la foi.

Poursuivons donc. Il le faut pour le salut de nos âmes, but définitif, immuable, de tout bon combat sur cette terre. Il le faut pour l'avancement du règne de Dieu, dont nous sommes tous responsables. Il le faut pour la prospérité, pour la gloire de l'Eglise dont Dieu nous a faits membres, et à laquelle un poste d'honneur est confié dans cette sainte guerre. Plus que jamais elle a besoin de tous ses enfants, de tout leur zèle ; plus que jamais ils seraient aveugles et coupables s'ils négligeaient leur glorieuse tâche.

Digitized by Google

LA PRIÈRE.

Vous entendrez dire que la prière appartient à l'enfance de l'humanité, et disparaît peu à peu devant les lumières de la réflexion, devant les résultats de la culture moderne. C'est une question de fait; et je ne vois pas que le fait énoncé soit exact. L'instinct de la prière semble exister de nos jours aussi puissant que jadis. L'art y compte si bien qu'il y fait toujours appel. Pour éliminer des productions de l'art l'idée et le sentiment de la prière, il faudrait déchirer les plus belles pages, je ne dirai pas de Racine, mais de Hugo, de Lamartine, de Musset; il faudrait effacer les plus belles toiles de nos musées de peinture; il faudrait imposer silence aux expressions les plus élevées de la musique, car c'est toujours lorsqu'elle atteint les accents de la prière que la musique arrive aux plus hauts sommets de l'art. Remarquez que je ne parle pas ici des sentiments personnels des artistes, mais d'un sentiment général auquel ils ne s'adresseraient pas si ce sentiment avait disparu. Est-ce la science qui se trouve en contradiction avec la prière? S'il en était ainsi,

Digitized by Google

Kepler, ce me semble, en aurait eu le soupçon, Newton s'en serait douté, et Faraday ne viendrait pas de mourir en laissant au monde savant l'exemple d'une piété égale à son génie.

Il ne semble donc pas, à consulter les faits, que la prière disparaisse devant la culture moderne, ainsi que quelques-uns l'affirment, Mais l'objection capitale est mise sur le compte de la philosophie. On dit, au nom de la philosophie, que la prière n'est pas raisonnable. Le propos est grave; car si nous sommes souvent obligés de faire des choses contraires aux raisonnements des hommes, nous ne devons rien faire de contraire à la raison, à la raison primitive et vraie telle que Dieu l'a placée en nous. Mais y a-t-il vraiment incompatibilité entre la philosophie et la prière? J'ai fait connaissance, dans mes études, avec un grand nombre de philosophes, soit dans le temps présent, soit dans les siècles passés. Il en est plusieurs, je vous l'assure, et d'entre les plus grands, qui étaient des hommes pieux et qui priaient comme de petits enfants, car il n'y a pas deux manières de prier. Aujourd'hui même, en feuilletant, avant de me rendre ici, un livre qui sort de presse, la *Vie des savants illustres*, de M. Figuier,

Digitized by Google

je suis tombé sur le récit de la mort d'un philosophe célèbre, d'un hardi novateur, Pierre Ramus, qui mourut victime des massacres de la Saint-Barthélemy. Quand il se trouva en face des assassins qui entrèrent dans son cabinet de travail, dont ils avaient enfoncé la porte, il demanda un instant, un seul instant, et prononça à haute voix ces paroles de prière, qui nous ont été conservées : « O mon Dieu, j'ai péché contre toi ; j'ai « fait le mal en ta présence. Tes jugements sont « justice et vérité. Aie pitié de moi et pardonne » à ces malheureux : ils ne savent ce qu'ils font. » Lorsque Descartes, esprit libre et puissant s'il en fut, subit les atteintes mortelles de sa dernière maladie, il tomba dans une sorte de délire qui n'altérait pas l'enchaînement de ses pensées. Ceux qui écoutaient ses paroles suprêmes furent étonnés d'entendre que ce géomètre, ce métaphysicien, ne parlait pas des sciences qui l'avaient tant occupé, mais des grandeurs de Dieu et de la misère des hommes. Je ne veux pas multiplier ces exemples; un seul encore. Il est un philosophe dont j'ai étudié longtemps la vie et les écrits : Maine de Biran. Maine de Biran parvint, comme administrateur et homme d'Etat, à de hautes fonctions

Digitized by Google

politiques; mais il fut toujours entraîné, par un irrésistible instinct, à l'observation de lui-même et à l'étude des grandes questions de la destinée humaine. Ce qui fait sa valeur dans l'ordre de la science, le voici. Mieux et plus qu'on ne l'avait fait avant lui, il a reconnu le rôle de la volonté dans toutes les manifestations de la vie humaine. Il a discerné la part de la volonté, non-seulement dans nos actes, mais dans nos idées, dans nos sentiments, et jusque dans nos sensations corporelles. Or, en même temps qu'il constatait de plus en plus, par une analyse savante, le rôle de la volonté et ce qu'elle doit être dans la vie de l'homme, en même temps, par une expérience prolongée et souvent douloureuse, il constatait aussi la faiblesse de la volonté. Par un mouvement de l'âme lent, continu, prolongé pendant des années, et qui, au milieu d'incertitudes et d'oscillations, a toujours été fondamentalement dirigé dans le même sens, il se tourna vers Dieu et mourut en priant. Il n'y a donc pas incompatibilité entre la philosophie et la prière, pas plus au temps où nous sommes qu'au siècle de Descartes et aux jours ou vivait Ramus.

ERNEST NAVILLE.

(*Le Problème du Mal.*)

Digitized by Google

PERSONNEL ECCLÉSIASTIQUE

CONSISTOIRE

MM. Colladon, *Président* [1].
Tournier, pasteur, *Vice-Président*.
Bossi, *Secrétaire*.
Guillermet, pasteur.
Cramer, Louis.

} Commission exécutive.

Membres ecclésiastiques.

MM.	MM.
Bordier, François.	Guillermet, François.
Bret, François.	Munier, David.
Coulin, Frank.	Tournier, Louis.

1. Les Adresses des personnes nommées dans ce tableau se trouvent plus loin dans une table alphabétique.

Digitized by Google

Membres laïques.

MM.	MM.
Alizier, Marc.	Jouard-Cellier.
Audéoud, Frédéric.	Krieg, Adrien.
Bastard, John.	Ladé, Louis.
Bossi, Arthur.	Marcillac, François.
Bourdillon, André.	Meylan, Théodore.
Colladon, Eugène.	Mirabaud, Georges.
Cramer, Louis.	Paris, Moïse.
De Morsier, Eugène.	Plantamour, Philippe.
Des Gouttes, Adolphe.	Reverdin, Adolphe.
Dufour, Edouard (décédé).	Revilliod-Fæsch.
Eggly, Antoine.	Romieux, François.
Fæsch, Alphonse.	Sarasin, Maurice.
Galopin, Charles.	

Présidents des Sections et Commissions permanentes du Consistoire.

Section du culte	*Présidt*	M. Colladon.
Section paroissiale de la ville	»	M. Guillermet.
Section paroissiale de la campagne	»	M. Bossi.
Commission de surveillance de l'enseignement religieux .	»	M. Cramer.
Commission des délégués auprès des cinq diaconies . .	»	M. Bossi.
Commission de musique sacrée	»	M. Tournier.
Commission des catéchumènes	»	M. Guillermet.

Secrétaire-adjoint du Consistoire.

M. Eugène Ritter.

Digitized by Google

Le bureau du Consistoire, place de la Taconnerie, 2, est ouvert tous les jours, de 8 heures à midi et de 1 h. 1/2 à 3 heures, excepté le dimanche, le jeudi et les jours fériés.

COMPAGNIE DES PASTEURS

MM. Henry, *Modérateur*.
Jaquet, *Vice-Président*.
Siordet, *Secrétaire*.

Professeurs en théologie.

MM.
Munier, David.
Chastel, Etienne.
Oltramare, Hugues.

MM.
Bouvier, Auguste.
Cougnard, John.

Pasteurs en office.

A la ville.

MM.
Le Fort, Frédéric.
Oltramare, Hugues.
Bordier, François.
Borel, Théodore.
Jaquet, Louis.
Guillermet, François.
Tournier, Louis.
Henry, Etienne.

MM.
Bret, François.
Vaucher, Ernest.
Chantre, Auguste.
Chalumeau, François.
Viollier, Joseph.
Siordet, Frédéric.
Richard, Joseph.

Digitized by Google

A la campagne.

MM.	MM.
Coulin, Franck.	Goty, Edouard.
Thomas, Louis.	Reymond, Charles.
Vallette, Louis.	Barde, Edouard.
Hirschgartner, Albert.	Champendal, Henri.
Gœtz, Isaac.	Bruno, Albin.
Dufour, Jean-Jacques.	Naef, François.
Ferrier, Henri.	Doret, Marc.
Braschoss, Louis.	Balavoine, Hippolyte.

Pasteurs émérites.

MM.	MM.
Thouron, André.	Claparède, Jean-Louis.
Coulin, Etienne.	Picot, Eugène.

Bedeau du Consistoire et de la Compagnie,

M. Voirrier, Henri.

Ecclésiastiques ne faisant pas partie de la Compagnie des Pasteurs.

Anciens Pasteurs de l'Église de Genève.

Archinard, André.	Dandiran, Eugène.
Barde, Charles.	Delétra, François.
Bedot, Charles.	Droin, Moïse.
Bourrit, Octave.	Duby, John.
Chapuis, François.	Eymar, Albert.
Chenevière, Charles.	Henry, François.
Chenevière, J.-J.-Caton.	Lavit, Alexandre.
Claparède, Théodore.	Martin, Jacques.

Digitized by Google

MM.
Pallard, Jules.
Paul, Théodore.
Ramu, Alexandre.
Rœhrich, Louis.
Segond, Louis.

MM.
Teysseire, Elie.
Théremin, François.
Vaucher-Mouchon.
Viguet, Octave.

Ministres.

MM.
Anspach, *ancien pasteur*.
Boissonnas, *a. p. à Livourne*.
Bonneton.
Briquet, Alphonse.
Bungener, Félix.
Chaponnière, François.
Châtelain, Philippe.
Cherbuliez-Bourrit.
Choisy, *pasteur à Vernier*.
Claparède-Appia, *chapelain de l'Hôpital*.
Croisier, Charles.
David, Pierre-Franc.
Dubois, Henri.
Dubois, Ch., *past. à Zurich*.
Empaytaz, *p. à Sonvilliers*.
Ferrière, Emmanuel.
Freundler, Albert.

MM.
Gaberel, *chapelain des prisons*.
Gambini, H., *past. à Berlin*.
Geisendorf, *ancien pasteur*.
Jaquemot, Henri.
Lecoultre, Elie.
Lütscher, *ancien pasteur*.
Martin, Charles.
Mittendorff, Eugène.
Naville, Ernest, *anc. prof.*
Richard, *a. p. aux Ollières*.
Rœhrich, *a. p. à Stockholm*.
Sautter, *anc. past. à Alger*.
Stræhlin, Ernest.
Thomas, Auguste.
Tissot, David.
Vernet, Marc.
Vulliemoz.

Digitized by Google

DIACONIES DE LA VILLE DE GENÈVE [1]

Diaconie de Saint-Pierre

Président : M. Viollier-Rey.
Secrétaire : M. Paul Cramer.

DIZAINES de MM. les pasteurs Oltramare, Tournier et Bret.
Diacres : MM. Cramer, Paul; — Chaillet, Henry; — Fourcy-Christinet; — Odier, James; — Pâris, Isaac; — Segond, anc. past.; — Viollier-Rey.

Diaconie de la Madeleine

Président : M. Pictet, Edmond.
Secrétaire : M. Vernes-Prescott.

DIZAINES de M. le pasteur Borel.
Diacres : MM. Mara, Jn-Paul; — Pictet, Edmond.

DIZAINES de M. le pasteur Guillermet.
Diacres : MM. Alizier, Marc; — Bourdillon, André; — Jouard-Cellier; — Maget, Isaac; — Rochette, Gustave; — Wartmann, Marc; — Dunant, docteur.

DIZAINES de M. le pasteur Henry.
Diacres : MM. Bossi, Arthur; — Guillermet, Jules; — Penard, Adrien; — Penard, Ernest.

[1] Ce tableau indique les noms de MM. les pasteurs et diacres des cinq diaconies de la ville. Les noms de MM. les diacres suivent immédiatement les noms des pasteurs dans les dizaines desquels ils exercent leurs fonctions.

Digitized by Google

Diaconie du Temple-Neuf

Président : M. Pallard, anc. past.
Secrétaire : M. Théodore Pallard.

DIZAINES de M. le pasteur Jaquet.
Diacres : MM. Johannot, Louis ; — Long-Ducommun ; — Œttinger, Jn-Georges ; — Spiess, docteur.
DIZAINES de M. le pasteur Viollier.
Diacres : MM. Chalumeau, Charles ; — de Stoutz, Fréd. ; — Fourcy, Ch. Ed. ; — Heyer, Théophile ; — Ramu, Edouard.
DIZAINE de M. le pasteur Siordet.
Diacres : MM. Bruno, F. ; Filliol, Frédéric ; — Pallard, Théodore.

Diaconie de Saint-Gervais-Sud

Président : M. Bujard.
Secrétaire : M. Louis Boissonnas.

DIZAINES de M. le pasteur Le Fort.
Diacres : MM. Bujard, Jean-Daniel ; — Gay-Guédin ; — Rosier, Pierre ; — Moulin, Marc ; — Plojoux, Jules ; — Szekelyhidi, Louis.
DIZAINE de M. le pasteur Bordier.
Diacres : MM. Autran, J.-P.-Isaac ; — Boissonnas, Louis ; — Lévrier, Jaques ; — Emetaz, M.-M. ; — Ladé, Louis ; — Lossier-Glardon ; — Rosselet, Louis ; — Reymond, Al.-François.
DIZAINES de M. le pasteur Vaucher.
Diacres ; MM. Calandrin, Louis ; — Calame, Louis ; — Grobéty, Emile ; — Malan, Jn-Pierre ; — Meylan-Solbrig ; — Neydeck-Solier ; — Zehfus, Louis.

Digitized by Google

Diaconie de Saint-Gervais-Nord et Pâquis

Président : M. Ritter, Eugène.
Secrétaire : M. Bourdillon, Auguste.

DIZAINES de M. le pasteur Chantre.
Diacres : MM. Dupuis-Rey; — Galopin, Charles; — Lavit, anc. pasteur; — Ritter, Eugène.

DIZAINES de M. le pasteur Chalumeau.
Diacres : MM. Bourdillon, Aug.; — Breitenstein, Samuel; — Brandt, Lucien; — Dumont, Louis-Benjamin; — Magnin, Jn-Jacques; — Rüff, Charles.

DIZAINES de M. le pasteur Richard.
Diacres : MM. Huguenin, Auguste; — Le Grand-Roy, Charles; — Monod, Edouard; — Morhardt, Louis.
Docteurs : MM. Baylon et Julliard fils.

Digitized by Google

DOMICILES

DE

MM. LES PASTEURS DE LA VILLE ET DE LA BANLIEUE

MM.	Le Fort . . .	Corraterie, 6.
	Oltramare . .	Belles-Filles, 1.
	Bordier . . .	Bonivard, 4.
	Borel	Vieux-Collége, 8.
	Jaquet	Rhône, 57.
	Guillermet . .	Chanoines, 2.
	Tournier . . .	Belles-Filles, 3.
	Henry	Chanoines, 10.
	Bret	Beauregard, 1.
	Vaucher . . .	Place des XXII-Cantons, 3.
	Chantre . . .	Quai-de-l'Ile, 5.
	Chalumeau . .	Rue des Alpes, 3.
	Viollier . . .	Tabazan, 3.
	Siordet. . . .	Saint-Antoine, 16.
	Richard . . .	Bonivard, 12.
	Hirschgartner .	Chemin du Vieux-Pont, 154.
	Goetz	Chemin du Mail, 149.
	Ferrier . . .	Chemin du Pré-l'Evêque, 18.

Digitized by Google

RÉPARTITION

ENTRE

MESSIEURS LES PASTEURS

DES RUES DE LA VILLE

ET

DES CHEMINS DE LA BANLIEUE

Janvier 1869 [1]

Adhémar-Fabri (rue)	M. Chalumeau.
Allemands (rue des), n^os pairs . .	M. Viollier.
Id. » impairs . .	M. Jaquet.
Alpes (place des), » » . .	M. Chalumeau.
Alpes (rue des), n^os pairs . . .	M. Chalumeau.
Id. » impairs . . .	M. Richard.
Arquebuse (rue de l'), n^os pairs . .	M. Gœtz.
Id. » impairs. .	M. Viollier.
Athénée (rue de l')	M. Bret.
Bains d'Arve (chemin des)	M. Gœtz.
Barrières (rue des)	M. Oltramare.

[1] Ce travail est aussi exact que le permet l'état actuel de transformation des abords de la ville.

La paroisse des Eaux-Vives étant desservie par un seul pasteur, on n'a mentionné, pour ce qui la concerne, que les chemins limitrophes sur lesquels il aurait pu y avoir des doutes.

Pour le quartier des Pâquis, pour ceux qui entourent la gare et pour la paroisse de Plainpalais, on a indiqué nominativement les rues et les principaux chemins.

Digitized by Google

Bastion d'Hollande	M. Viollier.
Bastions (cours des)	M. Bret.
Battoirs (chemin des)	M. Gœtz.
Bazar (passage du)	M. Chantre.
Beauregard (rue de)	M. Bret.
Bel-Air (place de)	M. Jaquet.
Belles-Filles (rue des)	M. Bret.
Bémont (rue de)	M. Viollier.
Bergues (hôtel des)	M. Richard.
Bergues (place des)	M. Chantre.
Bergues (quai des)	M. Le Fort.
Berthelier (rue)	M. Chantre.
Besançon-Hugues (quai) . . .	M. Jaquet.
Bonivard (rue)	M. Richard.
Bosquets (chemin des)	M. Vaucher.
Boucheries (rue des)	M. Henry.
Boulangerie (rue de la). . . .	M. Tournier.
Bourg-de-Four (place du) . . .	M. Bret.
Buis (chemin des), n^os pairs. . .	M. Chalumeau.
Calabri (rue du)	M. Bret.
Carouge (route de), dep. la ville, à gauche	M. Hirschgartner.
Id. à droite, jusqu'au chemin du Vieux-Pont. . . .	M. Hirschgartner.
Id. à droite, depuis le chemin du Vieux-Pont . . .	M. Gœtz.
Carouge (rue de), jusqu'à l'octroi. .	M. Viollier.
Casemates (rue des)	M. Bret.
Cendrier (passage du).	M. Chantre.
Cendrier (rue du)	M. Chantre.
Centrale (rue), n^os pairs . . .	M. Viollier.
Id. » impairs . . .	M. Jaquet.

Digitized by Google

Champel (place de)	M. Bret.
Champel (partie hors de la ville) . .	M. Hirschgartner.
Chanoines (rue des), nos pairs . .	M. Tournier.
Id. » impairs . .	M. Oltramare.
Chantepoulet (rue), nos pairs . .	M. Richard.
Id. » impairs . .	M. Chantre.
Charles-Bonnet (rue)	M. Bret.
Chaudronniers (rue des), nos pairs .	M. Bret.
Id. » impairs .	M. Henry.
Chausse-Coqs (rue)	M. Bret.
Chemin-Neuf	M. Hirschgartner.
Cheval-Blanc (rue du)	M. Tournier.
Chevelu (place), nos pairs . . .	M. Chantre.
Id. » impairs . . .	M. Le Fort.
Cité (rue de la)	M. Viollier.
Cloche (rue de la)	M. Chalumeau.
Cloître (rue du)	M. Bret.
Cluse (la)	M. Hirschgartner.
Commerce (rue du)	M. Jaquet.
Conservatoire (rue du).	M. Viollier.
Contamines (square et route des). .	M. Ferrier.
Corderie (cité de la)	M. Vaucher.
Cornavin (place de), nos pairs . .	M. Richard.
Cornavin (rue de), » pairs de 2 à 16	M. Richard.
Id. nos pairs de 18 à 22, et nos impairs	M. Chantre.
Corps-Saints (rue des)	M. Vaucher.
Corraterie (rue de la)	M. Viollier.
Couchant (chemin du).	M. Gœtz.
Coulouvrenière (quai de la) . . .	M. Viollier.
Coulouvrenière (quartier de la) . .	M. Gœtz.
Cour-St-Pierre (place de la) . .	M. Bret.

Digitized by Google

Coutance (rue de), nos pairs . . .	M. Richard.
Coutance (rue de), nos impairs . .	M. Le Fort.
Croix d'or (rue de la), nos pairs . .	M. Guillermet.
Id. » impres de 1 à 29	M. Borel.
Id. » impes de 31 à 39	M. Henry.
Cropettes (les)	M. Vaucher.
Dancet (chemin)	M. Gœtz.
Délices (chemin des)	M. Vaucher.
Eaux-Vives (quai des), nos 2 à 12. .	M. Borel.
Id. depuis n° 14 .	M. Ferrier.
Eaux-Vives (toute la commune des) .	M. Ferrier.
Ecole (rue de l')	M. Chalumeau.
Enfer (rue d')	M. Guillermet.
Entrepôt (rue de l'), jusqu'au n° 12. .	M. Richard.
Id. à partir du n° 12. .	M. Chalumeau.
Étuves (rue des), nos pairs . . .	M. Le Fort.
Id. » impairs . .	M. Richard.
Id. (quai des)	M. Le Fort.
Évêché (rue de l')	M. Bret.
Eynard (rue)	M. Bret.
Florissant (chemin de), à droite, depuis la ville. . .	M. Hirschgartner.
Id. à gauche, depuis la ville .	M. Ferrier.
Fontaine (rue de la)	M. Guillermet.
Fort-Barreau	M. Vaucher.
Fort-de-l'Écluse (place du), nos pairs .	M. Jaquet.
Id. id. » impairs	M. Guillermet.
Fosse-aux-Ours (chemin de la) . .	M. Vaucher.
Fossé-Vert (rue du)	M. Chalumeau.
Four (allée du)	M. Jaquet.
Fusterie (place de la)	M. Jaquet.

Digitized by Google

Fusterie (place de la petite). . . . M. Jaquet.
Gares (rue des) . . . . . M. Vaucher.
Gevray (rue) . . . . . M. Chalumeau.
Gex (rue de) . . . . . M. Vaucher.
Gourgas (chemin) . . . . . M. Gœtz.
Grand-Mézel . . . . . M. Tournier.
Grand'Rue . . . . . M. Tournier.
Granges (rue des) . . . . . M. Tournier.
Grenade (rue de la) . . . . . M. Chalumeau.
Grenus (place) . . . . . M. Richard.
Grenus (rue) . . . . . M. Richard.
Grottes (quartier, rue, place et avenue des) M. Vaucher.
Grütli (rue du) . . . . . M. Viollier.
Guillaume-Tell (rue), nos pairs . . M. Le Fort.
Id. » impairs . . M. Chantre.
Helvétique (boulevard), du boulevard de Plainpalais à la rue de Malagnou M. Bret.
Id. de la rue de Malagnou à la rue Versonnex . . . . . M. Borel.
Hollande (rue de) . . . . . M. Viollier.
Hôtel-de-Ville (rue de l') . . . . M. Bret.
Industrie (rue de l') . . . . . M. Vaucher.
Ile (quai de l') . . . . . M. Le Fort.
Ile (rue de l') . . . . . M. Le Fort.
Jardins (rue des). . . . . M. Bret.
Jardin Botanique . . . . . M. Viollier.
Kléberg (rue), nos pairs jusqu'à 14 et impres M. Chantre.
Id. nos 14 et 16 . . . . M. Richard.
Lac (place du), nos pairs . . . . M. Jaquet.
Id. » impairs . . . . M. Borel.
Lac (ruelle du) . . . . . M. Ferrier.

Digitized by Google

Lausanne (rue de), nos 1 à 5, 2 à 12 .	M. Richard.
Id. nos depuis 7, et depuis 14. .	M. Chalumeau.
Léman (quai du).	M. Chalumeau.
Léman (rue du)	M. Chalumeau.
Levant (rue du)	M. Chalumeau.
Lévrier (rue)	M. Richard.
Limbes (rue des).	M. Guillermet.
Lion-d'or (allée du)	M. Jaquet.
Longemalle (place de). . . .	M. Borel.
Lyon (route de), partie dans la ville. .	M. Vaucher.
Machine (rue de la)	M. Le Fort.
Madeleine (place de la), nos pairs. .	M. Oltramare.
Id. id. » impairs .	M. Guillermet.
Madeleine (place de la petite), sauf n° 28	M. Oltramare.
Id. id. n° 28 .	M. Guillermet.
Madeleine (rue de la), nos pairs . .	M. Oltramare.
Id. id. » impairs .	M. Guillermet.
Mail (chemin du)	M. Gœtz.
Malagnou (chemin de). . . .	M. Ferrier.
Malagnou (rue de)	M. Borel.
Malbuisson (allée)	M. Siordet.
Manége (rue du) et rue *Neuve du Manége*	M. Bret.
Marchandises (rue des) . . .	M. Vaucher.
Marché (rue du), nos pairs . . .	M. Jaquet.
Id. » impairs . .	M. Siordet.
Marjolaine (allée de la) . . .	M. Borel.
Masbou (rue et clos)	M. Gœtz.
Maurice (rue)	M. Bret.
Métropole (place de la) . . .	M. Borel.
Meuniers (allée des)	M. Bordier.
Molard (place du)	M. Siordet.

Digitized by Google

Molard (ruelle du) . . . . . M. Jaquet.
Môle (rue du) . . . . . M. Chalumeau.
Monnaie (rue de la) . . . . . M. Jaquet.
Mont-Blanc (quai du) . . . . . M. Richard.
Mont-Blanc (rue du) . . . . . M. Richard.
Montbrillant (rue et quartier de) . . M. Vaucher.
Monthoux (rue de) . . . . . M. Chalumeau.
Moulins (rue des) . . . . . M. Le Fort.
Navigation (place de la) . . . M. Chalumeau.
Navigation (rue de la). . . . M. Chalumeau.
Neuchâtel (rue de) . . . . . M. Chalumeau.
Neuve (place) . . . . . M. Viollier.
Neuve (rue) . . . . . M. Borel.
Nord (rue du) . . . . . M. Chalumeau.
Paix (rue de la) . . . . . M. Chalumeau.
Pâquis (tout le quartier, le quai et la rue) M. Chalumeau.
Paradis (rue du). . . . . M. Guillermet.
Passage (rue du). . . . . M. Chantre.
Pécolat (rue) . . . . . M. Richard.
Pelisserie (rue de la), nos pairs . . M. Jaquet.
Id. nos impairs, de 1 à 15 . M. Oltramare.
Id. » de 17 à 21 . M. Tournier.
Pépinière (rue de la) . . . . . M. Vaucher.
Perron (rue du) . . . . . M. Oltramare.
Petitot (rue) . . . . . M. Viollier.
Petit-Perron (rue du) . . . . . M. Oltramare.
Philosophes (rue des) . . . . . M. Bret.
Pierre-Fatio (rue) . . . . . M. Borel.
Pin (rue et promenade du) . . . M. Bret.
Plaine (passage de la) . . . . M. Hirschgartner.
Plaine (rue de la) . . . . . M. Viollier.

Digitized by Google

Plainpalais (commune de). – La partie qui est à gauche du chemin des Terrassiers, et, depuis le chemin du Vieux-Pont, la partie à gauche de la route de Carouge	M. Hirschgartner.
La partie à droite depuis les mêmes limites, y compris le quartier de la Coulouvrenière et la portion de la Queue-d'Arve qui appartenait à l'ancien territoire	M. Gœtz.
Plainpalais (boulevard de), nos pairs .	M. Hirschgartner.
Id. id. » impairs.	M. Viollier.
Plainpalais (rond-point de). . . .	M. Viollier.
Polygone (rue du)	M. Viollier.
Pont des Frises (rue du)	M. Le Fort.
Pont-Soret	M. Le Fort.
Port (place du)	M. Borel.
Port (place de l'ancien)	M. Chalumeau.
Port (rue du), nos pairs	M. Borel.
Id. id. » impairs	M. Henry.
Poste (rue, quai et place de la) . .	M. Viollier
Poterne (rue de la)	M. Bret.
Pradier (rue)	M. Richard.
Prairie (la)	M. Vaucher.
Prieuré (rue du), partie dans la ville.	M. Chalumeau.
Prince (rue du)	M. Henry
Puits-St-Pierre (rue du), nos pairs .	M. Tournier.
Id. id. » impairs .	M. Bret.
Purgatoire (rue du)	M. Guillermet.
Quai (Grand), nos 2 à 14	M. Jaquet.
Id. » 16 à 42	M. Borel.

Digitized by Google

Quai (ruelle du)	M. Jaquet.
Quai du Seujet	M. Bordier.
Id. (grande allée du) . .	M. Bordier.
Queue d'Arve	M. Gœtz.
Rhône (place du)	M. Jaquet.
Rhône (rue du), nos pairs jusqu'à 32, et impairs jusqu'à 33	M. Jaquet.
Id. nos pairs, de 34 à 58 . .	M. Siordet.
Id. Le reste, c. à. d. les nos impairs depuis 35, et les pairs depuis 60	M. Borel.
Rive (cours de)	M. Borel.
Rive (glacis de)	M. Borel.
Rive (rue de)	M. Henry.
Rive (Tranchées de) à droite en montant	M. Borel.
Id. id. à gauche . .	M. Ferrier.
Rivoli (rue de)	M. Chalumeau.
Rossi (rue)	M. Chalumeau.
Rôtisserie (rue de la), nos 2, 4, 6 . . .	M. Viollier
Id. id. le reste de la rue	M. Jaquet.
Rousseau (rue), nos pairs . . .	M. Chantre.
Id. id. » impairs . . .	M. Richard.
Savoises (chemin des) . . .	M. Gœtz.
Saint-Antoine (place)	M. Bret.
Saint-Antoine (rampe)	M. Henry.
St-Germain et *Derrière-St-Germain* (rues)	M. Tournier.
Saint-Gervais (place), nos pairs . .	M. Richard.
Id. id. » impairs .	M. Le Fort.
Id. (boulevard de) . .	M. Vaucher.
Saint-Jean, (quartier de), St-Jean-les-Grottes, St-Jean-les-Délices, St-Jean-les-Moulins	M. Vaucher.

Digitized by Google

Saint-Léger (rue)	M. Bret.
Saint-Victor (rue)	M. Bret.
Saussure (rue H.-B. de) . . .	M. Viollier.
Sautter (rue)	M. Hirschgartner.
Servette (rue de la)	M. Vaucher.
Seujet (quai du).	M. Bordier.
Seujet (rue du), nos pairs . . .	M. Bordier.
Id. id. » impairs. . . .	M. Vaucher.
Sismondi (rue)	M. Chalumeau.
Soleil-Levant (chemin du) . . .	M. Gœtz.
Soleil-Levant (rue du) . . .	M. Bret.
Sources (chemin des)	M. Hirschgartner.
Stand (rue du)	M. Viollier.
Tabazan (rue)	M. Bret.
Taconnerie (place de la) . . .	M. Bret.
Tanneurs (allée des)	M. Bordier.
Temple (place du)	M. Vaucher.
Temple (rue du), nos pairs . . .	M. Le Fort.
Id. id. » impairs . .	M. Bordier.
Temple-Israélite (rue du) . . .	M. Viollier.
Temple-Unique (rue du) . . .	M. Viollier.
Terraillet (rampe du) . . .	M. Jaquet.
Terrassiers (chemin des) . . .	M. Hirschgartner.
Terreaux de Chantepoulet, . . .	M. Chantre.
Terreaux du Temple (rue des), de 2 à 18	M. Vaucher.
Id. id. de 20 à 40	M. Chantre.
Terreaux (passage des) . . .	M. Chantre.
Tertasse (rue de la)	M. Viollier.
Tivoli (rue de)	M. Chalumeau.
Tour-de-Boël (rue de la) . . .	M. Viollier.
Tour-de-l'Ile (rue de la) . . .	M. Le Fort.

Digitized by Google

Tour-Maîtresse (place de la) . . M. Borel.
Tour-Maîtresse (rue de la) . . . M. Henry.
Tour-Perse (allée de la) . . . M. Jaquet.
Toutes-Ames (rue de) . . . . M. Guillermet.
Tranchées (chemin des) . . . M. Hirschgartner.
Tranchées de Plainpalais (rue des) . M. Hirschgartner.
Tranchées de Rive (rue des), à droite en montant . M. Borel.
Id. à gauche en montant . M. Ferrier.
Traversière (rue) . . . . M. Jaquet.
Treille (rue de la) . . . . M. Tournier.
Verdaine (rue) . . . . . M. Henry.
Vernets (Hospice des) . . . . M. Gœtz.
Versonnex (rue), nos pairs . . . M. Borel.
Id. id. » impairs de 1 à 9 . M. Borel.
Id. id. » » depuis 11. M. Ferrier.
Vieux-Billard (chemin du) . . . M. Gœtz.
Vieux-Collége (place du), nos pairs . M. Henry.
Vieux-Collége (place du), nos impairs . M. Borel.
Vieux-Collége (rue du) . . . M. Henry.
Vieux-Pont-d'Arve (chemin du) . . M. Gœtz.
Vingt-deux cantons (place des) . . M. Chantre.
Voie-Creuse, à gauche en montant, jusqu'au pont du chemin de fer M. Chalumeau.
Id. depuis le pont . . . M. Vaucher.
Voisins (chemins des). . . . M. Hirschgartner.
Vincy (Pré de) . . . . . M. Vaucher.
Winkelried (rue), nos pairs . . . M. Richard.
Id. id. » impairs . . M. Chantre.

Digitized by Google

PRINCIPALES SOCIÉTÉS RELIGIEUSES (1)

1. **Société biblique de Genève.** *Président :* M. le professeur Gautier. *Dépôt de la Société :* M. Geisendorf, papetier, place de Bel-air, 4.

2. **Société de Secours religieux** pour les protestants disséminés. *Président*: M. le professeur Munier. *Secrétaire:* M. l'ancien pasteur Théodore Claparède.

3. **Société des Missions.** *Président :* M. l'ancien pasteur Barde, père. *Secrétaire :* M. le ministre Freundler.

4. **Association des Dames de l'Eglise nationale** en faveur des missions évangéliques et des protestants disséminés. *Présidents :* MM. Munier et Le Fort, pasteur. Cette Association se rattache aux deux sociétés précédentes.

5. **Société pour la Sanctification du Dimanche.** *Président :* M. l'ancien pasteur Barde. *Secrétaire* : M. Aug. Thomas.

6. **Commission d'Evangélisation.** (Mission intérieure.) *Président :* M. Martin-Labouchère. *Agent :* M. le ministre Mittendorff.

7. **Comité des Publications religieuses.** *Président :* M. le pasteur Bordier. *Dépôt :* Cabinet littéraire, cour St-Pierre, 4.

8. **Association des domestiques protestantes.** *Président :* M. Alphonse Revilliod. *Siége de l'établissement:* Taconnerie, 1.

9. **Œuvre du Refuge.** *Président :* M. le pasteur Borel.

(1) Ces sociétés ne subsistent que par les dons annuels des personnes qui s'intéressent à leurs travaux. Ces dons peuvent être envoyés aux Présidents de ces sociétés ou déposés dans les boîtes dites de la *Semaine religieuse,* aux adresses suivantes : Cabinet littéraire, Cour St-Pierre, 4; Fontana, rue des Allemands, 15; Mollet, Coutance, 32; Bonne et Melliard, Molard, 8; Gay, rue Verdaine, 9.

Digitized by Google

10. **Œuvre évangélique des mariages.** *Président :* M. Gustave Moynier. *Agent :* M. Sené.

11. **Comité des Ecoles primaires évangeliques du Cendrier.** *Président :* M. Trembley-Naville. *Ecole de garçons :* Cendrier, 4; *de jeunes filles :* Cendrier, 15.

12. **Comité des Ecoles enfantines.** Cendrier, 19, et Bellesfilles, 3. *Président :* M. l'ancien pasteur Segond. — Rue du Môle, 19, et Vieux-Collége, 6. *Président :* M. le ministre Mittendorff.

13. **Alliance Evangélique.** *Président :* M. Adrien Naville. *Secrétaire :* M. Sené.

14. **Union chrétienne de jeunes gens.** *Président :* M. Charles Graff. *Local de la Société :* Terraillet, 1.

15. **Société du Progrès.** (Jeunes gens.) *Président :* M. Louis Golay. *Local de la Société :* Place des Vingt-deux-Cantons, 1.

16. **Union Evangélique.** *Président :* M. Augustin Bost. *Local de la Société :* Rue du Commerce, 8.

17. **Société Evangélique.** *Président :* M. le professeur Merle-d'Aubigné.

18. **Comité du Temple des Pâquis.** *Président :* M. Aug. Girod. *Secrétaire-caissier :* M. Aug. Bourdillon. Ce comité se dissoudra lorsque les frais de la construction de ce temple seront couverts.

19. **Société pastorale suisse.** *Président de la section de Genève et du Comité central pour 1869 :* M. le professeur Munier.

Digitized by Google

ADRESSES.

A

Alizier, Marc, m. du Consist. et diacre, Verdaine, 9.
Anspach, anc. past., St-Jean, campagne Baumgartner.
Archinard, ancien pasteur, Bourg-de-Four, 9.
Audéoud, Frédéric, m. du Consistoire, Contamines, 2.
Autran, diacre, quai du Seujet, 15.
Aval, Charles, chantre, Rhône, 56.

B

Balavoine, Hippolyte, pasteur, r. d'Arve, 290, Carouge.
Barde, Charles, ancien pasteur, Petitot, 7.
Barde, Edouard, pasteur, Vandœuvres.
Bastard, John, membre du Consist., Servette.
Bauer, concierge de l'Église luthérienne, Fontaine, 24.
Baylon, diacre, Bel-Air, maison des Trois-Rois, 2.
Bedot, Charles, ancien pasteur, Chanoines, 1.
Bermond, Ch^e, conc. du temple des Paquis, à l'Ecole.
Binder, Eberhardt, professeur, Grand'rue, 15.
Boissonnas, Louis, pasteur, Petit-Lancy.
Bonneton, ministre, rue Charles-Bonnet.
Bordier, François, pasteur, Bonivard, 4.
Borel, Théodore, pasteur, Vieux-Collége, 8.
Bort, Alexandre, ministre, Eaux-Vives, Paveurs, 29.

Digitized by Google

Bossi, membre du Consistoire et diacre, Corraterie, 22.
Bost, Augustin, chapelain, Saint-Antoine, 16.
Bourdillon, And., m. du Cons^re et diacre, B.-de-Four, 36.
Bourdillon, Auguste, diacre, rue des Pâquis, 33.
Bourrit, ancien pasteur, Vandœuvres.
Bouvier, Auguste, professeur, Beauregard, 1.
Brandt, Lucien, diacre, rue de Lausanne, 17.
Braschoss, pasteur, Avully.
Breitenstein, diacre, Pâquis, chemin des Buis, 6.
Bret, pasteur, m. du Consistoire, Beauregard, 1.
Briquet, ministre, chemin Gourgas, 99.
Bruno, Albin, pasteur, Chancy.
Bruno, diacre, Marché, 15.
Bungener, ministre, Verdaine, 9.
Bujard, J.-Dan., diacre, Saint-Jean-les-délices, 4.

C

Calandrin, Louis, diacre, Montbrillant, 22.
Chalumeau, Charles, diacre, Allemands, 4.
Chalumeau, François, pasteur, rue des Alpes, 3.
Champendal, pasteur, Petit-Saconnex.
Chantre, pasteur, Quai de l'Ile, 5.
Chaponnière, Franc^s, ministre, Taconnerie.
Chapuis, ancien pasteur, rue Sautter, 67.
Chastel, professeur en théol., Soleil-Levant, 6.
Châtelain, Phil., ministre, Hôtel-de-Ville, 15.
Chenevière, ancien professeur, Bourg-de-Four, 9.
Chenevière, fils, ancien pasteur, Champel.
Cherbuliez-Bourrit, ministre, Champel.

Digitized by Google

Choisy, pasteur, cours des Bastions, 15.
Claparède-Perdriau, anc. past., chem. de Champel, 345.
Claparède-Appia, chapelain de l'Hôpital, Florissant, 3.
Claparède, Théod. ancien pasteur, Champel, 345.
Colladon, m. du Consistoire, Cours des Bastions, 13.
Cougnard, professeur, Philosophes, 12.
Coulin, ancien pasteur, Genthod.
Coulin, fils, pasteur, m. du Consistoire, Genthod.
Courcelle, Alfred, chantre, Taconnerie, 5.
Cramer, Louis, m, du Consist., cours des Bastions, 15.
Cramer, Paul, diacre, rue Charles-Bonnet, 10.
Croisier, ministre, Tranchées-de-Rive, 11.

D

Dandiran, ancien pasteur, Beauregard, 1.
David, ministre, Beauregard, 1.
Debroux, Jonas, chantre, route de Carouge, 476.
Delétra, ancien pasteur, Eaux-Vives.
Demole, ministre, Corraterie, 24.
De Morsier, Eug., m. du Consistoire, Plongeon, 16.
Descombaz, pasteur, quai des Bergues, 21.
Des Gouttes, m. du Consistoire, Puits-Saint-Pierre, 1.
De Stoutz, Frédéric, diacre, rue des Allemends, 4.
Dimier, concierge de St-Gervais, Corps-Saints, 4.
Doret, Marc, pasteur, Satigny, 1.
Downton, chapel. de l'église anglaise, Charmilles, 322.
Droin, pasteur, Tranchées de Plainpalais, 71.
Dubois, Henry, pasteur, Contamines, 14.
Dubois, Charles, pasteur, Contamines, 14.

Digitized by Google

Duby, anc. pasteur, Evêché, 5.
Duchêne, diacre, place de la Fusterie, 12.
Dufour, Jacques, pasteur, Dardagny.
Dufour, Ed., membre du Consistoire, Corraterie, 4.
Dumont, Benj.-Louis, diacre, chem. des Buis, 8.
Dunant, P., diacre, Chaudronniers, 16.
Duperret, concierge de la Madeleine, Madeleine, 21.
Dupuis-Rey, diacre, Guillaume-Tell, 5.
Dustour, concierge de la cathéd., rue d. Philosophes, 8.

E

Eggly, Ant., membre du Consistoire, Mont-Blanc, 25.
Ehni, pasteur de l'Église luthérienne, Verdaine, 38.
Emetaz, diacre, Rhône, 59.
Empaytaz, pasteur, Sonvilliers (canton de Berne).
Eymar, ancien pasteur, Colovrex.

F

Fæsch, membre du Consistoire, Chaudronniers, 1.
Faidy, bedeau de l'Acad., Musée Acad., Grand'rue, 11.
Ferrero, Léopold, chantre, rue des Philosophes, 6.
Ferrier, Henri, pasteur, chemin du Pré-l'Évêque, 18.
Ferrière, ministre, Florissant, 15.
Firstenfelder, chantre, Villereuse.
Fourcy-Christinet, diacre, rue du Commerce, 2.
Freundler, ministre, route de Carouge, 41.

G

Gaberel, chap. des Prisons, Grand-Mézel, 8.
Galopin, Ch., m. du Consist. et diacre, r. des Alpes, 9.

Digitized by Google

Gambini, Henry, pasteur, Berlin.
Gay-Guédin, diacre, rue du Commerce, 8.
Geisendorf, ancien pasteur, Lancy.
Gignoux-Autran, diacre, Corps-Saints, 9.
Gœtz, pasteur, chemin du Mail, 149, Plainpalais.
Goty, Edouard, pasteur, Chêne.
Grobéty, Emile, diacre, rue de l'Industrie, 3.
Guillermet, past., m. du Consistoire, Chanoines, 2.
Guillermet, diacre, rue du Marché, 19.

H

Hæring, Antoine, organiste, Soleil-Levant, 8.
Henry, ancien pasteur, Onex.
Henry fils, pasteur, Chanoines, 10.
Heyer, Théophile, diacre, Evêché, 7.
Hirschgartner, pasteur, Vieux-Pont, 154,
Huguenin, Auguste, diacre, Mont-Blanc, 21.

J

Janke, John, chantre, Allemands, 10.
Jaquemot, ministre, pl. de la Tour-Maîtresse, 1.
Jaquet, Louis, pasteur, Rhône, 57.
Johannot, diacre, Fusterie, 5.
Jouard, membre du Consistoire et diacre, Molard, 1.
Julliard, Gustave. diacre, Cité, 14.

K

Krieg, Adrien, membre du Consistoire, Malagnou, 24.
Kubli, Jules, chantre, Rhône, 52.

Digitized by Google

L

Ladé, m. du Consistoire et diacre, place St-Gervais, 29.
Lantz, chantre, Chanoines, 5.
Lavit, ancien pasteur et diacre, boulev. de Plainp., 5.
Lecoultre, ministre, Verdaine, 11.
Le Fort, pasteur, Corraterie, 6.
Le Grand Roy, diacre, Bergues, 23.
Long-Ducommun, diacre, Allemands, 1.
Lossier-Glardon, diacre, rue du Sujet, 4.
Lütscher, Lucius, ancien pasteur, Chaudronniers, 15.

M

Malan, Jean-Pierre, diacre, camp. Carteret, Servette.
Malan-Sillem, ancien pasteur à Gênes, Contamines.
Mara, Jean-Paul, diacre, Cité, 12.
Maliverney, concierge de la Fusterie, Cité, 11.
Maget, Isaac, diacre, Madeleine, 11.
Magnin, Jean-Jaques, diacre, rue des Pâquis, 24.
Marcillac, François, m. du Consistoire, Granges, 9.
Martin, ancien pasteur, Belles-Filles, 16.
Martin, Charles, ministre, Belles-Filles, 22.
Matthieu, Jules, organiste, Quai des Berges, 13.
Merle-d'Aubigné, professeur, Eaux-Vives.
Messaz, chantre, Petits-Philosophes, 428.
Meylan, Th., membre du Consistoire, Allemands, 30.
Meylan, Alphonse, chantre, aux Acacias, par Carouge.
Meylan-Solbrig, diacre, Saint-Jean, Mais. Rochevalier.
Mirabaud, Georges, membre du Consistoire, Athénée.
Mittendorff, Eugène, ministre, Champel, 528.

Digitized by Google

Monod, Edouard, diacre, Cité, 14.
Mooser, organiste, Verdaine, 30.
Morhardt, Louis, diacre, Berthelier, 1.
Moulin, Marc, diacre, Corraterie, 14.
Munier, professeur, m. du Consistoire, Contamines.

N

Naef, François, pasteur, Céligny.
Naville, E., ancien professeur, Cours des Bastions, 15.
Neydeck-Solier, diacre, Villa-les-Grottes.

O

Odier, James, diacre, rue du Manège, 2.
OEttinger, diacre, Petite-Fusterie, 2.
Oltramare, pasteur et professeur, Belles-Filles, 1.

P

Paley, Mlle, organiste, place du Port, 1.
Pallard, ancien pasteur et diacre, Bourg-de-Four, 9.
Pallard, Théodore, diacre, Corraterie, 17.
Paris, Isaac, diacre, chemin des Sources, 264.
Paris, Moïse, membre du Consistoire, Malagnou, 5.
Paul, Théodore, ancien pasteur, Hôtel-de-Ville, 8.
Penard, Ernest, diacre, Vieux-Collége, 3,
Penard, Adrien, diacre, Cours de Rive, 1.
Picot, ancien pasteur, Cours des Bastions, 15.
Pictet, Edmond, diacre, Athénée, 4.
Plantamour, Philippe, m. du Consistoire, Sécheron.
Plojoux, Jules, diacre, en l'Ile, 2.
Prokesch, organiste, Rhône, 49.
Pronier, professeur, Plainpalais.

Digitized by Google

R

Ramu, anc. past., Plainpalais, chemin des Terrassiers.
Ramu, Ed., diacre, Cité, 8.
Reverdin, Ad., m. du Consist., r. du Commerce, 10.
Revilliod-Fæsch, memb. du Consistoire, Grand'Rue, 23.
Reymond, Charles, pasteur, Cartigny.
Reymond, Abr.-François, diacre, Cendrier, 25.
Richard-Bedot, ancien pasteur, Quai des Etuves, 17.
Richard, Joseph, pasteur, Bonivard, 12.
Ritter, Eugène, secrétaire-adj. du Consistoire, Ile, 6.
Rochette, Gustave, diacre, Évêché, 7.
Rœhrich, anc. past., Grand'Rue, 15.
Rœhrich fils, chapelain, Vernets, par Carouge.
Romieux, François, m. du Consistoire, Verdaine, 38.
Rosier, diacre, Machine, 9.
Rosselet, diacre, rue de Lausanne, 9.
Rotschy, organiste, Verdaine, 9.
Rueff, Charles, diacre, Plainpalais.

S

Sarasin, membre du Consistoire, rue des Granges, 16.
Sarasin, pasteur allemand, rue de Malagnou, 1.
Sautter, anc. pasteur, Saint-Antoine, 22.
Segond, Louis, anc. past. et diacre, Belles-Filles, 14.
Sené, Louis, chantre, Beauregard, 9.
Siordet, Frédéric, pasteur, Saint-Antoine, 11.
Spiess, Charles, diacre, Allemands, 1.
Strœhlin, Ern., ministre, Cité, 20.
Szekelyhidi, diacre, Grande-Rue, 25.

Digitized by Google

T

Teysseire, ancien pasteur, Bois-Bougy, près Nyon.
Théremin, ancien pasteur, aux Ormeaux, Cologny.
Thévenaz, chantre, Verdaine, 9.
Thomas, Auguste, ministre, Contamines, 2.
Thomas, Louis, pasteur, Cologny.
Thouron, ancien pasteur, Cours des Bastions, 13.
Tissot, David, ministre, Boulev. de Plainpalais, 15.
Tournier, pasteur, m. du Consistoire, Belles-Filles, 3.

V

Vallette, Louis, pasteur, à Jussy.
Vaucher-Mouchon, ancien pasteur, Eaux-Vives.
Vaucher, Ernest, pasteur, Place des XXII cantons, 3.
Vernes-Prescott, diacre, Cours des Bastions, 13.
Vernet, ministre, Beauregard, 8.
Viguet, C. Octave, anc. pasteur, Lausanne.
Viollier, pasteur, Tabazan, 3.
Viollier-Rey, diacre, Malagnou, 1, Eaux-Vives.
Voirrier, Henri, bedeau, Taconnerie, 3.
Vulliemoz, ministre, Terrassière.

W

Wartmann, Marc, diacre, Boulev. de Plainpalais, 14.
Wehrstedt, organiste, rue de Lausanne, 46.

Z

Zehfus, Louis, diacre, avenue de la Servette, 448.

Les personnes dont les adresses sont indiquées ci-dessus sont priées, lorsqu'elles changent de domicile, d'en informer M. le secrétaire-adjoint du Consistoire.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRAIRIE DE LA SUISSE ROMANDE

JOËL CHERBULIEZ, éditeur

GENÈVE, Grand'Rue, 2 ——— 33, Rue de Seine, **PARIS**

NAVILLE. **Le Problème du mal.** 1 vol. in-8..... 5 fr. —
— **La Vie éternelle.** 1 vol. in-8..... 6 fr. —
— **Le Père céleste.** 1 vol. in-8..... 5 fr. —
— Id. 1 vol. in-12 ..... 2 fr. 50
— **Le Devoir.** in-8..... 1 fr. —
MALAN-SILLEM. **La vie et les travaux de César Malan.** 1 vol. in-8..... 7 fr. —
COQUEREL fils. **La Suisse et la France.** Appel en faveur des victimes de l'inondation en Suisse. in-8. 1 fr. —
BUNGENER. **Saint Paul,** sa vie, son œuvre et ses épitres. 1 vol. in-12..... 4 fr. —
— **Calvin,** sa vie, son œuvre et ses écrits. 1 vol, in-12, 2e édition ..... 3 fr. 50
— **Ce que dit l'Arbre de Noël**..... — 20
Edition de luxe in-4o ..... 1 fr. 50
— **Deux Noëls et deux Arbres** ..... — 20
— **Noël au Pôle, ou Dieu partout**... — 20
— **Un premier Arbre de Noël**..... — 20
CHERBULIEZ. **Genève,** ses institutions, ses mœurs, son développement intellectuel et moral. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
Souvenirs d'un ex-officier. 1812-1815. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
EUGÈNE DE BUDÉ. **Vie de Jean Diodati,** théologien genevois (1576-1649). 1 vol. in-12. ..... 3 fr. 50

Genève. — Imp. Soullier, Landskron et Wirth, Cité, 19.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google